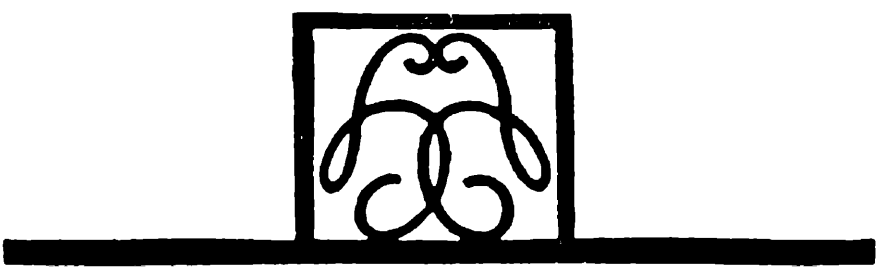
HISTOIRE DES RELIGIONS

LE CHRISTIANISME ANTIQUE

DES ORIGINES A LA FÉODALITÉ

PAR ALBERT DUFOURCQ
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE BORDEAUX



LIBRAIRIE HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1939.

LE
CHRISTIANISME ANTIQUE
DES ORIGINES A LA FÉODALITÉ

PROLOGUE

La nuit tombait sur Rome en flammes. Fouetté par le vent, le feu volait de maison en maison, tantôt rampait dans les lieux bas, tantôt s'élançait au faîte des édifices. Les lamentations des femmes éperdues, l'âge qui ôte la force aux vieillards et la refuse à l'enfance, cette foule où chacun s'agite pour se sauver soi-même ou en sauver d'autres, où les plus forts entraînent les plus faibles, où les uns s'arrêtent, où les autres se précipitent, tout met obstacle au secours. La population remplissait les rues. Et personne n'osait combattre l'incendie : des voix menaçantes défendaient de l'éteindre; des inconnus lançaient publiquement des torches, en disant qu'ils étaient autorisés. On racontait que Néron venait de monter sur son théâtre et d'y déclamer le récit de la ruine de Troie. C'est la ruine de Rome, chuchotaient les Orientaux. C'est la fin du monde, leur répondaient des Juifs au visage enfiévré : le Seigneur brise Rome comme il brise le monde, parce que le monde et Rome ont crucifié son Messie, sous le règne de l'empereur Tibère, Ponce Pilate étant procurateur de Judée. Voici les Anges descendre du Ciel et la Terre illuminée de gloire. Le feu est jeté sur la grande Ville vêtue d'écarlate et parée de perles, la mère des prostituées.

Dans le ciel, empourpré des reflets de l'incendie, montait l'aurore[1].

1. Juillet 64. [Tacite, *Annales* XV, 38-44 et saint Jean, *Apocalypse*, 17-18].

CHAPITRE PREMIER

LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE
D'ALEXANDRE LE GRAND A SEPTIME SÉVÈRE

L'Empire romain.

DURANT les trois siècles qui précèdent et les deux siècles qui suivent le règne d'Auguste, le monde antique finit par trouver une sorte d'équilibre. L'Empire oriental, construit par les Perses et réorganisé par Alexandre autour de Babylone (336-323), ne parvient pas à durer; les Antigones, les Ptolémées, les Séleucides, n'ont pas plus de bonheur que leurs rivaux, les Mithridates et les Attales. Il leur faut abdiquer tour à tour devant l'Empire occidental édifié par Rome, après qu'elle a brisé Carthage (202-146). A ce monde esclave, César joint la Gaule, et Claude la Bretagne. Don plus précieux, la paix dans l'ordre et la justice lui est apportée par Auguste. C'est le fils adoptif de César. Tout le long d'un règne de plus de cinquante années, il combat et il triomphe, il négocie et il apaise. Il termine les guerres civiles, il consolide la conquête de l'Orient, il réorganise l'administration. A l'Empire pillard, né de la victoire des proconsuls et de la rapine des chevaliers, sa prudence calculatrice substitue l'Empire dominateur, mais équitable. Une même civilisation se développe sur le pourtour de la Mer Intérieure. Ses riverains ne voient plus un ennemi

dans l'étranger; réconciliés par *la paix romaine*, ils découvrent la solidarité qui les unit. Les villes débordent de leurs remparts, se répandent, joyeuses, dans les campagnes. Européens, Asiatiques, Africains adorent d'un cœur reconnaissant un même Empereur, véritable dieu terrestre, Sauveur du monde, « Sosicosmios ».

L'Hellénisme d'Athènes s'était incarné en Platon pour définir les formes universelles d'une civilisation particulière; et le génie d'Aristote et les conquêtes d'Alexandre avaient dégagé de son enveloppe locale cet universalisme latent et réussi à formuler *une sorte d'idéal humaniste. C'était cet idéal*, fortifié et assoupli par la politique de César, la réflexion de Cicéron, les arrêts des Prudents, *qui se réalisait aujourd'hui dans l'Empire de Rome.*

Œuvre merveilleuse, printemps soudain étouffant l'hiver et se couronnant, après quelques orages, d'un radieux été. Il jette, sur l'histoire antérieure, une lumière qui la transfigure en l'unifiant. Elle brille d'abord dans *les Histoires* de Polybe, l'ami du vainqueur de Carthage. Elle illumine *les Décades* de Tite-Live et l'*Enéide* de Virgile. La fortune de Rome, comme elle éveillait la méditation de l'Hellène, émeut les âmes ardentes des deux enfants de l'Italie : tous deux l'évoquent avec amour, celui-là scrutant les desseins des hommes, celui-ci chantant les décrets des dieux.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Conséquences religieuses de la formation de l'Empire.

Mais ce mouvement politique ne va pas sans entraîner de graves conséquences religieuses. La ruine d'Alésia et de Carthage n'a pas rehaussé le prestige des dieux de Carthage et d'Alésia; les dieux de Rome, au contraire, ont vu s'accroître le nombre de leurs adorateurs. La vic-

toire de Rome brise une multitude de despotismes, despotismes religieux autant que sociaux : la cité antique avait su inclure la religion dans le droit public. Il ne fallait pas qu'un Athénien s'avisât de douter d'Athèna Poliade. Socrate fut mis à mort pour ce crime. La République de Platon n'eût pas montré plus de tolérance.

Aujourd'hui, délivré de sa chaîne, l'individu respire; la pression du groupe social démesurément élargi se fait moins durement sentir; les dieux vaincus, rapprochés par le malheur, apprennent de mieux en mieux à voisiner, à fusionner. Les âmes dilatées montent plus librement vers Dieu, se replient plus librement sur soi. Avec le sentiment de la fraternité humaine s'éveille le sentiment de la paternité divine. « On est entraîné vers l'unité. »

Et voici qu'à cette heure Israël accourt au-devant de cette élite anxieuse. Du Monothéisme national incarné en Moïse, les Prophètes d'hier ont su dégager, eux aussi, l'*universalisme religieux* qui y était enveloppé. Les Sages continuent l'œuvre libératrice de Jérémie, des Psalmistes et de Pseudo-Salomon. La religion de l'humanité paraît près d'éclore.

I. — Les persistances.

Ce n'est pas à dire, on le devine, que l'idolâtrie se soit affaissée tout d'un coup. Les foules surtout, opprimées sous le poids des traditions et le souci du pain quotidien, maintiennent aux vieux cultes une longue fidélité.

Étendue sur sa couche de violettes, au pied de son Acropole, Athènes offre toujours à sa déesse le blanc diadème du Parthénon. Que de milliers de temples se pressent autour, dans les villes et les campagnes, sur les montagnes, au bord des flots! Lorsque la vieillesse en menace la solidité, les cités ou les dévots s'empressent

de les raffermir : au second siècle de notre ère, un millionnaire d'Ostie, Lucilius Gamala, restaure en sa patrie plusieurs temples où sont adorés les dieux héréditaires. Il n'est que d'ouvrir *les Mémoires* où Pausanias a fixé les souvenirs de son voyage en Grèce sous Marc-Aurèle, pour entrevoir, derrière le grouillement des temples, le grouillement des dieux.

Aux premiers rangs, les dieux de la cité. Ce sont les protecteurs de ces États minuscules, finalement absorbés par Rome. Il y avait en Égypte une quarantaine de *nomes*; les Romains organisèrent en Gaule une centaine de *civitates*. On comptait peut-être *un millier* de « religions *topiques* » dressées autour de la Mer Intérieure, souvent en lutte les unes contre les autres. Elles semblent aussi vivaces aujourd'hui qu'autrefois.

Mais il faut aussi noter trois faits.

Le dieu local, roi du territoire qu'il protège, s'entoure d'une cour de dieux subordonnés : telle, Heqt, la déesse-grenouille d'Abydos.... Au-dessous de ce groupe une foule de dieux modestes végètent dans l'ombre, attirant l'amour. Je songe aux Matrones celtiques, aux Lares romains.... Au-dessus de ces deux mondes les grands dieux s'érigent : dieux fédéraux, nationaux, astraux, le Poseidon de Mycales, l'Apollon de Delphes. Quelques-uns les dominent, qu'on appelle les Immortels. Zeus représente leur pléiade. Maître et Père des hommes, roi des Olympiens, seigneur du ciel, il règne sur les acropoles comme souvent il préside à la vie domestique.

Une société d'assurance contre les accidents en ce monde et dans l'autre : ainsi chacune de ces religions doit-elle se définir d'abord. Le dieu fait d'abord figure de protecteur ou de patron; sa nature est définie par sa fonction tutélaire, les traits de son visage dessinés par les besoins de l'homme quêtant du secours. Le sacrifice

est l'offrande qui, conquérant sa bienveillance, procure son appui[1].

L'homme ne peut s'éveiller à la conscience de soi, si humble puisse-t-elle être, qu'il ne sente aussitôt, par-delà ses plénitudes, ses déficiences. Fait primordial d'où la pensée claire déduit, avec Platon l'idée de la participation, avec Aristote la théorie de la matière et de la forme, avec saint Paul le dogme du péché originel. Qu'il suffise d'indiquer la source où ils puisent tous : la lumière y joue avec l'ombre.

Dieux-Rois et Rois-Dieux.

Parce que la conscience de sa faiblesse est inhérente en l'homme à la conscience qu'il prend de soi, il espère en un protecteur moins impuissant que lui-même et, par là, entrevoit Dieu. Et parce que le Roi de son groupe assume la mission tutélaire, il transporte sur le Roi les traits indécis du Dieu dont il rêve. La mission protectrice est partagée entre le dieu-roi invisible et le roi-dieu visible : protection, divinité, royauté, les trois notions se compénètrent et se contaminent. Par quoi s'explique le caractère politique des religions, le carac-

1. Platon, *Eutyphron* 14. c d e, *Républ.* 390 e, 408 c; Plaute, *Curculio* 538 : *Quoi homini dei sunt propitii lucrum ei profecto objiciunt.* A Pharsale, César promet à Vénus un temple, s'il est vainqueur. Octave promet un temple à Mars s'il tue les meurtriers de César. Le 3 janvier de chaque année, le Sénat promet de sacrifier un bœuf aux cornes dorées, à Jupiter O. M, à Juno Regina, à Minerve, à Salus, si l'Empereur est vivant en janvier de l'année suivante, si..., si... (Marini, *Arv.* pl. 23 et 24, p. 56).... Innombrables sont les textes de ce genre. Israël pense de même, très souvent. Cf. par exemple *Exode* 6. 6, *le Psaume* 37 (36) et le thème *du livre de Job* : « Est-ce gratuitement que Job craint Elohim?... l'œuvre de ses mains, tu l'as bénie.... Mais veuille frapper.... A coup sûr, il te maudira. » 1.7-11 (*Job* date sans doute de 470-460 et vient d'Égypte. *Job* traite aussi de la providence en général, Cf. *Ps.* 21-22, 73 et *Rep.* 364-365 379 C). Mêmes sentiments utilitaires s'aperçoivent, crûment, en beaucoup de lettres de Constantin (Eusèbe X, 7, 1.) et dans le discours de Symmaque sur l'autel de la Victoire, etc....

tère religieux des royautés : *la cité en tant que telle est la forme de l'association religieuse*, les sacerdoces sont des magistratures. Et c'est pourquoi la cité, les royaumes, l'Empire, se méfient des cultes qui ne sont pas formellement les leurs, des cultes génétiques surtout, peut-être.

Et c'est pourquoi Alexandre et Auguste s'appliquent à construire la religion des dieux Alexandre et Auguste : de la ferveur de la foi qui les transfigure dépend la solidité de leur domination. Pharaons d'Égypte et princes de Chaldée leur ont frayé la voie. Nul doute possible quant aux premiers. Autant que des prêtres du dieu protecteur, les seconds apparaissent à leurs peuples comme des dieux véritables, « nourris du lait sacré de la déesse », Alexandre et les Lagides n'ont fait que se conformer à la tradition de Babylone et de Memphis.

Lorsque Auguste et ses héritiers ont pris la place des lieutenants d'Alexandre, ils pratiquent même politique. Ils restreignent les droits d'asile des vieux sanctuaires. Ils réorganisent les sacerdoces : celui de l'Artemision perd son mégabyze, ses vierges engagées pour la vie, la gestion de son fameux trésor. Ils répandent adroitement leurs cultes : celui de Jupiter Capitolin s'établit un jour à Smyrne. Ils étendent leur juridiction sur toute les religions d'Italie (22-23) et de l'Empire. Surtout, ils créent et propagent le culte de Rome et... d'Auguste.

Le culte de la déesse Rome apparaît à Smyrne dès le début du second siècle *avant* notre ère. Octave le transforme, soucieux d'affermir la maîtrise de Rome sur le monde et des Jules sur Rome. Il prend les titres religieux d'*Auguste* et de *Pontife Suprême*. Dès l'an 29, il autorise l'érection à Pergame et à Nicomédie de deux temples dédiés *à sa personne* en même temps qu'à la déesse Rome. Et l'impulsion donnée se propage rapidement.

Autres aspects des religions idolâtriques.

Mais si *la fonction protectrice* définit *l'essence* commune à la plupart des dieux, que d'accidents en modèlent, à l'infini, les visages! C'est aujourd'hui la politique impérieuse d'une cité ou d'un royaume, l'imagination de Phidias, le génie d'Homère. C'était hier les coutumes des clans de chasseurs, des premières sociétés agricoles, des premiers synœcismes génétiques.

En outre, aujourd'hui comme hier, le *besoin de comprendre* se combine avec le *besoin de secours* : le *dieu-patron* devient *dieu-fonction*; il suscite les plantes, il anime les bêtes, il meut les astres comme il protège les familles, défend les cités, sauve l'Empire.

Et deux circonstances compliquent encore la figure du monde divin. Puisque partout le péril guette l'homme, puisque partout l'homme quête du secours, il situera partout la force mystérieuse dont il redoute l'agression, dont il implore la bienveillance : d'où les dieux-plantes, les dieux-animaux, les dieux astraux, les dieux fétiches, les dieux-médecins bien entendu (Asklépios, Hygée, Panacée, Glycon, Sérapis...), ainsi que les dieux-apaiseurs de tempêtes (Axieros, Axiokersos, Cadmilos).

Le dieu païen est, en quelque manière, d'essence omniprésente et diffuse....

Il y a donc *un divin de nature inférieure*. On peut aussi bien le contraindre que l'implorer. La *magie* s'ébauche, rivale de la religion; loin que l'homme se fasse le serviteur du dieu, c'est le dieu qui est asservi à l'homme.

Il y a donc un *polythéisme* immanent à l'idolâtrie et pareillement au *dualisme* qui se cache en elle, toujours prêt à l'envahir. Partout se dissimule le péril, de partout peut surgir le salut.

Force protectrice et force productrice, il faut rappeler

encore le dernier caractère de ce divin disséminé dans l'univers : son indifférence coutumière vis-à-vis de l'effort moral et du bien.

Violence et mensonge, avidité et débauche, quels dieux se soucient de les combattre? Que de mythes semblent les prêcher! Plus affreusement que jamais au temps d'Alexandre et d'Hannibal, de Marius et de César, de Caligula, de Néron et de Domitien, sévissent, avec l'esclavage, guerres, révolutions, proscriptions, combats de gladiateurs, jeux du cirque, parasitisme, délation, prostitution. Rabirius et Verrès, Catilina et Cælius, Afer et Séjan, Cléopâtre III, Clodia, les deux Julie, Messaline, les massacres de Thapsus, Ovide et Pétrone, les fêtes de Baïes, quels noms plus lourds de souvenirs? De quels souvenirs? Des amis de la pureté, de la bonté, de la vertu, quels dieux protégeaient l'effort?

Il ne faut pourtant rien outrer. Vesta, Junon, Minerve, maintes Vertus sont toujours adorées en leurs temples. Toujours les cimes attirent l'élite. « Contempler... et s'adapter... en se maîtrisant », c'était, en général, la devise de la sagesse grecque. Toujours il s'est trouvé des âmes pour la suivre, pour chercher et trouver, à travers les plus sombres nuages, la lumière. Socrate l'a vue, qui mourut pour elle. Platon sut l'entrevoir et la vêtir d'intelligible et de transparence. Il médite de réformer la religion afin de restaurer plus sûrement la cité. Il punit de mort qui s'obstinerait à nier l'existence ou la justice des dieux. Chaque citoyen doit les imiter dans la vertu; ils ne vendent pas, contre des sacrifices, leur appui. Aristote discerne l'imperfection du monde; il veut donc que Dieu l'ignore, pour n'en point souffrir; pensée de la pensée, son Dieu ne meut qu'à titre de désirable; il est acte pur, il jouit de la parfaite béatitude.... Combien d'autres, héroïquement obstinés, cheminent aux lueurs indécises

qu'ils aperçoivent. L'épouse de Lucretius Vespillo, Turia la magnanime (51-10), mérite de représenter leur phalange. Qu'elle partage avec la mère des Gracques et la femme de Sénèque la gloire d'incarner, en sa grandeur, la Romaine.

Par quoi s'explique la bigarrure hétéroclite de ces religions grouillantes et l'indicible mélange de noblesse et d'ignominie qu'elles offrent au temps de Scipion et d'Auguste, comme aux jours des Ramsès, des Hammourabi et des Sargon.

II. — Les transformations.

Ces faits sont vrais. Mais d'autres ne le sont pas moins, qui décèlent l'essor, et puis les progrès, d'une Révolution profonde. Sur le fond de toile qu'on a fait voir, se joue un drame inattendu.

Les religions traditionnelles sont attaquées. Platon chassait les poètes de la République : les dieux qu'ils chantent scandalisent. Delphes et Olympie déclinent. Evhémère de Messine (vers 300) et Hécatée d'Abdère (vers 270), Antisthène le bâtard et Diogène le mendiant, Épicure de Samos et Métrodore de Lampsaque, la troupe de leurs disciples, de leurs traducteurs, de leurs exégètes, Ennius et tous les autres, tournent en dérision les dieux : *ou bien les dieux sont pures inventions des hommes, — et précisément des hommes politiques*, soucieux de les asservir en mentant : *expedit homines falli in religione*, écrivait Varron, — *ou bien ils ne s'occupent pas de les protéger....* « *Les dieux (de nos pères) habitent loin de nous, ou bien ils ne s'occupent pas de nous* », déclarent les Athéniens à Demetrius (307). Lorsqu'on annonce à P. Claudius Pulcher que les poulets sacrés refusent de manger :

« Qu'ils boivent donc », réplique-t-il; et il les fait jeter à l'eau (249, Drépane). C'est en vain qu'Auguste reconstruit les temples abandonnés, tâche à ranimer les cultes de Vénus, de Mars Vengeur, d'Apollon Palatin, et de restaurer, avec les mœurs antiques, la religion d'autrefois. Elle croule. De la divinité des Empereurs, chacun se gausse. Faut-il rappeler comment Sénèque et Juvénal célèbrent les champignons d'Agrippine?

La fraternité humaine.

Ici et là pointe le sentiment de la vanité des distinctions établies par les lois et de la fraternité des hommes. Les maîtres du Cynosarges aiment à se dire les citoyens du monde. Les Stoïciens s'associent à leur campagne. Zénon et Chrysippe font de la maîtrise de soi la marque de la vertu, de la raison le titre de l'homme : sont égales toutes les consciences que la raison gouverne; le barbare et l'esclave même peuvent être un homme, et le citoyen n'en pas être un.

Homo sum : humani nihil a me alienum puto, répond Chrémès à Ménédème. *Homo res sacra homini! Magna est vis humanitatis!...* Ces expressions qui naissent chez Térence et pullulent en Cicéron, c'est l'éveil de l'idée d'humanité et du sentiment de l'humaine fraternité.

Le riche donnera donc à l'indigent *ut homo homini.* En souvenir de sa femme, l'empereur Antonin organise une fondation pour jeunes filles pauvres.

L'esclavage s'adoucit et se transforme. *Tam ego homo sum quam tu*, dit au marchand de l'*Asinaire* l'esclave Léonidas. — Et Platon proscrit la vengeance.

Cicéron a longtemps vécu pour sauver la vieille Rome. Lorsqu'elle s'est écroulée sous ses yeux, c'est l'amour de l'humanité qui s'éveille en son âme, *caritas generis humani.* L'Empire doit être moins une domination qu'une

protection de l'Univers, *patrocinium... verius quam imperium* (*de Legibus*).... *Cicéron n'avait pas de meilleur ami que Tiron, son esclave.*

Les transformations politiques et sociales expliquent, en une grande mesure, ce mouvement d'idées. Lorsqu'en 213 Caracalla déclare que les sujets de l'Empire en sont tous les citoyens, sa constitution ne fait que consacrer une évolution très longue.

L'œuvre d'Alexandre de Macédoine (336-323) en marque le point de départ : Zénon (322-264) ne cachait pas l'admiration que lui inspirait l'élève d'Aristote, le héros en qui s'incarnait le rêve de Platon. Autocrate et philosophe, il entendait rapprocher tous les peuples en *un Empire universel*; car il ne voyait pas dans l'Hellénisme le monopole d'une race; il y glorifiait l'*éducation bienfaisante capable de parfaire l'homme* et de transfigurer le Barbare même : des « gymnases » officiels l' « éphébie » ferait rayonner, pensait-il, la lumière de la justice et de la raison.

Projet d'une généreuse grandeur, entrevu peu à peu, et recueilli par Rome victorieuse. Depuis l'institution du préteur pérégrin (241-240) et l'essor du droit prétorien, depuis Antistius Labeo surtout et Proculus jusqu'à Papinien (205-206), le Droit romain s'est transformé. En ce qui concerne le droit naturel, déclarent ces jurisconsultes, tous les hommes sont égaux..., tous naissent libres...; *la société repose sur un certain droit de fraternité* : à la « raison stricte », ils opposent « la raison souveraine » qui tient compte de l'équité et de la bonté.

Rome avait peu à peu admis les vaincus à la participation des droits civiques : de 204 à 164, par exemple, le nombre des citoyens avait passé de 214 000 à 337 452. Le discours qu'au mois d'août 48 l'empereur Claude prononce au Sénat, formule avec autorité la pensée qui

l'anime : il faut que dans la fraternité fusionnent tous les peuples; *à l'Empire dominateur doit succéder l'Empire égalitaire.*

La paternité divine.

En même temps que *la fraternité humaine*, l'élite morale et religieuse découvrait *la paternité divine.*

Stoïciens que guette *le panthéisme*, Pythagoriciens et Platoniciens qui adoptent *le dualisme*, — ceux qui cherchent Dieu dans la force cosmique aussi bien que ceux qui l'opposent à la matière universelle, tous ils s'accordent pour exalter la providence : l'homme doit prendre confiance; une Raison pleine de bonté règle son sort.

Ce providentialisme à double visage accueille d'ailleurs les dieux d'autrefois : il joue de l'allégorie pour les faire agréer à la raison.

Mais on le voit se combiner aussi avec la joie répandue en l'univers par *la paix romaine.* La personne de César, ses victoires, ses projets, son assassinat scandaleux, ont provoqué des espoirs, éveillé des regrets, exalté des rêves qui ont fini par s'épanouir en dévotion et amour. Le culte de Rome et d'Auguste, s'il exprime d'abord, on l'a dit, un dessein politique, manifeste *aussi* un mouvement religieux populaire : *dans l'œuvre d'Auguste et de César, dans les conquêtes de Rome et l'ordre qu'elle impose, les peuples adorent une longue miséricorde de Dieu. Ego poscor Olympo*, c'est la foi de César et d'Auguste, comme c'était le cri d'Enée (VIII, 533). Les foules croient *aux hommes divins* dont l'apparition, des dieux décrétée, apporte partout le bonheur. Leur foi raffermit la croyance à la divinité des généraux vainqueurs, des rois bienfaisants, des coquins redoutés. Elle rajeunit la théorie des astrologues de la Chaldée : l'histoire est régie par les mouvements périodiques des planètes, et se répète donc; chas-

sant l'âge de fer, l'*âge d'or recommence de tisser sur l'univers ses voiles enchantés.* Virgile en date l'aurore de la paix de Brindes (nov. 40), de la réconciliation d'Antoine avec Octave, du consulat de Pollion qui l'a procurée, de la naissance de l'Enfant qui en verra croître les merveilles. Comment douter de la bonté paternelle de Dieu?

Progrès de la Révolution religieuse.

Et c'est en vain qu'Épicure (+270) et Lucrèce, Carnéade, leurs disciples combattent la Révolution religieuse. Les progrès du scepticisme, l'influence du Dyoniso-Bacchisme et celle de l'Orphisme — où avaient conflué, avec les traditions de Phrygie et d'Italie, certaines croyances pervétustes touchant la présence des dieux agrestes ou l'action d'un péché mystérieux dans l'âme de leurs fidèles —, tout concourt à en favoriser les conquêtes. Certains Cyniques, tels Demetrius et Démonax, s'en font les missionnaires. Cicéron appelle Dieu *Notre Père* et veut se convaincre que l'âme est immortelle. La même foi s'éveille au cœur de Virgile. Sénèque écrit un beau livre sur *la Providence*; il veut *que l'homme fasse la volonté de Dieu.* « *Tu veux honorer les Dieux? Crois en eux.... Tu veux te les rendre favorables? Sois bon. La bonne manière de les honorer, c'est de les imiter.* » *Hic est magnus animus qui se Deo tradidit.* « Puis-je faire autre chose, demande Epictète, que d'honorer Dieu? Si j'étais rossignol, je chanterais comme un rossignol.... Je suis un être raisonnable, je dois chanter Dieu. » Plutarque sent avec force la solidarité de la vie morale et de la vie religieuse, et le besoin qu'a l'homme du secours d'en haut; il souligne le rôle de « démons » intermédiaires entre Dieu et l'âme. Apulée accentue encore cet aspect de la piété du prêtre de Chéronée. Quant au saint Empereur qui réalisait le rêve de Platon, ses *Pensées* et ses

Lettres le prouvent : il semble vivre en présence de Dieu.

Émouvante histoire dont le triple aspect éclaire la triple conclusion : de l'idée de Dieu qu'elles aperçoivent, les âmes hautes entendent ne plus séparer l'unité, la sainteté, la bonté. *Imperium penes unum, officia penes multa,* répètent ceux que le monothéisme attire et qui désirent de ne pas froisser les foules. *Bonus intra, melior exi* : c'est la devise gravée au fronton des temples par ceux que la mythologie écœure. *Fons bonorum, Parens omnium* : c'est l'aspect de Dieu que souligne Hieroklès. A Délos, Zeus échange son titre de πολιεύς pour celui de σωτήρ. Il n'est point de Dieu sans nature une, volonté sainte, intention bienfaisante.

Progrès des Religions orientales dans l'Empire.

Et voici qu'à ces âmes avides de lumière, au nom des divinités les plus bienveillantes, des prophètes annoncent les révélations souhaitées. L'Orient vénérable les envoie. A la conquête militaire, œuvre de l'Occident, de la Macédoine et de Rome, répond et s'oppose la conquête religieuse que tentent, de leurs vainqueurs, l'Égypte, la Syrie et la Chaldée, l'Anatolie et la Perse; elle préludera à leur libération.

Aux religions locales et politiques s'opposent ainsi les religions *privées* des mystères. Elles groupent en général leurs dévots en confréries secrètes (thiases, spires...). Des prêtres savants y confèrent les initiations qui sauvent.

Les Ptolémées d'Alexandrie rénovent le culte populaire de l'Osiris-Apis d'Abydos, lui donnent le visage grec de Sérapis, appuient sur cette religion bigarrée leur effort pour fusionner en un même peuple les Grecs et les Coptes : depuis Soter jusqu'aux Antonins, 42 sérapéums sont fondés en Égypte. Et les marins d'Alexandrie ont bientôt fait connaître leur patron dans tous les ports de

la Méditerranée. Malgré le Sénat, il s'établit à Rome.

Plus faiblement rayonne l'influence de la Chaldée. Elle s'exerce d'abord par les cultes des Baals de Syrie — Hadad et Atargatis sont les plus fameux : Atargatis aura son temple à Rome, sur le Janicule —. Elle est répandue encore par les astrologues et les magiciens, couramment dénommés *Magi* ou *Chaldæi* : ils fondent sur la science grecque, sur le prestige de Babylone, sur l'action que les astres exercent en ce bas monde, leurs oracles divinatoires, leurs interdits rigoureux, leurs recettes efficaces.

La Cybèle de Pessinonte que Rome mobilise contre Hannibal (204), dont Auguste, Claude et Antonin favorisent la religion, finit par contracter une sorte d'alliance avec le Mithra de l'Iran : elle vise surtout les femmes, comme celui-ci les hommes, même les soldats. Mais les deux Divinités n'ont d'abord rien de commun. Héroïne d'un culte orgiastique adressé primitivement à Mâ la cappadocienne, Cybèle se civilise peu à peu, se sépare parfois de son fâcheux parèdre Attis, prêche l'espérance et l'immortalité. Mithra rayonne soudain vers la fin du premier siècle de notre ère. Il sait relever les âmes déchues : par des ablutions, des banquets sacrés, des initiations graduées, il fortifie ses dévots pour les combats de la vie. Et il les aide à escalader les planètes. Du jour où ils se rapprochent, Cybéléniens et Mithriastes sentent et prêchent plus fortement que l'existence est douloureuse, que l'homme est en butte à l'hostilité de dieux mauvais, que les purifications — par l'eau, le sang[1],

1. Quelle est la valeur primitive du taurobole mithriaque? Celle d'un sacrifice propitiatoire ordinaire. Il s'est transformé, sous l'influence du Christianisme, pour devenir une sorte de baptême sanglant purificateur, au moment peut-être où le Mithriacisme, soucieux d'obtenir un statut légal, se rapprochait du Cybélénisme, au cours du second siècle. Le Cybélénisme a adopté le taurobole, sans doute à cette heure.

A aucun moment Mithra n'est présenté comme voulant mourir pour sauver

comme par la continence et le jeûne, — sont indispensables. A leurs yeux, l'âme s'explique comme le monde : par le duel de puissances ennemies.

Après Néron, Commode se convertit au Mithriacisme. L'Empire suivra-t-il l'Empereur?

III. — Développements et hésitations du Judaïsme.

L'Empire n'a pas suivi l'Empereur. C'est de Jérusalem que lui est venue la parole de lumière et de vie.

En même temps qu'Isis et Mithra, l'Empire découvre un jour Jahvé. Alexandre et ses successeurs, — les Séleucides de Syrie plus que les Lagides d'Egypte, — avaient entendu helléniser Israël. Mais Israël avait la nuque raide; ce n'est pas d'aujourd'hui que les conquérants peinent à le faire plier. Lorsqu'Antiochus Epiphane (175-164) lui impose les cultes grecs, brise le grand-prêtre Onias III, dresse au cœur du Temple la statue de Jupiter Olympien (168), la révolte gronde : aux apostats s'opposent les héros, le vieil Eleazar, la Mère héroïque et ses sept enfants martyrs. Matathias, Judas Macchabée (Martel) et Jonathan, Simon et ses successeurs savent

les hommes; il ne se fait pas tuer : il tue (le taureau). Attitude d'autant plus notable *que les Païens connaissent le héros qui se dévoue pour sauver* : je rappelle la légende des trois Decii (340, Veseris; 295, Sentinum; 279, Asculum; Tite-Live, VIII. 9, X, 28-29). Cf. Origène :

« ὁ σταυρωθεὶς ἐκὼν... ὑπὲρ
τοῦ τῶν ἀνθρώπων γένους...
ἀνάλογον τοῖς ἀποθανοῦσιν
ὑπὲρ πατρίδων... ὡς ἕνα
δίκαιον ὑπὲρ τοῦ κοινοῦ ἀποθανόντα »

(*C. Cels* I, 32, Pg. 11, 717-720). Cf. *Lévitique* 4.7, les roseaux, porcs, agneaux-substituts de la Chaldée, Dhorme : *Relig. assyr. bab.* 273, les *pharmakoi* de Grèce, etc. et *IV Mac.* 17-22. — Attis qui se châtre symbolise le renoncement. Toutes ces religions se sont contaminées et ont contaminé en quelque mesure les vieux cultes indigènes.

restaurer l'autonomie politique du royaume de David. Avec Pompée, avec César, avec Hérode l'Iduméen et sa souple postérité, Rome réussit sans doute à le vaincre. Elle ne réussit pas à lui arracher le souvenir et l'amour de son indépendance. Combien de révoltes, jusqu'au second tiers du second siècle, ensanglantent la Judée!

Elle saura, à tout le moins, sauver son âme. Voilà longtemps que la pression des peuples voisins s'applique à la courber. Toujours quelque prophète se dresse, qui la relève. Au milieu du désert, du fond de la source menacée par les sables, toujours s'obstine à jaillir l'eau vive.

Mais *parce que la Renaissance Macchabéenne a resserré l'alliance de la religion et de la nation, beaucoup n'imaginent plus qu'elles puissent se dissocier jamais. Beaucoup oublient comment évoluait le Mosaïsme*, depuis, surtout, que Jérusalem avait été détruite par Nabuchodonosor : comment Isaïe, déjà, s'adressait aux Nations, *comment Jérémie appelait les âmes personnelles à la vie divine*, comment *s'ébauchait, dès l'époque perse, une sorte d'Eglise universelle* que le Pseudo-Salomon des premiers *Proverbes* (1-9) avait entendu confier *à la Sagesse de Dieu* (vers 480-460), et qui prêchait, avec la crainte du Péché, la foi en Dieu.

Régression particulariste.

Depuis Néhémie, surtout depuis Judas Macchabée, Israël tourne souvent le dos à l'Universalisme et au Moralisme des Prophètes et des Sages, pour revêtir la défroque d'un nationalisme ritualiste; il se complaît en sa Loi mosaïque.

Les Scribes le dirigent, qui la copiaient hier, qui l'interprètent aujourd'hui.

Au-dessus d'eux, le Grand Pontife, chef des prêtres

desservant le Temple. Le Roi vient de le reconstruire avec magnificence; il étincelle de marbre et d'or.

Autour d'eux, un grand parti résolu à défendre la Loi. Ce sont les *Pharisiens*, c'est-à-dire les Séparés (*Peroushim*), *ceux qui se séparent du monde* pour vivre à part, dans la justice et la sainteté, puisque sur le monde règne Rome, et avec Rome les Idoles. Non qu'ils se désintéressent de la politique : ils prétendent diriger Hyrcan (+ 104), le roi-prêtre qui finit par se cabrer contre eux; ils attaquent Alexandre Iannée (+ 76) qui s'hellénise mieux encore; ils réussissent à imposer à Alexandra (+ 67) le respect de leurs décisions.

Mais c'est la lutte contre le Péché qui attire surtout leur effort : au rebours de ce qu'avaient paru annoncer les victoires des Macchabées, son pouvoir grandit partout!... Ils expliquent ce scandale par la révolte soit des Anges mauvais, soit d'Adam. Ils multiplient les purifications — surtout les ablutions — pour se laver des souillures qui, de partout, les envahissent. Ils se barricadent dans la Loi pour y trouver protection; ils en détaillent avec amour les six cent treize préceptes. De leurs rangs se détachent des sectes piétistes : les *Nasoréens ou Observants*, qui se piquent d'exactement pratiquer les rites purificatoires; les *Masbothéens ou Baptistes*, qui demandent la pureté véritable à des lustrations répétées.

Progrès universaliste : la Sagesse.

L'amour du Dieu unique réagit sur la foi qui unit tous les Juifs. Puisqu'avec les Idoles le Péché tient le monde, le Très-Haut ne saurait en subir le contact. On n'ose en prononcer le nom sacré. On reporte sur des Médiateurs tout ce que l'on saisit du divin. *La Sagesse de Dieu* et *l'Esprit de Dieu* semblent devenir des êtres

individuels, — la Sagesse de Dieu surtout, qui règle la création, inspire Israël, répand la vérité et le salut. Derrière elle s'ordonne l'armée des Anges, d'ailleurs troublée par la révolte des Satans....

Les *Proverbes*, l'*Ecclésiastique*, *le livre dit de la Sagesse* reflètent ce mouvement des âmes, que guident *les Sages*. Les Sages s'appliquent encore, et surtout, à adapter la Loi et les Prophètes aux besoins de leur temps; systématiquement ils les imitent pour en rééditer la doctrine. La sagesse vulgaire est ainsi transfigurée, parce que transposée dans la tradition d'Isaïe et de Jérémie, parce qu'associée aux notions nouvelles de la Parole de Dieu, de sa Face ou de son Serviteur. Toujours, d'ailleurs, *la pureté intérieure apparaît comme la condition du salut.*

Le Messianisme.

Or voici qu'à l'heure où, malgré les Scribes, difficultueusement, s'épure la substance de la foi juive, s'opère une sorte de condensation des éléments historiques qui la fondent : *à l'essor de la doctrine de la Sagesse répond le progrès du Messianisme*, aussi homogène et *un en sa source* que *divers en ses formes.*

Les Nations peuvent triompher aujourd'hui : Dieu les brisera demain; le passé répond de l'avenir. Jahvé apparaîtra tout d'un coup, manifestant sa toute-puissance par l'effusion de son Esprit et l'intervention d'un Roi — le Messie — qui restaurera Israël, domptera les Idolâtres, établira dans l'univers une ère de sainteté et de béatitude.

C'est la foi qui anime les histoires édifiantes d'*Esther*, de *Judith* et de *Tobie*, les légendes qui exaltent Isaïe et Moïse, Elie et Abraham.

C'est la foi que chantent les Psalmistes inspirés par le souvenir de David (Ps. 71, 77, 93, 94, 96-100, 108-112,

116-118) ou de Salomon (18 psaumes *non* canoniques). Israël régnera sur le monde, et Jahvé par Israël, et Israël par un Roi, fils de David.

« Jahvé m'a dit : Tu es mon fils;
Moi-même, aujourd'hui, je t'engendre.
Demande-moi et je te donnerai les nations en héritage....
Tu les briseras avec un sceptre de fer,
Tu les mettras en pièces comme le vase du potier. » (Ps. 2. sq.).

Mais c'est dans les *apocalypses* que la foi messianique trouve son expression la plus vigoureuse. Le livre de *Daniel* est la plus connue. Après les quatre empires maudits des Chaldéens et des Perses, des Grecs et des Syriens, voici le règne des Saints et de Dieu! Seulement, cette fin des temps sera précédée de grands malheurs : le Messie sera mis à mort, Jérusalem dévastée, le Temple pollué. Ensuite s'inaugurera, sur la terre rénovée, dans Israël transfiguré, en la Jérusalem nouvelle, le règne éternel des Saints du Très-Haut et du Fils de David, oint par Jahvé.

Le Siracide.

Un troisième courant entraîne les âmes chez qui revit, en sa pure et mystérieuse grandeur, l'antique tradition. Jésus, fils de Sirach, la formule en son *Ecclésiastique*; il écrit en Palestine à l'heure où Judas Macchabée combat. *Le salut doit venir par les Juifs, mais c'est à toutes les nations du monde qu'il est destiné. Il faut fuir le Péché et plaire au Seigneur, le Dieu de Sainteté....* Sous le Dieu de Sainteté, le Siracide retrouve d'ailleurs et il invoque *le Père* : « Seigneur, écrit-il quelque part, Père et souverain de ma vie, ne m'abandonnez pas. » Derrière lui j'aperçois les « Pauvres », épris de vie pure et cachée.

Il continuait l'apostolat du prophète qui avait écrit

le *Livre de Jonas* (vers 450-400). Le Seigneur avait envoyé celui-ci convertir... Ninive! Et lorsque, par haine de l'étranger, Jonas avait voulu se dérober à sa mission, le Seigneur avait pris soin de le punir ; s'il l'avait arraché, trois jours après le naufrage, au monstre qui l'avait englouti, ç'avait été pour lui réitérer le même ordre. *Les Nations qui le foulent, Israël a mission de les sauver : tel est l'ordre du Très-Haut.*

IV. — Les contacts de l'Idolâtrie avec Israël.

Comment l'Empire a-t-il accueilli le Seigneur prêché par Israël?

Établi en Palestine sur la route qui unit l'Égypte à la Chaldée, les pôles du monde antique à son éveil, Israël a été, tour à tour, brisé par les deux peuples. De bonne heure sans doute, après Nabuchodonosor surtout, d'importantes colonies juives, d'abord esclaves, puis à peu près libres, se sont formées ici et là : au moment où nous sommes, la juiverie de Babylone et la juiverie d'Alexandrie rivalisent avec Jérusalem.

Mais voici la conquête romaine. Elle réagit à son tour sur *la dispersion.* Que de Juifs asservis ou massacrés[1] par Pompée, par Titus, par Hadrien! On en trouve de bonne heure dans les ports de la Méditerranée; ils gagnent de là l'intérieur. Ils essaiment à Antioche et à Césarée de Cappadoce, à Ephèse comme à Chypre, à Marseille comme à Rome. Il y avait peut-être 3 millions de Juifs sur les 60 millions d'habitants que pouvait compter l'Empire.

1. Hadrien aurait détruit 1 035 localités, massacré 600 000 Juifs.

Conversion des Idolâtres.

Or, beaucoup réussissent à recouvrer leur liberté. Ils se groupent afin de mieux se défendre et de plus aisément conserver leurs usages. Les Idolâtres toujours les raillent, souvent les détestent. Ce qui n'empêche qu'ils subissent leur influence. Les dieux de Rome et de la Grèce, de l'Égypte et de la Chaldée, combien en rougissent! L'essor de la méthode allégorique, les progrès de la Révolution religieuse, maintes citations des poètes, tout le prouve. Et voici que ces Idolâtres honteux découvrent une religion qui prêche le Dieu Unique et la vie Sainte. Et voici que les fidèles de cette religion, éclairés par les Prophètes et les Sages, voient dans la propagande un devoir fixé par la foi. Le développement de la doctrine de la Sagesse s'adapte de façon merveilleuse à leur dessein : qu'est-ce autre chose que la pensée de Jérémie et d'Ezéchiel, du *Deutéronome* et d'Isaïe allégée de ses éléments strictement *israélites*, équipée pour la conquête du monde ?

A son ombre naît une littérature qui, *simplifiant la Loi*, s'inspirant des Sages, prêche aux Idolâtres la grandeur de Jahvé[1]. Les philosophes grecs sont grimés en disciples de Moïse. C'est Hénoch et Abraham qui ont inventé l'astrologie de Babylone et de Thèbes! Beaucoup de Païens se laissent gagner : ils *révèrent le Seigneur* et observent le Sabbat; quelques-uns se font circoncire et sont admis par là au nombre des *prosélytes*.

Aux confins de l'Empire et du monde parthe, la maison royale d'Adiabène, la reine Hélène et son fils Izate, embrassent la foi juive sous le règne de l'empereur Claude. En Asie Mineure, à Rome même, elle rayonne

1. Pseudo-Hécatée (vers 240-220), Demetrius, Eupolemos et Aristobule vers 150, Artapan et l'auteur de *IV Mac* (vers 80-70). Les plus anciennes interpolations juives des Livres Sibyllins remontent peut-être (III) à 140-120.

parmi les Cybéléniens, parmi les Sabaziastes, parmi les philosophes : Flavius Josèphe, un courtisan de Titus, exalte sa grandeur à la cour impériale. Elle concourt à susciter en Perse le dualisme de l'Avesta récent.

Hellénisation d'Israël.

Mais très souvent aussi Israël subit l'influence des Idolâtres.

Les *Sadducéens* guident le *parti philhellène* en Palestine. Ils se moquent du Messianisme comme de l'immortalité de l'âme. Ils entendent jouir de la vie. Césarée de Palestine, Tibériade, Bethsaïda Julias, sont fondées par ces renégats pour étouffer sur la terre de David la religion de Jahvé.

La ferveur de la foi juive, d'ailleurs, ne détourne pas toujours d'imiter les Nations. Voici un clan de Pharisiens Masbothéens (ou Baptistes) : il pousse l'esprit de séparation au point de se claustrer à Engaddi (Aïn Djedy), puis au-delà du Jourdain ; et *ses membres renoncent au mariage* pour ne pas propager, avec la vie, le Péché! Ils organisent une double liturgie quotidienne : un bain rituel et un repas sacré pris en commun *sous la bénédiction de leurs prêtres* procurent chaque jour leur purification et leur consécration à Dieu. Les blancs vêtements qu'ils portent font resplendir au loin la lumière qui les guide. Ce sont les Esséniens. Avec Moïse, ils combinent Pythagore.

En Égypte, c'est encore pis. N'est-ce pas là, d'ailleurs, que la juiverie d'Éléphantine a essayé, la première, de rehausser le Dieu des Prophètes en lui adjoignant Ismbethel, Anathbethel, Harambethel?...

Les Juifs d'Alexandrie sont bientôt brouillés avec l'hébreu et l'araméen, au point qu'il leur faut une traduction grecque des Prophètes et de la Loi. Commencée

sous Ptolémée II Philadelphe (285-247), elle est achevée avant la fin du IIe siècle avant notre ère : le prologue du Siracide le montre. Une légende l'attribue au travail miraculeux de 70 rabbins : d'où son nom, les *Septante*. Elle accueille plusieurs livres, *Tobie* et *Judith*, *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*, dont Jérusalem niait l'inspiration.

Deux livres d'Alexandrie attribués à Salomon, l'*Ecclésiaste* et la *Sagesse*, reflètent le désarroi de l'âme juive devant le règne du Péché. « Vanité des vanités, pense Salomon, et tout est vanité.... J'ai trouvé les morts plus heureux que les vivants, et plus heureux que tous celui qui n'est pas encore arrivé à l'existence. » Au scepticisme qui s'impose, sachons juxtaposer la foi (vers 200-150, Qohelet).

La pensée qui s'exprime au livre de la *Sagesse* souffre moins durement du même drame (vers 150-140). L'épreuve du juste ne dure qu'un temps, la joie de l'élu est éternelle, car il ne faut pas douter de l'immortalité de l'âme. Il ne faut pas douter davantage du triomphe de Dieu : « *la visite* » *du Très-Haut est proche* qui brisera les méchants, fera régner les Saints et rayonner dans le monde la Loi de Moïse.... Mais notre croyant juxtapose à Dieu, indépendante de Dieu, une matière amorphe dont Dieu tire le monde....

Plus inhabiles encore, d'autres enfants d'Israël en viennent à renier la foi de leurs pères. Sans doute, c'est à laver de la responsabilité du Mal l'honneur du Très-Haut qu'ils visent avant tout. Mais ils inclinent à nier qu'il soit l'auteur de la Loi; ils montrent dans la Loi l'œuvre du Serpent et de Caïn.

Philon.

C'est dans les écrits de Philon que se marque le mieux, avec la vigueur de l'influence grecque, la transformation

de l'âme juive. Très grand personnage d'Alexandrie, Philon conduit auprès de Claude une ambassade de ses coreligionnaires qui se plaignaient des Grecs leurs compatriotes. Tibère Alexandre est son neveu. Sa science, sa vertu, son habileté, assurent son crédit; lui-même se tient pour prophète.

Et de toute l'ardeur de son âme, il se voue à conduire les Idolâtres au Dieu de Moïse. D'autant qu'il ne doute pas que les Sages de la Grèce ne soient les disciples de celui-ci. Il démontre que les sens nous trompent, que la raison ne donne aucune certitude, que, de soi, l'homme est néant, que la révélation du Sinaï apporte seule la vérité.

Grecs et Romains doivent donc accueillir la sagesse de Moïse telle que Philon l'interprète : c'est la parole du Seigneur. Ils n'oublieront pas, surtout, que la science n'est rien au prix de l'amour; que la matière, la chair, la femme, sont sources de péché et voies de mort; que l'amour de Dieu procure seul la vie. D'autant que Dieu s'approche de l'homme par des intermédiaires bienfaisants, sa Parole, sa Raison, sa Bonté, ses Anges : la Raison, la Parole, le Verbe de Dieu, c'est le serviteur de l'Eternel et le Berger de l'Ame....

La ferveur embrase le cœur de Philon. Mais comme sa pensée est mal assurée : la Loi lui cache les Prophètes et les Sages. Le Verbe de Dieu, dont il aime à dire les bienfaits, est-il un aspect de Dieu, ou un être personnel distinct de Dieu, plusieurs n'osent en décider. On voit bien, en revanche, quelle place tiennent chez lui les théories stoïciennes des éléments, et comme s'est à peu près évanouie en son âme, avec l'espérance du Messie, la foi en l'intervention de Dieu dans l'histoire d'Israël et du monde.

Un autre réussira-t-il où il a échoué?

CHAPITRE II

JÉSUS DE NAZARETH

La conquête des Nations idolâtres par le Dieu d'Israël qu'ont annoncée et préparée tant de prophètes et d'apôtres, elle commence de se réaliser à cette heure même, en des conditions et sous une forme assez différentes, à vrai dire, de celles qu'entrevoyait le Sage d'Alexandrie.

La vieillesse d'Auguste.

La vieillesse courbait Auguste. Maître de l'Empire, le souvenir de ses triomphes ne le consolait ni de la mort de Marcellus, ni du désastre de Varus, ni de l'effondrement de Vononès. Il lui fallait accepter et le prochain avènement de Tibère, qu'il n'aimait pas, et l'indépendance de la Germanie, qu'Arminius le traître avait su conquérir, et la résurrection du royaume parthe incarné en Artaban III.

Et chaque jour apportait un souci nouveau à l'Empereur. Voici qu'il apprend que l'agitation juive se rallume. Hérode, le fils de l'usurpateur qui arracha le trône aux descendants des Macchabées, meurt cinq jours après avoir assassiné l'aîné de ses fils. Et les frères de celui-ci d'accourir : ils veulent faire reconnaître par Auguste le testament de leur père; Archelaüs réclame la Judée, Antipas la Galilée, Philippe la Batanée. Mais les Juifs

ne veulent d'aucun d'eux; ils préfèrent la domination de Rome.... Auguste écoute, Auguste décide : Archelaüs aura la moitié de la Palestine avec le titre d'ethnarque, Philippe et Antipas la part que leur a assignée leur père avec le titre de tétrarque.

Or, les Juifs ne veulent rien entendre. Comme un agent d'Auguste recherche trop curieusement les trésors d'Hérode, la révolte éclate. Elle gagne la Galilée et toute la Palestine, sitôt qu'on connaît l'arrêt de l'Empereur. Judas, fils d'Ezéchias, la dirige, qui s'empare de Sepphoris, la capitale de la Galilée; avec lui s'entendent, en Pérée, Simon l'affranchi; en Judée, Athrongès qui prend le titre royal; un peu partout, beaucoup d'autres qui, eux aussi, se proclament « rois ».

Il faut qu'accoure, à marches forcées, le légat propréteur de Syrie, ce même P. Quintilius Varus, qui mourra quelque quinze ans plus tard, dans la forêt de Teutoburg (près Osnabrück). Il faut qu'il crucifie deux mille Juifs pour mater la révolte. Mais le sol continue de trembler. Les Juifs continuent de se plaindre. Si Auguste laisse tranquilles Antipas en Galilée et Philippe en Batanée, il exile donc Archelaüs, il réunit la Judée à l'Empire, il y installe, avec résidence à Césarée, un procurateur qui relève directement de lui (l'an 7 de notre ère), mais que le légat de Syrie surveille. Et cette fois encore, la révolte reprend. Parce que le procurateur Coponius et le légat de Syrie P. Sulpicius Quirinius font faire le recensement qu'il a prescrit, un nouveau Judas entre en scène : c'est Judas le Galiléen qu'appuient le Pharisien Saddoc, Eleazar de Masada, et le parti des Zélotes. Ils ne veulent d'autre Roi que Dieu : c'est leur mot d'ordre. La Révolution qu'ils prêchent est religieuse en même temps que nationale. Le souvenir des Macchabées les anime.

On devine les conséquences de leur échec. Ici s'exas-

père la haine contre Rome : au moindre incident, l'incendie se rallumera. Là s'exalte la foi en Jahvé : Pharisiens et Zélotes s'obstinent à espérer la ruine des Nations, la revanche d'Israël, le règne de Dieu.

L'Assomption de Moïse et la prédication du Baptiste.

Le Voyant qui rédige alors l'*Assomption de Moïse* dévoile l'avenir au regard de Josué : il met sa confiance dans le Seigneur, dans le Seigneur *seul* : « Maintenant, mes fils, écoutez-moi.... Jeûnons.... Retirons-nous dans une caverne.... Mourons plutôt que d'enfreindre les commandements du Seigneur..., du Dieu de nos pères. Si nous agissons de la sorte et mourons, Dieu vengera notre sang.

« Alors apparaîtra son Règne sur toute sa création,
alors le Diable touchera à sa fin...
et la terre tremblera jusqu'à ses extrémités,
la mer se retirera dans l'abîme....
Car il se lève, le Dieu suprême, seul Éternel,
et il se manifestera pour punir les Nations,
et il détruira toutes les idoles.
Alors, tu seras heureux, Israël....
Et Dieu... te fixera au ciel des étoiles,
Et tu regarderas d'en haut tes ennemis dans la terre....
Et tu rendras grâces... à ton Créateur. »

Une vingtaine d'années plus tard, en l'an 28, à la fin de 27 peut-être, — voilà quelque quinze ans qu'Auguste est mort et que lui a succédé Tibère, — un Prophète paraît dans le désert de Judée, sur les rives du Jourdain, non loin des jardins enchantés de Jéricho. Et sa prédication soulève une émotion extraordinaire.

Ce n'est pas qu'il baptise dans l'eau les disciples qui s'empressent. Combien recourent aux ablutions purificatrices ! Ce n'est pas qu'il prêche la pénitence. Israël

connaît le jeûne. Mais il se donne pour un Prophète : « Son vêtement était fait de poils de chameaux...; il se nourrissait de miel sauvage et de sauterelles »; et voilà si longtemps que Dieu se taisait! Surtout Jean le Précurseur se réclamait d'Isaïe, de Daniel et de Joël peut-être, pour annoncer que *les temps étaient accomplis* et que *le Messie allait paraître!* « (Je suis la) Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur et rendez droits ses sentiers! Sachez qu'il ne suffit pas de confesser ses péchés et de recevoir le baptême. Il faut faire un digne fruit de pénitence! Et n'ayez pas l'air de vous dire : Nous avons pour père Abraham! Car je vous dis que *de ces pierres Dieu peut susciter des enfants à Abraham.* Et déjà la cognée est placée à la racine de l'arbre; tout arbre, donc, qui ne fait pas de bon fruit, va être coupé et jeté au feu. » *Le Baptisme est ordonné par le Précurseur à l'immédiate apparition du Règne de Dieu et de son Messie, à l'immédiate destruction du Péché.*

I. — L'Évangile.

Un homme se présente à Jean et lui demande le baptême. Mais un pressentiment retient le Baptiste. « N'est-ce point moi qui ai besoin d'être baptisé par toi?

— Laisse-moi faire, répond Jésus; en ce moment il convient d'accomplir toute justice. » Et il descend dans le Jourdain, et il reçoit le baptême, humblement.

Aussitôt, les Cieux s'ouvrent et l'Esprit de Dieu descend sur lui comme une colombe, tandis que retentit une Voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé; j'ai mis en lui mes complaisances. »

L'Esprit le pousse alors au désert, pour qu'il se recueille dans la solitude, avant de porter aux hommes la parole

de son Père. Le Diable accourt donc le tenter. Un jour que le tenaille la faim, le Diable fait luire devant sa détresse l'apparence dorée des pains d'Aser. Le Diable l'invite à user de la force surhumaine des êtres célestes. Le Diable le presse d'accepter l'empire qu'il exerce sur le monde....

Le Satan peut multiplier ses attaques.... Peut-être convient-il au Très-Haut de faire sentir à l'homme qui s'offre sa radicale faiblesse de créature. Le Satan échoue à décider Jésus. C'est une belle chose que de nourrir son corps; mais n'est-il pas plus beau de nourrir son âme de la parole de Dieu? Le Fils a pu recevoir des pouvoirs surnaturels; mais l'heure a-t-elle sonné d'y recourir? Le Maître du Monde voit beaucoup d'hommes se prosterner devant lui; Jésus ne veut se rappeler que le seul Moïse disant : « Devant le seul Seigneur ton Dieu, tu te prosterneras; à lui seul tu rendras un culte. »

Ainsi sacré pour le salut du monde et par l'effusion de l'Esprit-Saint et par l'aveu d'impuissance de l'Esprit mauvais, entouré des premiers disciples qu'il recrute dans l'entourage même du Précurseur — Jean, fils de Zébédée et André, fils de Jona, de Bethsaïda tous les deux; puis le frère de celui-ci, Simon, à qui sera donné le nom de Pierre; trois autres, enfin, leurs amis, Jacques, le frère de Jean, Philippe et Barthélemy (Nathanaël) qui sont de Cana —, Jésus monte à Jérusalem. Le Temple de Jérusalem est le seul lieu du monde où le Seigneur reçoive légitimement le culte qui lui est dû. C'est donc là que Jésus entend faire reconnaître la légitimité de sa mission; c'est là qu'il entend rétablir en sa pureté l'hommage d'adoration exigé par la gloire de son Père. Et comme il y voit des changeurs, des vendeurs de colombes, il renverse leurs tables et leurs sièges; il interdit qu'on

traverse le Hiéron avec des charges; il rappelle l'enseignement d'Isaïe et de Jérémie : « Ma maison sera appelée une maison de prière; et vous, vous en avez fait une caverne de brigands! »

La foule s'émeut. La plupart sont frappés de stupeur. Quelques-uns, timidement, s'approchent. Les marchands de colombes ont vite fait d'ameuter leurs amis; la garde accourt; il faut que Jésus se sauve. Il regagne la Galilée sa patrie; mais, au lieu de se fixer à Nazareth, son village, il s'établit à Capharnaüm, au nord du lac de Génésareth, sur la route de Jérusalem à Damas et de Damas à la côte. Il n'y rencontre ni les méfiances de sa famille, ni l'hostilité des Pharisiens.

Jésus à Capharnaüm.

Un jour de sabbat, il se rend à la Synagogue. Il lit une page des Prophètes; il la traduit en araméen et il la commente. Et les bonnes gens qui l'entourent sont frappés de l'autorité avec laquelle il parle : ce n'est pas ainsi que parlent les Scribes! Un possédé l'interrompt, poussé par l'Esprit impur : « Viens-tu pour nous perdre? Nous savons qui tu es : le *Saint de Dieu*, envoyé pour détruire la domination des démons. » Jésus commande à l'Esprit de se taire. Mais le possédé est saisi d'une convulsion violente; il pousse un grand cri; et le voici délivré. Surprise dans l'assistance. Le bruit du miracle se répand. Et l'attention redouble bientôt : la belle-mère de Simon était couchée, ayant la fièvre; Jésus s'approcha d'elle, il la fit lever en la prenant par la main, et la fièvre la quitta.

Cette guérison, d'autres encore — telle celle du lépreux qu'il toucha aussi de la main — provoquent l'enthousiasme. Tout le monde accourt. Chacun apporte ses malades. Jésus ne s'appartient plus. Il se sauve dans la

montagne. Il prend la barque de Pierre pour gagner le large. Il se lève au milieu de la nuit pour prier. Les exigences des gens qui l'assaillent, les colères des démons qu'il déloge, les audaces des disciples qui l'entourent — c'est alors qu'il décore d'un surnom railleur les fils de Zébédée, aussi violents qu'il s'obtine à demeurer doux —, tous ces incidents dont se charge la mémoire de Pierre — il note la couleur de ses regards circulaires, chargés de colère ou de tristesse — jettent sur l'aube de cette histoire la lumière la plus nette.

Voici qu'un jour quatre hommes apportent un paralytique. Mais ils échouent à se frayer passage jusqu'à la porte. Ils montent donc sur le toit, le défoncent et descendent le grabat par des cordes. Et Jésus déclare au pauvre diable que ses péchés lui sont remis!... La foule s'indigne : Dieu seul peut remettre les péchés! Jésus devine la révolte des Pharisiens qui l'entourent : « Pourquoi avez-vous de telles pensées! Qu'y a-t-il de plus facile, ou de dire au paralytique : Tes péchés te sont pardonnés; ou de dire : Lève-toi, prends ton grabat et va-t'en! Mais afin que vous sachiez que *le Fils de l'Homme a pouvoir de remettre les péchés sur la terre* », s'adressant au paralytique : « Je te dis : lève-toi, prends ton lit et va dans ta maison. » Et le paralytique se lève, il prend son grabat, il sort en présence de tous. Tous admirent le miracle. Quelques-uns remarquent que Jésus se désigne comme *Fils de l'Homme* et que tel semble être le nom du Messie *au livre de Daniel*, et que tel était le titre d'humilité qu'Ezéchiel aimait à prendre.

La prédication de Jésus prolonge d'abord la prédication du Baptiste; et puis, elle l'infléchit pour rejoindre la doctrine des Sages. « Faites pénitence, dit-il d'abord; car *les temps sont révolus. Le règne des Cieux est proche.* » *Le règne des Cieux arrive.* Et voici qu'un jour, peut-être

sur les pentes du Mont Thabor, il explique à ses disciples la justice qu'il annonce et comment, loin de la détruire, l'Evangile développe la Loi et les Prophètes : *l'homme doit se détacher du monde et s'attacher à Dieu.*

Le Sermon sur la Montagne.

« Bienheureux les pauvres en esprit parce que le Royaume des Cieux est à eux!

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés!

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice, parce qu'ils seront rassasiés!

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde!

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu!

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés fils de Dieu!

« Bienheureux ceux qui seront persécutés pour la justice, parce que le Royaume des cieux est à eux!

« Ne pensez pas que je sois venu abroger la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abroger, mais parfaire. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota... de la Loi ne passera, jusqu'à ce que tout soit arrivé. Celui donc qui aura enfreint un de ces moindres commandements... sera nommé le moindre dans le Royaume des Cieux..., et celui qui aura pratiqué et enseigné, celui-là sera nommé grand dans le Royaume des Cieux. Car je vous dis que, si votre justice ne l'emporte pas sur celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.

« Vous avez entendu qu'il a été dit aux Anciens : Tu ne tueras point.... Et moi, je vous dis que, quiconque se mettra en colère contre son frère, sera justiciable du Tribunal....

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras point d'adultère. Et moi, je vous dis que, quiconque regarde une femme au point de la désirer, a déjà commis l'adultère avec elle, dans son cœur....

« Il a été dit : Quiconque renvoie sa femme, qu'il lui donne un acte de répudiation. Et moi, je vous dis que, quiconque

renvoie sa femme en dehors du motif d'impudicité, l'expose à l'adultère....

« Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux Anciens : Tu ne te parjureras pas, mais tu tiendras tes serments envers le Seigneur. Et moi, je vous dis de ne point jurer du tout.... Mais que votre parole soit : oui (si c'est oui), non (si c'est non).

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au mal; mais si quelqu'un te soufflette à la joue droite, tends-lui aussi l'autre.... Donne à qui te demande....

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons.... Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous?... Est-ce que les gentils ne font pas la même chose? Vous donc, *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

« Prenez garde de ne pas exercer votre justice devant les hommes pour être regardés par eux; sinon vous n'avez pas de récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues.... Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite...; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. Et lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites, car ils aiment à prier debout dans les synagogues...; afin d'être vus.... Pour toi, lorsque tu pries, entre dans ta chambre et, ta porte fermée, prie ton Père; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. Et lorsque vous jeûnez, ne soyez pas comme les hypocrites...; car ils prennent une mine défaite, pour faire voir... qu'ils jeûnent. Pour toi, lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage;... et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés; car de la façon dont vous jugez, vous serez jugés.... Pourquoi vois-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton œil? Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil.... Donc, *tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi vous-mêmes . car c'est cela la Loi et les Prophètes.* »

Les Paraboles du Royaume.

Des deux doctrines où se ramène la substance de l'Évangile, Jésus a défini la première dans *le Sermon sur la Montagne*; il dévoile la seconde dans *les Paraboles du Royaume*. C'est toute la religion d'Israël, Mosaïsme et Messianisme, qu'il transfigure.

L'Évangile s'appuie sur le Mosaïsme, mais s'oppose à lui, parce qu'il le dépasse : il prêche la perfection absolue par l'imitation du Père Céleste, en son amour.

L'Évangile s'appuie sur le Messianisme, mais s'oppose à lui, parce qu'il le dépasse : il le dépouille de sa forme nationale, parce qu'il vise toutes les nations du monde et parce qu'il établit d'abord le règne du Père au sein des âmes; et il souligne la lenteur progressive de son essor.

L'unité de l'Évangile, en son double aspect, tient à ce qu'il s'appuie sur la doctrine de la Sagesse et de Jérémie : il s'y appuie en la dépassant, parce qu'il la couronne d'une lumière inattendue....

Mais il convient, avant d'y venir, de s'arrêter aux Paraboles.

Les disciples et les habitants de la Galilée comprennent bien que Jésus est le Messie : le Baptiste l'annonçait comme tel; et les miracles dont chacun parle ont vérifié l'exactitude de la prophétie. Mais *quelle sorte de Messie Jésus peut-il bien être?* Il est tant de manières d'entendre le Royaume des Cieux!

Jésus use de comparaisons et d'images pour faire luire la lumière dans les ténèbres.

Reflet du ciel sur terre, le Royaume unit au Père céleste ceux qui font sa volonté; c'est la famille de ses enfants. Le Royaume ne se réalise pas tout d'un coup, en une seule fois : comme la semence au sein des glèbes, il pousse lentement au cœur des hommes, comme au cours des

siècles; ce n'est qu'à la consommation finale que, sans conteste, avec le Seigneur, régneront les Saints. Le Royaume ne se réalise pas par la seule vertu de Dieu; le Père a besoin du concours de ses fils. Le Royaume ne s'inaugure pas par la révolte contre Rome. Aux anciens soldats des vaines insurrections, qui l'entourent, Jésus ne demande pas de reprendre le glaive. Il veut conduire à son Père les âmes élues par lui pour aimer la justice, l'humilité, la sainteté, au besoin dans le sacrifice et la mort.

Il recourt donc à *une méthode énigmatique* pour *ne pas trop heurter* son auditoire, pour lui faire entrevoir, dans sa pureté, sa doctrine, et pour la lui faire aimer. Il va chercher les intelligences dans la région des faits où elles s'exercent et il les élève, d'une manière presque insensible, à la conception spirituelle du Royaume de Dieu.

« Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un grain de sénevé qu'un homme sème dans son champ; c'est la plus petite de toutes les semences et, quand il a poussé, il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel accourent s'abriter dans ses branches. » Et il leur dit encore : « Le Royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend, pour le pétrir avec... de (la) farine, jusqu'à ce que le ferment soit répandu partout.... »

Mais il leur dit aussi : « Écoutez : le semeur sortit pour semer. Et pendant qu'il semait, il tomba du grain sur le chemin et les oiseaux du ciel... le mangèrent. Et il en tomba d'autre... sur le sol pierreux..., et quand le soleil parut, il... se dessécha parce qu'il n'avait pas de racines.... Et il en tomba d'autre sur la bonne terre et il monta un fruit qui rapporta jusqu'à trente, et soixante, et cent pour un.... Qui a des oreilles pour entendre,

entende. » Et ceux qui l'entouraient l'interrogèrent, et il leur dit : « C'est à vous qu'a été donné le mystère du Royaume de Dieu.... Le semeur sème la parole. Et ceux qui sont le long du chemin sont ceux à qui... Satan vient aussitôt enlever la parole semée en eux. Et de même, ceux qui sont semés sur les endroits pierreux sont ceux qui, lorsqu'ils entendent la parole, la reçoivent avec joie; mais ils n'ont pas de racines en eux-mêmes...; la tribulation... survenant ensuite à cause de la parole, ils sont... rebutés. Et ceux qui sont semés sur la bonne terre sont ceux qui écoutent la parole et l'acceptent, et qui portent du fruit jusqu'à... cent pour un. »

Les miracles de Jésus assurent l'autorité de sa « parole ». La voici qui progresse au cœur de la Galilée, propagée par les missions qu'il confie à ses Apôtres : il a fixé leur nombre à douze, le nombre des tribus d'Israël. L'arrestation, et puis la décapitation de Jean Baptiste, ont exalté l'émotion du peuple : il entend profiter de l'heure. Par des exorcismes extraordinaires, par des résurrections retentissantes, par une multiplication de pains prodigieuse, — le signe du Fils de Dieu, — il essaie de frapper son imagination pour conquérir son cœur. Il lui demande sa foi.

Le peuple lui offre le trône. Le peuple veut un fils de David.

Jésus ne peut être que le Fils de l'Homme et le Serviteur de Jahvé.

II. — L'Église.

Au soir du jour où, en plein désert, par un miracle inouï, Jésus a nourri la foule, où il a, tout ensemble, refusé la royauté qui convenait au Fils de David et promis à ses Apôtres « le pain de vie » qui convient aux fils de Dieu,

la rupture s'est produite, irrémédiable, entre la Galilée et Jésus. On l'a cru Roi. Il s'est montré Dieu. Il doit se sauver de Capharnaüm, comme il s'est d'abord sauvé de Jérusalem.

Les riverains du lac de Génésareth se moquent lorsqu'il veut rendre la fille de Jaïre à la vie. Les habitants de Nazareth se raillent lorsque, commentant Isaïe, il se donne pour le Serviteur de Jahvé. Les Pharisiens se scandalisent : ses disciples ne respectent ni le jeûne, ni le sabbat, et ils ne se lavent pas les mains avant de manger! Lui non plus! Si rudement cette hostilité l'enserre qu'elle paralyse parfois son pouvoir de faire des miracles; qui refuse de croire l'empêche de rien obtenir du Ciel. « Et il s'étonnait de leur incrédulité. » (Mc 6.6.)

« Malheur à vous, Pharisiens hypocrites! Vous purifiez le bord du plat, mais c'est du fruit de vos rapines que vous l'avez rempli d'abord! Vous acquittez la dîme de la menthe, mais vous violez la Loi en ses principes! Malheur à vous! Vous ressemblez à des sépulcres blanchis : du dehors, ils paraissent splendides, mais ils sont plein de pourriture en dedans. Malheur à vous! Malheur à toi, Corozaïn; malheur à toi, Bethsaïda; car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence.... Et toi, Capharnaüm, tu descendras jusqu'à l'enfer! » Puisque sa famille de Nazareth le rejette, il la rejette à son tour : « Ma mère, mes frères?...[1]

1. Le mot araméen *aha*, comme le mot hébreu *ah*, signifie également frère, cousin germain, cousin, proche parent. Abraham appelle Lot son frère, *Gen.* 13.8; c'est son cousin. Laban appelle Jacob son frère, *Gen.* 14.14; c'est son neveu. Les filles d'Eleazar épousent les fils de Keis « leurs frères », *I Paralip.* 23.21-22; ce sont leurs cousins germains. Moïse dit aux fils d'Oziel d'enlever le corps de leurs frères, *Lévit.* 10.4; ce sont leurs cousins. Cf. *Reg. II.* 10.13, *Job* 42.11. S. Matthieu et s. Luc affirment la conception

Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère! »

Parce qu'Israël s'est refusé à Jésus....

A sa famille, à sa Galilée, à son Israël, Jésus substitue donc ceux qui l'aiment, les disciples qui, croyant en lui, refusent de lui tourner le dos, « le petit troupeau » qui le suit : l'*Église* naît, puisqu'Israël se dérobe, et il lui confie l'*Évangile*. Elle naît sur les routes, tandis que, moins heureux que les renards retirés en leurs tanières, le Fils de l'Homme cherche où poser la tête. Elle naît loin du royaume d'Antipas, qui médite l'assassinat de Jésus — « n'est-ce pas le Baptiste qui a repris forme en Jésus ? » — Elle naît au nord du lac, au sud de l'Hermon, dans les campagnes de Phénicie et dans le royaume de Philippe, sur les confins de Tyr et les chemins de l'Iturée où jamais le Judaïsme n'a réussi à prendre racine. Elle va rayonner parmi les Nations idolâtres; Jésus l'annonce : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, dit-il, qui prendront place à table, dans le Royaume des Cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les fils du

virginale. Jamais, d'autre part, « les frères » de Jésus (I *Cor.* 9.5), pas même le chef incontesté de tout le groupe, Jacques le Juste, évêque de Jérusalem, ne sont présentés comme fils de Marie.

On peut croire que Jacques le Juste, l'évêque de Jérusalem martyrisé en 62 et ses frères José et Siméon, étaient fils d'une Marie et de Clopas, le frère de S. Joseph (l'époux de la Vierge Marie), tandis que Jude serait le fils d'un Jacques inconnu et de Marie, la sœur de Joseph (Hégésippe, Eusèbe III, 11, Mc. 15.40, 6.3). Vers 70-71, Siméon, frère de Jacques le Juste, est élu pour lui succéder comme évêque de Jérusalem par ceux des Apôtres et des « Frères » qui vivent encore; il meurt martyr, crucifié à 120 ans, en 107; il serait donc né en l'an 13 avant notre ère (Jésus en l'an 7) (Hégésippe, Eusèbe III, 11 et 32).

Six mois avant la Passion, Jean le note 7.5, *les Frères de Jésus ne croyaient pas encore en lui. C'est dans l'intimité d'ennemis narquois que Jésus a passé les trente premières années de sa vie. Et toujours opprimait sa personne la conscience qu'il avait de son humanité de néant.*

Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures....»

Jésus s'applique donc à former ses amis selon son cœur, à leur faire entendre et aimer la vraie nature du Royaume, comment il leur faut *se détacher du monde* pour *s'attacher à Dieu*. De là ses enseignements sur l'humilité, le danger des richesses, le devoir d'active bonté qui s'impose à ses fidèles, l'épreuve qui les attend et lie la croix à la foi. Et toujours il leur montre en la charité, le symbole de la Loi, et dans l'incessante prière le principe de l'espérance et de la sainteté[1].

C'est en ces circonstances qu'il leur enseigne *sa prière :*

Notre Père qui es aux cieux,
Que ton nom soit sanctifié,
Que ton règne arrive,
Que ta volonté se fasse
Sur la terre comme au ciel!
Notre pain de chaque jour,
Donne-(le-) nous aujourd'hui,
Et remets-nous nos dettes,
Comme nous remettons à ceux qui nous doivent;
Et ne nous induis pas en tentation,
Mais délivre-nous du Mauvais.

La personnalité de Jésus.

Mais Jésus ne se contente pas, à cette heure, de prolonger la doctrine du Discours sur la Montagne. Il découvre peu à peu aux disciples ce qui se cache en son être d'extraordinaire et de surhumain.... Tant de gens, depuis si longtemps, cherchent qui, précisément, il peut être. Jean Baptiste même, avant de mourir, avait conçu des doutes sur l'origine de sa mission et la nature de sa personne : depuis qu'avait commencé de prêcher Jésus, le triomphe de la justice et des Saints n'était pas survenu

1. Cf. les paraboles de l'ami importun, du juge inique,

encore!... « Devons-nous en attendre un autre », se demandait-il. La sagesse dont se colorait le Messianisme de Jésus n'était certes pas de son goût.

Mais l'attitude de certaines âmes était encore plus injurieuse. Certains Scribes ne craignaient pas de montrer en Jésus un possédé de Beelzeboub!

Il fallait que les Apôtres se formassent une juste idée de leur Maître. Ils comprennent bien qu'il est le Messie annoncé par les Prophètes. Mais ils comprennent mal qu'il refuse de prendre ce titre glorieux. Et ils ne comprennent point du tout qu'il entende, au lieu de restaurer la Royauté Davidique, s'offrir en holocauste à son Père pour expier les crimes de ses frères, les crimes des hommes. Ils paraissent ne pas se souvenir du Serviteur de Jahvé.

De mieux en mieux, Jésus se manifeste donc comme le maître du Péché et le Seigneur de la Nature. Il participe à l'humanité, mais l'humanité ne le définit pas. Il tonne contre l'hypocrisie et il absout les adultères. Il est brisé par l'émotion et il ressuscite les morts. Il confirme Moïse et il le corrige. Il est l'enfant de Marie et il est antérieur à Abraham. Fils de David selon la chair, il est Fils de Dieu dans l'intime de son être. Il est le Fils Bien-Aimé du Maître de la Vigne. Que si les Vignerons osent le tuer, le Maître donnera la Vigne à d'autres....

Un jour qu'il chemine avec eux du côté du Césarée de Philippe, il leur demande : « Qui les hommes disent-ils que je suis? » Et ils répondent : « Les uns disent : Jean Baptiste; les autres, Elie; les autres, le Prophète précurseur du Messie. — Et vous, réplique-t-il, qui dites-vous que je suis? » Répondant, Pierre dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant! » Prenant la parole, Jésus lui dit : « *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas! Car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais*

mon Père qui est dans les cieux! Et moi, je te dis que tu es *Pierre* et que, sur *cette pierre, je bâtirai mon Église;* et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle! *Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. Et ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les Cieux; et ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les Cieux.* »

Pierre a compris et proclame que Jésus dépasse l'humanité : dans le Fils de l'Homme, il a discerné le Fils de Dieu.

Aux doutes de Jean Baptiste, aux blasphèmes des Pharisiens, aux incertitudes des Douze, s'oppose la confession de Pierre.... Jésus récompense sa foi en le désignant pour conduire son Église; celui qu'a choisi le Père pour lui révéler la grandeur de son Fils, le Fils le choisit à son tour pour être le chef de l'*Israël nouveau.*

Six jours plus tard, avec lui, avec Jacques et Jean, Jésus gravit une haute colline. Et voici que les trois Apôtres s'endorment, tandis que le Maître prie à leurs côtés. Mais quel n'est pas leur effroi lorsqu'ils s'éveillent! Sa face et ses vêtements étincellent de lumière : ils apparaissent « si blancs qu'aucun foulon sur terre ne peut produire si éclatante blancheur ». Moïse et Elie l'entretiennent de la mission que lui a confiée Dieu, — et de la mort qu'il subira bientôt. Dieu même fait entendre sa voix, comme au jour du baptême : « Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé! Écoutez-le! »

III. — La Croix.

L'Évangile est proclamé; l'Église est fondée; la Croix va confirmer l'un et l'autre.

Jésus s'achemine une dernière fois vers Jérusalem, donnant à ses disciples les leçons suprêmes. Depuis la première visite qu'il a faite au Temple, au début de son

apostolat, il y est revenu avec les siens : aux grandes fêtes de l'année 29, la Pâque et la Pentecôte, les Tentes et la Dédicace, il a tenté de se rallier les Pharisiens, de les ramener, par Jérémie et Isaïe, aux Sages et au Deutéronome. Toujours, il s'est heurté au formalisme qui, pour protéger la Loi, dresse devant elle « une haie » de préceptes cocasses.

Aujourd'hui, il marche à la mort.

Les haines qui le guettent redoublent (printemps de l'an 30), parce qu'il s'est encore permis le plus retentissant des prodiges : dans une famille fort en vue, à Béthanie, il a ressuscité Lazare. La joie de Marthe et de Marie, les sœurs de Lazare, avive leur foi : « Oui, Seigneur, nous croyons que tu es le Christ, le Fils de Dieu venu en ce monde. » Mais la fureur de ses ennemis ne connaît plus de bornes. Ils multiplient les questions insidieuses où ils espèrent qu'il trébuchera; ils visent à exciter contre lui, ou bien les Romains soupçonneux, ou bien les Juifs patriotes.

« Est-il permis de payer le tribut à César? » lui demandent-ils un jour.

— « Apportez-moi un denier », réplique Jésus. Et il répond à ceux qui le lui présentent : « *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* » Le devoir envers Dieu ne dispense pas du devoir envers l'État; mais le droit de l'État est néant au regard du droit de Dieu à l'amour des hommes et du devoir des hommes à l'égard de Dieu.

Les Pharisiens, exaspérés, décident donc de se débarrasser du gêneur. Ils prennent langue avec un de ceux qui l'ont abandonné. Judas de Kérioth voit poindre la catastrophe. Il est temps pour lui de songer à ses intérêts. En échange de trente pièces d'argent, il fait connaître à la police où Jésus passe la nuit.

Car Jésus est arrivé à Jérusalem, mais il n'y séjourne pas. Le dimanche qui précédait la Pâque, la foule l'a accueilli en triomphe : « Hosanna! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne de notre père David qui arrive! Hosanna au plus haut des cieux! » (2 avril 30). Jésus continue de prêcher. Il redit à ses disciples ce que plusieurs fois déjà il leur a fait entendre : « Le Fils de l'Homme sera livré aux Princes des Prêtres et aux Scribes; et ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux Gentils, et les Gentils se moqueront de lui, cracheront sur lui, le flagelleront, le feront mourir.... Mais trois jours après, il ressuscitera, *et Jérusalem sera détruite en punition de ses crimes.* » « Voyez-vous ces grands édifices? Il n'en restera pas pierre sur pierre. »

L'Eucharistie.

Dans la soirée du jeudi 13 nisan (6 avril 30), avant-veille de la Pâque juive qui tombait cette année un samedi, Jésus convoque ses disciples en une salle où tout a été préparé. Il a, d'un ardent désir, désiré de manger cette Pâque avec eux : dans les rites du passé, c'est la Pâque éternelle qu'il instituera ce soir.

Le repas touchait à sa fin, lorsque, ayant pris du pain et l'ayant béni, il le rompit et le donna aux Douze en disant : « *Prenez, ceci est mon corps.* » Puis, ayant pris une coupe, et ayant rendu grâces, il la leur donna en disant : « *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour un grand nombre.* En vérité, je vous le dis : *désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai de nouveau avec vous, dans le Royaume de mon Père.* » Pierre et Jean, les Apôtres, se rappellent, le soir de la multiplication des pains, la promesse que Jésus leur a faite du « Pain de Vie » dont ne peuvent se passer les amis qu'il appelle à vivre, en ce

monde, avec son Père et avec lui, en la communion de l'Esprit, la vie de sainteté parfaite[1].

Et les voilà qui s'en vont tous, après avoir dit l'hymne. Ils sortent de Jérusalem, ils montent au Mont des Oliviers. Jésus leur redit que l'heure approche, qu'ils seront tous scandalisés à son sujet. « Pas moi », répond Simon-Pierre, « quand bien même le seraient tous les autres. — Aujourd'hui même, cette nuit même, reprend Jésus, avant que le coq ait chanté deux fois, tu m'auras trois fois renié. — Non, répond Pierre. Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. »

L'agonie.

Mais les voici arrivés au pied de la colline, au-delà du Cédron, dans le jardin de Gethsémani. Ils s'y arrêtent pour permettre au Maître d'aller prier une dernière fois avant de s'offrir pour le salut de tous. Il emmène avec lui

1. Lorsqu'il est à Ephèse et écrit aux Corinthiens, s. Paul parle de l'Eucharistie. *Qui communie au corps et au sang du Christ pour former un seul corps avec ses frères, ne peut pas manger des viandes offertes en sacrifice aux idoles et communier ainsi avec les démons;* entre les deux communions, il faut choisir, l'une exclut l'autre (I *Cor.*, 10.14-22). Il ajoute un peu plus loin 11, 23-34 : *C'est du Seigneur que vient la Tradition que je vous ai transmise, savoir que le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit du pain, rendit grâces, le rompit et dit : Ceci est mon corps qui va mourir pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Pareillement pour le calice, après souper : ce calice est le nouveau testament en mon sang; faites ceci, chaque fois que vous boirez, en mémoire de moi.* Car *chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez le calice, vous annoncez que le Seigneur est mort (pour vous),* jusqu'à ce qu'il vienne. *Qui mange donc le pain ou boit le calice du Seigneur indignement, aura à rendre raison du corps et du sang du Seigneur.*

Paul déclare encore que la « fraction du pain » est unie à un repas ordinaire; et que de l'union de l'eucharistie au banquet fraternel dérivent certains abus qu'il combat. Que le corps et le sang du Christ soient offerts en sacrifice à Dieu, comme sont offertes en sacrifice aux idoles les chairs des taureaux et des génisses, il est clair que telle est la foi de Paul, la tradition qu'il enseigne, la tradition qui lui a été enseignée, *comme venant du Seigneur.* Cela en l'an 55. Cf. Goossens : *Origines de l'Eucharistie,* 1931, et Arnold : *Ursprung des Christl. Abendmahls...,* 1937.

Pierre, Jacques et Jean : ceux dont il a voulu faire les témoins de la Transfiguration qui certifia son origine céleste, il entend qu'ils soient aussi les témoins de l'Angoisse où sa pauvre nature d'homme frémira et se révoltera devant la mort; il entend qu'ils s'unissent à lui pour porter avec lui le Péché du Monde. Il s'abîme dans la prière, il s'offre à son Père.... Mais aussi, il a peur; il prie son Père d'éloigner de lui la coupe de l'humiliation, de la flagellation, de la croix; telle est sa souffrance au cours de la vision qui les lui présente, que, de son corps brisé, le sang s'échappe et suinte goutte à goutte.

Et puis, il se ressaisit, il renouvelle son oblation au Père des justices et des miséricordes : « *Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux....* »

Cependant, Jean, Jacques et Pierre s'étaient endormis. Et voici Judas, les policiers juifs, les soldats de la cohorte romaine. Jésus est arrêté, conduit, — après un vain arrêt chez Anne, l'ancien grand-prêtre, — au palais de Caïphe : c'est le gendre d'Anne et le grand-prêtre d'aujourd'hui.

Simon-Pierre le suit de loin. Comme il entre dans la cour, une servante le voit : « Toi aussi, lui dit-elle, tu es de ceux qui suivent le Galiléen.... — Je n'en suis pas, répond-il. Je ne sais pas ce que tu veux dire. » Et il se lève pour sortir. La servante insiste donc : « Celui-là, dit-elle aux gardes, était avec Jésus le Nazaréen. » Mais Pierre le nia encore, tandis que chantait un coq. Ce sont alors les gardes qui insistent : « Mais si, en vérité, tu es un de ses disciples; ta façon de parler fait connaître que tu es Galiléen. — Non », répond Pierre avec des imprécations : « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. » Et aussitôt, pour la seconde fois, un coq chanta.... Et Pierre se souvint...; et, étant sorti dehors, il pleurait amèrement.

Cependant, Caïphe interrogeait Jésus. Il voulait le compromettre. Mais Jésus ne se prêtait pas au jeu : « Toujours, répondait-il, j'ai parlé ouvertement, dans les synagogues, dans le Temple.... » Il faut que Caïphe, décontenancé, le renvoie, appelle les témoins qu'il a fait sonder, et prépare une seconde audience.

Jésus revient donc, le lendemain matin, et comparaît devant les Sanhédrites. Après maintes questions insidieuses auxquelles il oppose le silence, après maints outrages, et les violences que lui font endurer les valets : « Je t'adjure par le Dieu vivant, lui demande Caïphe, de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Béni!

— Tu l'as dit, répond Jésus. Et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées. »

Alors le grand-prêtre, déchirant ses habits, dit : « Qu'avons-nous besoin de témoins? Vous avez entendu le blasphème! Que vous en semble? » Et Jésus fut aussitôt condamné à mort : il s'égalait à Dieu.

Les Juifs vont alors trouver le procurateur romain : il faut que le procurateur aussi condamne leur ennemi à mort! Ils l'accusent donc de conspirer contre l'Empire, et de vouloir restaurer la royauté de David!

Ponce Pilate.

Ponce Pilate est en charge depuis quatre ans. Il connaît assez le pays pour voir clair. Il voudrait bien sauver Jésus. Mais il veut d'abord garder sa place. C'est le politicien en son essence éternelle : périsse le monde et meure Dieu, pourvu qu'il conserve son siège! — « Tu n'es pas l'ami de César! » déclare-t-il. Il se résoud donc à livrer le *Roi des Juifs* aux bourreaux, après l'avoir fait flageller.

Portant la croix sur laquelle il sera crucifié, par les rues

étroites noyées de monde, — on est au vendredi 14 nisan (7 avril 30), veille de la Pâque, qui commencera ce jour même, à la nuit tombante, pour durer jusqu'à pareille heure, le lendemain, jour du sabbat, — Jésus s'achemine vers le Calvaire : c'est un mamelon (en hébreu Golgotha) qui domine le rempart de Jérusalem au nord. Il est aussitôt mis en croix, entre deux larrons : au-dessus de sa tête, une inscription dit : « *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* »; à ses pieds, sa mère, la Vierge Marie; sa tante Salomé, sœur de la Vierge Marie, femme de Zébédée, mère de Jacques et de Jean; Marie, la femme de Clopas, et Marie de Magdala, une hétaïre convertie. Ayant vu sa mère et auprès d'elle Jean, le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : « Femme, voilà votre fils. » Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère. » Et à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui. Après cela, dans le grand silence, Jésus poussa un cri plaintif : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Son humanité pantelante pleurait de douleur; mais elle achevait sa prière dans l'offrande et l'union à Dieu : « Père, déclarait-il alors, je remets mon esprit entre tes mains. » Et baissant la tête, il rendit l'esprit.

Surviennent bientôt les disciples cachés que, au sein même du Sanhédrin, a su gagner le Seigneur, Joseph d'Arimathie et Nicodème; ils obtiennent d'emporter le corps et de l'ensevelir.

La Résurrection.

Mais lorsque le sabbat fut passé, Marie de Magdala; Marie, femme de Clopas et mère de Jacques; Salomé, la sœur de Marie, mère de Jésus, achetèrent des parfums pour l'embaumer. De grand matin, le premier jour après le sabbat (9 avril 30), elles viennent donc au sépulcre : le soleil se lève. Et elles se disent entre elles ;

« Qui de nous retirera la pierre qui ferme l'entrée? » Mais elles s'aperçoivent, en regardant, que la pierre a été roulée et, en entrant dans le sépulcre, qu'il y a là un jeune homme, assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche. La frayeur les suffoque. Il les rassure : « Ne craignez rien. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié? Il est ressuscité; il n'est point sur la banquette de pierre où il a été déposé. Allez dire à ses disciples et à Pierre, qu'il vous précède en Galilée; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. »

Affolées, les trois femmes se sauvent, transies de peur. Mais Marie de Magdala reste en arrière, elle rôde autour du sépulcre, elle voit un homme à côté d'elle, qu'elle prend pour le jardinier : « Si vous l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre. » Jésus lui dit : « Mariam! » Elle, se tournant, lui dit en hébreu : « Rabboni », ce qui signifie : « Maître ». Jésus lui dit : « Ne me touche pas.... Va vers mes frères : dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Et Marie court aux disciples : elle a vu le Seigneur!...

Les apparitions se multiplient en Judée, puis en Galilée; mais, souvent, on ne le reconnaît que lorsqu'il s'est éloigné. Ce fut Simon-Pierre qui, le premier, le reconnut en le voyant. Ce jour-là, Jésus mangea avec les Apôtres; après quoi, il dit à Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » Pierre lui répondit : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Et Jésus lui répond : « Pais mes agneaux. » Mais voici que Jésus dit encore : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? — « Oui, Seigneur. Vous savez que je vous aime. » — « Pais mes agneaux », répond Jésus. Et Jésus enfin, pour la troisième fois, lui demanda : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? » Désolé, Pierre lui répond : « Seigneur, vous savez toutes

choses ; vous savez donc que je vous aime. » — « Pais mes brebis », répond Jésus pour la troisième fois. « En vérité, je te le dis, lorsque tu étais jeune... tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras vieux, un autre te conduira où tu ne voudras pas. »

Jésus apparut ensuite aux Onze, à cinq cents personnes, puis à Jacques, puis à tous les Apôtres[1]. Il leur dit : « Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la Terre. Allez donc, *faites disciples toutes les nations*, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Après avoir ainsi ressuscité leur foi en l'Évangile et affermi leur groupement en l'Église, il s'éleva de terre et disparut dans une nuée.

1. S. Paul : 1 *Cor*, 15.5-7. Cf. 1-20.

CHAPITRE III

SAINT PIERRE

La résurrection de Jésus, constatée par Pierre et les Apôtres « avec une évidence égale à la grandeur du miracle » avait dissipé leurs doutes et fixé leur foi. Ils travaillent dès lors à la répandre : à Jérusalem, — dans les églises qu'ils fondent d'Antioche jusqu'à Rome, — dans les livres où ils formulent l'Évangile. Partout, Pierre tient le rôle du chef; à ses côtés, on aperçoit Jean et Matthieu ainsi que Jacques le Juste.

I. — Au lendemain de la Résurrection.

Les Apôtres prient, en revenant à Jérusalem, après que leur Maître les a quittés. Ils lui demandent de choisir lui-même celui qui prendra la place du traître; et Mathias, désigné par le sort, succède à Judas. Le groupe des Douze, ainsi reconstitué, se recueille en la prière, attendant que le Père, d'un signe, les invite à reprendre l'évangélisation d'Israël (30).

Un jour, comme avec leurs amis ils évoquent leurs souvenirs, — peut-être dans la salle haute de la maison de Marie, mère de Jean-Marc, disciple de Pierre, — un bruit de tempête ébranle les murs; des langues de feu étincellent sur la tête de chacun; tous se lèvent, louant

le Seigneur qui les embrase de son Esprit. Le monde accourt, tandis que les disciples s'émerveillent : c'est l'heure où les Juifs montent au Temple pour l'office du matin. On s'étonne que les Galiléens chantent les louanges du Très-Haut en toutes les langues. Mais certains se moquent aussi : « Ces Galiléens ont bu trop de vin doux.

— Non, dit Pierre, les Galiléens ne sont pas ivres. Tout cela, c'est ce qu'a prédit le Prophète Joël; *il arrivera dans les derniers jours, dit Dieu, une effusion de mon Esprit sur toute chair; on entendra prophétiser vos fils et vos filles, vos jeunes gens verront des visions, vos vieillards songeront des songes.... Et il arrivera que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* Israélites, écoutez! *Jésus de Nazareth,* cet homme dont Dieu a montré qu'il l'avait envoyé par les miracles, les prodiges, les signes qu'il a faits, par lui, au milieu de vous, ainsi que vous le savez, — cet homme qui, suivant le décret et la prescience de Dieu, a été livré et mis à mort sur la croix par la main des impies, — *cet homme, Dieu l'a ressuscité,* en brisant les liens de la mort : il n'était pas possible qu'il fût maîtrisé par elle.

« Car David a dit, en visant Jésus : « *Je voyais toujours le Seigneur devant mes yeux.... C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui.... Vous ne laisserez pas mon âme dans l'enfer et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption....* » Mes frères..., David est mort.... C'est donc qu'il prophétisait... la résurrection du Christ, lorsqu'il disait : « *Il n'a pas été laissé dans l'enfer et sa chair n'a pas connu la corruption.* » Celui dont il parlait, *c'est Jésus qui a été ressuscité par Dieu. Nous tous, ici, en sommes les témoins.* Après qu'il a été exalté par la droite de Dieu et qu'il a reçu de son Père la promesse de l'Esprit-Saint pour le monde, il l'a répandu comme vous le voyez et l'entendez...

C'est donc une certitude : *que toute la maison d'Israël sache qu'il est Seigneur et qu'il est Messie de par Dieu, ce Jésus que vous avez crucifié.* »

Environ trois mille Juifs croient aussitôt et se font baptiser : ainsi naît la plus ancienne de toutes les églises, l'église de Jérusalem.

L'église de Jérusalem.

Rien de plus simple que la vie des « frères » : à la foi d'Israël ils ajoutent la croyance que Jésus est Seigneur et Messie, qu'il a été crucifié pour expier les péchés des hommes et que Dieu l'a ressuscité. A la prière et aux lectures, aux chants et aux homélies, aux jeûnes, à la pratique du sabbat, ils ajoutent un banquet fraternel, où ils rompent le pain et boivent en la même coupe, à l'imitation et sur l'ordre du Seigneur. Comme ils attendent pour bientôt son retour dans la gloire et la ruine de ses ennemis, ils ont mis leurs biens en commun; et ils ont élu des *diacres* — sept, peut-être, en chacune des deux fractions de la communauté, la judaïque et la grecque — pour administrer le patrimoine de tous.

Nous avons conservé le thème d'une de leurs prières : « Maître et Souverain, c'est toi qui as fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent! C'est toi qui as dit.... Une conjuration a été ourdie en cette ville contre ton Serviteur Jésus, contre ton Christ, par Hérode (Antipas) et Ponce Pilate.... Étends ta main.... »

Signes et prodiges se multiplient au nom de Jésus. Les Prêtres du Temple arrêtent Pierre qui les opère : on le supplie de se taire.... « Nous ne pouvons pas ne pas parler », répond-il.

L'agitation se développe donc. Pierre est emprisonné avec Jean. Un ange les délivre. Le Sanhédrin est affolé. D'autant que quelques Pharisiens, avec Gamaliel, leur

tendent la main : ils connaissent Joseph d'Arimathie, ils savent que ce sont les Sadducéens qui dominent l'assemblée des Prêtres.... Pierre et les Apôtres sont flagellés. Mais comme ils s'obstinent — « *mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes* », — comme la bataille fait rage, le Sanhédrin fait massacrer le diacre Étienne (34?) : dans ses prédications, Étienne n'a pas craint de faire voir comment *la plus antique histoire d'Israël, à partir de Moïse, ou même d'Abraham, n'est qu'une longue révolte contre Dieu*; la crucifixion du Christ s'explique trop bien!

L'évangélisation des Idolâtres.

La mort du premier martyr de Jésus ouvre une persécution générale : c'est l'heure, peut-être, où Ponce Pilate est destitué par Tibère (36). Beaucoup se sauvent, à Samarie et à Césarée, à Antioche et à Damas, en Chypre, plus loin encore. Mais qui ne voit la conséquence? Les « Galiléens » sortent du monde juif, abordent les Idolâtres, Phéniciens et Syriens, Grecs et Romains, Éthiopiens et Arabes, tous impurs, au regard de la tradition mosaïque!... Et Jésus s'est abstenu d'évangéliser les « Nations », si ses derniers commandements ont prescrit de le faire. Quelle conduite tenir? Les « Galiléens » hésitent.

Philippe le diacre accourt en Samarie; il convertit, chemin faisant, un eunuque éthiopien auquel il explique l'histoire de Jésus par le poème du Serviteur de Jahvé. Il baptise encore des magiciens, comme Simon, un centurion, comme Corneille. Le nombre croît des Idolâtres qui reçoivent le baptême....

Mais les « Galiléens » de Jérusalem sont effarés. Ils protestent contre Pierre, contre ses amis, — Barnabé de Chypre surtout, — contre Antioche. Bientôt fuient à Antioche ceux chez qui la foi en Jésus prévaut sur le culte du Temple.

Autour de cette *année 37* où meurt Tibère, où naît Néron, où Caligula devient Empereur, Antioche supplante Jérusalem comme métropole du *Christianisme*.

D'autant que, à la même heure environ, les Apôtres sont chassés de Jérusalem.

Ce n'est pas que l'Église y ait pâti des folies de Caligula. Si celui-ci prescrit au légat propréteur de Syrie, P. Pétronius, de faire adorer sa statue dans le Temple (40), il se laisse adoucir par les Juifs de son entourage; il se dispose à recevoir Philon et l'ambassade qu'Alexandrie lui députe; il meurt, surtout, avant de s'être ravisé.

Mais son successeur, l'empereur Claude (41-54), témoigne même sympathie à Israël. Il reçoit Philon. Il reconstitue le royaume d'Hérode pour en gratifier l'un de ses petits-fils, Hérode-Agrippa (41). Et celui-ci veut faire oublier le scandale de ses débauches : il ne sort pas de Jérusalem; il flatte les Prêtres, il rallume la persécution contre les « Galiléens », il fait décapiter Jacques, fils de Zébédée; et Pierre, l'ami de celui-ci, eût subi le même sort, s'il n'eût encore été délivré par un ange (mars 44).

II. — Les premières églises.

Vers l'an 40 (37-44), Antioche a détrôné Jérusalem; c'est d'Antioche que Pierre et ses émules répandent l'Évangile dans le monde.

Pierre juge prudent de quitter la Palestine. Par l'Asie Mineure, par la Grèce, —il passe sans doute à Corinthe, — il vise Rome, où il parvient, et où il organise l'Église au temps de Claude (46-48?). Persécuté par les Juifs du Trastevere, banni avec eux par l'Empereur, il retourne à Jérusalem en 49, puis en Orient, prêchant en Bithynie et en Galatie, en Cappadoce et dans le Pont, avant de

revenir, d'abord à Antioche (vers 52), ensuite à Rome (vers 63) : il y enracine la foi.

Jean se fixe à Ephèse après la mort de Pierre (vers 70, peut-être); il y meurt très vieux, à la fin du siècle.

Des missions de Mathias et des neuf autres Apôtres, aucun souvenir authentique n'a survécu.

Nous connaissons, en revanche, quelque peu, l'histoire d'un illustre missionnaire. C'était un Juif de langue grecque, né à Tarse au début de notre ère. Pharisien fervent, il mettait son bonheur dans la guerre aux « Galiléens » : il aidait les assassins d'Étienne. Mais Jésus lui apparaît en plein jour, dans une lumière éblouissante, aux environs de Damas; il se l'attache (35?). Paul se recueille trois ans au désert, puis il monte à Jérusalem pour s'entendre avec Pierre : il reste quinze jours auprès de lui, il se fait conter par lui l'histoire terrestre de Jésus (38). La Syrie et la Cilicie ont les prémices de son apostolat (38-42). On le retrouve ensuite auprès de Barnabé, d'abord à Antioche (42-44), puis (44-48) au cours du voyage qu'il entreprend en Chypre et en Asie Mineure, à Paphos et à Pergé, à Antioche de Pisidie et à Iconium, à Lystres et à Derbé : au cours d'une vision mémorable, survenue en 43, peut-être, Jésus lui a confié l'évangélisation des Idolâtres. Après un séjour à Jérusalem en 49, Paul part pour la Grèce avec Silas et Timothée (49-52) : il y fonde les églises de Philippes, de Thessalonique et de Corinthe. Sa troisième mission le conduit à Ephèse (53-57). Mais les ennemis que lui attire sa théologie l'obligent à fuir. Il est arrêté à Jérusalem (mai 58); deux années de captivité l'enchaînent à Césarée de Palestine (mai 58-juillet 60); après un lent voyage (septembre 60-mai 61) il arrive à Rome : citoyen romain, il en avait appelé à l'Empereur. On l'emprisonne pourtant, durant deux nouvelles années au moins (mai 61-mai 63). Ce

qu'il est devenu ensuite, et comment il est mort, nul n'en sait rien. Sans doute a-t-il quitté Rome au retour de s. Pierre (vers 63) pour pousser jusqu'en Espagne, revenir en Orient, puis à Rome. L'église romaine l'a toujours compté au nombre de ses martyrs. De très bonne heure, elle a étroitement associé son souvenir au souvenir de Pierre.

La vie des premiers chrétiens.

Comment vivent « les Saints », il est aisé de l'entrevoir. Ils se séparent du monde que l'Idolâtrie infecte, que souille le Péché. Et ils vivent entre eux, se marient entre eux, règlent entre eux leurs différends.

Ils se réunissent pour prier ensemble, chanter les Psaumes, lire l'Écriture. L'assemblée se termine par un repas fraternel reproduisant la cène du Seigneur; on rend grâces au Père de ses bienfaits; on se réjouit de ce que, par le pain et le vin de l'offrande, le Fils prolonge sa présence et son sacrifice parmi ses frères. Mais la présence de l'Esprit-Saint n'est pas moins sensible que celle du Seigneur. Elle se fait sentir par la ferveur des exhortations que les plus pieux donnent à l'assemblée, par des visions, par « la prophétie » surtout et « la glossolalie » : saisis momentanément par l'Esprit, certains pénètrent les secrets des consciences, certains autres profèrent des sons inarticulés dont un interprète traduit le sens.

Une hiérarchie dirige les jeunes chrétientés. Au degré inférieur, les *diacres* s'acquittent des fonctions matérielles du culte. Au-dessus d'eux, les *presbytres, c'est-à-dire les Anciens,* dirigent l'église locale. *L'Église de Dieu,* où se groupe la famille des églises locales, reconnaît une plus haute autorité aux *Didascales* qui enseignent « la parole », aux « *Prophètes* » qu'anime l'Esprit, et aux

« Apôtres » qui ont vu le Seigneur, — tous s'inclinant devant « les Frères du Seigneur » et devant les « Douze », principalement devant Pierre. Chacun sait que Pierre a reçu pouvoir de Jésus; on discute parfois ses décisions parce qu'il a plus de ferveur que de fermeté; mais nul n'a jamais essayé de prendre sa place.

Il s'en faut, on le devine, que « les Saints » méritent toujours leur nom : « l'esprit est prompt, mais la chair est faible ». Et dans ces *Idolâtres* d'hier, à Corinthe, par exemple, la ville d'Aphrodite, la chair crie. L'orgueil oppose aussi les âmes, sème la jalousie, suscite les coteries. L'ivrognerie et la goinfrerie s'obstinent, enfin, à ne pas mourir : le repas du dimanche soir sera bientôt séparé de *la fraction du pain eucharistique* qui deviendra, *transportée au dimanche matin*, le cœur de la *liturgie* naissante.... Enfin, les « Frères du Seigneur » ne s'entendent pas toujours avec les Apôtres, — les Prophètes non plus, — malgré l'exemple du plus illustre d'entre eux, Barnabé de Chypre. De vrai, Paul est un « Prophète » qui bataille au besoin contre les Douze : il revendique le titre d'Apôtre sous prétexte qu'il a vu Jésus, au cours de ses visions. Les Prophètes ne disparaissent pas; mais leur prestige commence dès lors à décroître.

La mort des premiers chrétiens.

Aussi bien que leur vie, nous pouvons essayer d'entrevoir la mort des premiers chrétiens; ici et là domine la foi avec la charité. Etienne le Diacre et Jacques l'Apôtre, fils de Zébédée, sont bientôt rejoints au ciel des martyrs, par Jacques le Juste, fils de Clopas, le chef du groupe des « Frères » ralliés, puis par Pierre, le chef des Douze.

Jacques avait accru dans Jérusalem, où les Romains étaient redevenus les maîtres, le nombre des croyants en Jésus. Poussés par le grand-prêtre Anania, les Pha-

risiens s'en émurent et tâchèrent de le ramener : ils avaient en commun le culte de la Loi et l'amour de Moïse. « Parlez au peuple, lui dirent-ils, aux jours de la Pâque : nous avons confiance en vous, nous vous rendons témoignage, avec tout le monde, que vous êtes juste.... » Les docteurs et les Pharisiens l'ayant donc mis sur le pinacle du Temple, lui crièrent : « Juste, à qui nous devons croire..., déclarez-nous quelle est la porte du Seigneur! »

Alors, il leur répondit à haute voix : « Pourquoi m'interrogez-vous? Le Fils de l'Homme est assis dans le ciel à la droite de la Souveraine Puissance et il viendra sur les nuées du ciel. » Plusieurs ayant été affermis par ce témoignage de Jacques, les Pharisiens s'écrièrent : « Oh! oh! Le Juste aussi est dans l'erreur! » Et ils accomplirent cette prophétie d'Isaïe : « *Défaisons-nous du Juste parce qu'il nous est incommode....* » Ils montèrent donc sur le haut du Temple, ils le précipitèrent en bas.... Parce qu'il n'était pas mort de sa chute, ils commencèrent à le lapider. Mais celui-ci se retourna, se mit à genoux et pria, disant : « Seigneur, Dieu et Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Un foulon ayant pris le bâton avec lequel il avait accoutumé de fouler les étoffes, l'en frappa à la tête. Ce fut ainsi que Jacques fut martyrisé (en 62).

Pierre mourut en des circonstances plus tragiques encore. Comme un incendie extraordinaire avait, deux ans plus tard, en juillet 64, dévoré les deux tiers de Rome, que le peuple accusait Néron d'avoir organisé la catastrophe, et que Néron échouait à faire taire cette rumeur, il imagina de prétendre que c'étaient les Chrétiens qui étaient responsables du crime. Les Chrétiens commençaient d'être détestés : d'abord parce que c'était une variété de Juifs; ensuite, parce que leur parti pris de

retraite faisait causer : on déclarait qu'ils se cachaient, et l'on murmurait qu'en leurs banquets d'initiés, il se passait d'épouvantables choses. La police impériale fait donc main basse sur ceux qu'on lui désigne. « On saisit d'abord ceux qui avouent (leur foi); puis, sur leurs indications, on arrête les autres, en foule; ils sont coupables, moins du crime d'incendie, que d'être haïs du genre humain. On ajoute les moqueries aux tourments; des hommes, enveloppés de peaux de bêtes, meurent déchirés par les chiens, ou sont attachés à des croix, ou sont enduits de poix et allumés, quand le jour tombe, en guise de flambeaux. Néron prête ses jardins pour ce spectacle; il y donne des courses, mêlé à la foule en habit de cocher, ou monté sur un char. » Une centaine de Chrétiennes sont contraintes de paraître sous le costume des filles de Danaüs et de Dircé; et elles sont massacrées après avoir subi les derniers outrages. Pierre meurt à son tour, crucifié sans doute, peut-être la tête en bas. On le croyait généralement à la fin du III^e^ siècle; et c'est possible.

III. — Rédaction des Évangiles : s. Pierre.

La fondation des premières églises n'a pas épuisé l'effort des Apôtres; parce qu'ils ont fixé les grands aspects de la pensée et de l'histoire de leur Maître, il faut dire que leur œuvre dépasse leur temps. Nos trois Évangiles synoptiques ne sont rien autre que la doctrine et la vie de Jésus, par eux racontées aux Saints.

Matthieu mis à part, c'étaient d'humbles gens que les Douze : ils ne savaient lire, ni écrire. Leur esprit, tout concret, ne s'informait qu'en causeries. Mais une mémoire, souvent tenace, en était l'armature. D'où le

rôle souverain que tient chez eux la tradition orale, leur habitude d'enclore l'idée en formules portatives, d'établir le récit en schèmes cadencés.

Arrivé à Rome, au moment sans doute où Paul est mis en liberté, Pierre confère avec son émule. Celui-ci part pour l'Espagne, après lui avoir communiqué quelques-unes de ses lettres.

Mais voici qu'au chef des Douze, demeuré seul, d'étranges nouvelles parviennent : l'hostilité populaire menace les églises qu'il a fondées en Asie Mineure; l'attitude des chrétiens, détachés de la vie publique, provoque les rumeurs, suscite les calomnies qu'on a dites. *La persécution jaillit avant même que l'autorité centrale ait rien prescrit.* L'apôtre prêche donc l'espérance à ceux que menace l'épreuve, la joie à ceux que guette la mort. Le « Jour du Seigneur » n'est pas loin. Il faut continuer d'obéir aux autorités. Mais il faut surtout vivre dans la sainteté, puisque est saint Celui qui a appelé et racheté les Saints, et se réjouir dans la foi, puisque les Saints sont sûrs d'obtenir, avec l'objet de leur foi, le salut de leurs âmes, l'héritage de la vie éternelle.

La trame de l'épître de Pierre est formée d'une suite de sentences. Comme dans l'esprit des Rabbins, c'est à une collection de sentences que se ramène la doctrine de Moïse et des Sages, c'est à une collection de sentences que se ramène naturellement, dans l'esprit de Pierre, la « sagesse » enclose en l'enseignement de Jésus. Nul doute qu'il n'ait, parce que chef des Douze, désigné par le Maître, exercé une action décisive dans la formation de la *catéchèse*, c'est-à-dire de l'enseignement oral distribué par les Apôtres, comme une sorte de *halacha* nouvelle. Ce fut lui qui fixa au baptême et à l'ascension de Jésus, le début et le terme de « l'Évangile » — comme ce fut lui qui fit choix des thèmes « catéchétiques » essentiels.

S. Matthieu.

Peut-être Matthieu collabora-t-il assez intimement avec lui. Matthieu transposait aussi l'enseignement du Seigneur en une collection de sages sentences. Comme il savait écrire, il rédigea les *Sentences du Seigneur* : on entrevoit ce livre antique à travers le premier et le troisième Évangile.

La rédaction passa par deux stades. Ce fut, d'abord, une informe collection de pensées. Certaines pages du troisième Évangile en reflètent le désordre. Puis Matthieu eut l'idée de répartir en *cinq discours* les enseignements du Seigneur. Il ne se souciait ni de chronologie, ni de topographie. Il bloquait les idées selon leurs rapports intrinsèques ou, au contraire, selon l'*homophonie des mots araméens*. Mais le souvenir du *Pentateuque* planait sur sa méditation et une intention théologique peu à peu l'informait. Il visait à établir que *Jésus est le Messie, — et l'Église, l'Israël Nouveau* annoncés par les Prophètes. Il recueillait donc tous les textes dont il pensait apercevoir l'accomplissement en l'histoire du Christ. Peut-être utilisait-il un livre antérieur, écrit par Apollos ou Barnabé.

Lorsque le Christianisme s'enracine à Antioche, on traduit en grec et l'on développe le texte de Matthieu, d'autant qu'on découvre de mieux en mieux la double nature de l'Évangile : la doctrine s'enchâsse en une histoire.

S. Marc.

Voici naître notre s. Marc. On y entend la voix de Pierre. On y lit ce qu'il prêchait aux Chrétiens de Rome. C'est un récit pittoresque et vivant; par la précision des détails et la chaleur de vie qui s'en dégage, le second Évangile révèle la vivacité des souvenirs qui, souvent,

le soutiennent. La prédication de Jésus commence par la vocation du fils de Jonas; la série des miracles, par la guérison de sa belle-mère; les instructions du Seigneur ressuscité visent le chef des Douze. Mais il a soin de taire la scène de Césarée de Philippe; en revanche, il détaille avec précision sa défaillance à Gethsémani et ses reniements au prétoire.

Le livre est rédigé par un de ses disciples, Jean-Marc. Lorsque Pierre a été délivré par l'Ange à Jérusalem, c'est dans la maison de la mère de Jean-Marc qu'il s'est réfugié aussitôt. Marc ne s'interdit pas, d'ailleurs, de recourir à d'autres sources que la prédication de son maître. Certaines pages offrent l'allure d'un résumé. Et pas besoin de beaucoup chercher pour trouver le texte d'où ces résumés dérivent : Marc y puise à Matthieu.

Cette attitude surprend d'autant moins que deux faits semblent assurés. Matthieu a même théologie que Pierre : il suffit pour s'en convaincre de comparer l'épître de celui-ci à l'évangile de celui-là. L'Évangile leur apparaît à tous deux comme *l'épanouissement* du Mosaïsme interprété par les Sages; le Sermon sur la Montagne, c'est l'aboutissement de *Jonas* et de l'*Ecclésiastique*, d'*Isaïe* et du *Deutéronome*. Matthieu, d'autre part, est le *seul* qui ait sauvé le souvenir de la scène grandiose dont les environs de Césarée de Philippe furent le théâtre. On se persuaderait difficilement qu'il n'ait pas été l'ami de Pierre [Cf. *Mt.* 14.24 — 34].

S. Luc.

Le troisième Évangile offre une physionomie différente. On y goûte le charme d'un livre bien écrit, où abondent les pages exquises. Quelques-uns des épisodes les plus célèbres de l'histoire de Jésus, c'est le troisième Évangile qui les a sauvés, le troisième Évangile

seul : les récits de l'enfance du Baptiste et du Seigneur, la parabole de l'enfant prodigue, l'onction de Jésus par la pécheresse, la résurrection du fils de la veuve (Naïm), la parabole de Lazare, les disciples d'Emmaüs sont inconnus à Matthieu comme à Marc. L'écrivain à qui quelques lignes suffisent pour dessiner un tableau, évoquer une scène, d'où si fortement l'émotion rayonne, — à travers combien d'âmes? — c'est une âme délicate et forte, sachant apercevoir la perle enfouie dans le monceau des souvenirs banals; c'est aussi un bon ouvrier, capable de l'extraire, et de la polir. Faut-il rappeler le contraste du vieux prêtre qui doute et de la jeune vierge qui croit, de la pécheresse qui se repent et du Pharisien qui se complaît, de Marthe qui s'agite et de Marie qui adore; faut-il rappeler l'Ange au jardin des Oliviers, ou, après le reniement de Pierre, le regard de Jésus qui tombe sur l'Apôtre aussitôt après qu'a chanté le coq? On saisit ici un don personnel, une grâce. Luc était médecin, il vivait à Philippes en Macédoine; il connaissait les traités hippocratiques : la langue qu'il écrit l'atteste. Mais nous ne savons rien de la culture littéraire qu'il a pu recevoir, à Antioche peut-être, d'où sortait sa famille. Ses qualités littéraires tiennent, surtout, sans doute, à la finesse d'esprit et de cœur qu'il apporta en naissant.

La lumière qui traverse son livre se nuance de reflets que l'on cherche en vain dans Matthieu ou dans Marc. Le drame messianique, Israël qui hésite et se refuse, l'Église qui se cherche et qui pousse, voilà toujours la trame de l'histoire qu'on voit; mais en combien de pages transparaît l'autre drame, le drame de l'humanité altérée de Dieu, bénie de Dieu, illuminée soudain par Dieu! Ce n'est pas aux seules « brebis perdues de la maison d'Israël » que s'adresse « la parole »; à tous les peuples de l'Empire, à tous les peuples de l'Univers, est destiné

l'Évangile. L'Évangile de Jésus, c'est une force de Dieu dont Luc, émerveillé, a discerné la direction aussi bien que l'origine; elle a pris en Galilée son essor; elle s'avance aujourd'hui de Galilée à Jérusalem, de Jérusalem à Antioche, d'Antioche à Rome; après Israël, après l'Hellénisme, après l'Empire, voici que la lumière de Dieu, rayonnant plus forte, illumine le monde.

Luc était grec de langue et grec de culte, sans doute un ancien esclave, affranchi par un maître généreux, — ce Théophile, peut-être, auquel il adresse son livre. — Élevé dans l'Idolâtrie, esprit curieux et souple, noble cœur, il cherche bientôt autre chose que les dieux d'Homère ou de Samothrace. Il découvre Israël. Par Israël, il entrevoit le Messie. Et voici qu'un jour, à Antioche ou à Troas, il rencontre Paul (50?). Il s'attache, dès lors, à Paul, il se convertit au Christ de Paul. Et puis, à mesure qu'il s'associe à l'essor de l'Église, à l'essor de ce persécuteur transfiguré par le Christ en son missionnaire, il se prend à méditer. N'avait-il pas lu Polybe? Ne lit-il pas Isaïe et Jérémie, aujourd'hui? Le disciple d'Hippocrate se voue à l'histoire. Il décide de retracer l'histoire de cette Révolution dont Dieu lui donne de contempler l'aurore, dont Paul lui permet d'entrevoir la grandeur unique....

« *L'aube de Bethléem blanchit le front de Rome.* »

Les documents de s. Luc.

Luc, historien, se met en chasse. Il a besoin de documents. Il a tôt fait de mettre la main sur les livres de Matthieu et de Marc, sur le *Livre des Sentences du Seigneur* en l'une de ses formes primitives, peut-être sur un récit particulier de la Passion de Jésus. Comme Marc a fort bien connu Paul et qu'il est cousin de Barnabé,

Luc, par eux, entre en rapport avec les survivants du drame. Il interroge les témoins qui ont vu, il collectionne les livres qui racontent. L'histoire qu'il rédige est la plus complète qui nous soit parvenue : on y lit 45 sections, 541 *versets, ne se retrouvant nulle part ailleurs.*

On entrevoit assez bien deux des sources qui lui sont propres. Il utilise d'abord ses entretiens avec la Vierge, avec ses parentes et ses amies : comment expliquer autrement les précisions qu'il donne sur la naissance et l'enfance de Jésus? Il utilise ensuite — lorsque si longuement il conte le voyage de Jésus montant à Jérusalem pour y mourir (9.51-18.14) — un Évangile perdu, sans doute formé par Jacques, « le frère du Seigneur », le premier évêque de Jérusalem.

Au deuxième livre de son ouvrage (*Actes.* 21.18), Luc raconte lui-même, avec le plus grand soin, comment il a connu Jacques : il accompagnait Paul, apportant au vieil Israélite, chef incontesté des Chrétiens d'origine juive, les aumônes considérables envoyées à l'église de Jérusalem par le chef reconnu des Chrétiens d'origine grecque. Plus encore que pour Matthieu, l'Évangile était pour Jacques le développement du Judaïsme; sans difficulté, il raccordait celui-ci avec celui-là, l'enseignement de Jésus avec le *Deutéronome* et les *Livres sapientiaux*. La philosophie morale des *Proverbes*, de l'*Ecclésiastique* et de la *Sagesse* reparaît dans l'épître qu'il adresse, peu avant son martyre, aux « douze tribus » de l'Israël nouveau. La valeur de la vie, sa fragilité et ses épreuves, — l'universalité du Péché et la diversité de ses formes : colère, cupidité, orgueil, — le prix de la Sagesse qui éclaire l'homme, voilà les trois thèmes de sa méditation. Pourquoi il souligne surtout les méfaits du bavardage et les périls de la richesse, on ne peut le préciser. On voit bien, en revanche, comment il conçoit, en sa pureté, la reli-

gion — *faire du bien à ceux qui souffrent et se garder du monde impur* (1.27) — et que son discours se colore des reflets du *Sermon sur la Montagne*. Pouvait-il oublier Jésus, le vieillard à qui Jésus, par une apparition spéciale (I. *Cor.* 15.7), avait certifié la vérité de sa résurrection?

Sans doute est-ce par Jacques que Luc a achevé sa récolte de documents. Ainsi s'explique que ce soit dans le livre d'un Grec, d'origine idolâtrique, que le caractère *araméen* de l'histoire évangélique soit le plus fortement marqué.

Mais le succès de l'enquête incite Luc à la poursuivre. Puisque le nouvel Israël sort des entrailles de l'ancien, puisqu'il a plu au Seigneur que l'idolâtre d'hier devînt le disciple de l'Apôtre des Nations, connût Marc et Pierre, Barnabé et Jacques après Paul, ne lui convient-il pas de retracer exactement l'effort de ces Apôtres? Comme la Passion du Sauveur, la propagande de ses amis prépare le renouvellement du monde.... Tandis qu'il accompagne Paul de Troas à Philippes (16.10-17), plus tard de Philippes à Milet et puis à Jérusalem (20. 5-15 et 21.1-18), enfin de Césarée de Palestine à Rome (27.1-28.16), Luc prend des notes; un jour même, après son arrivée, il rédige son *journal de voyage*. Mais voici qu'il rencontre Marc, lequel a, précisément, écrit un livre analogue sur les pérégrinations de Pierre. D'accord avec Marc, — sinon avec Pierre, — Luc fusionne les deux petits livres, d'autres documents encore, peut-être. De là les *Actes des Apôtres* que nous lisons aujourd'hui : aussi bien que le troisième Évangile, dont ils donnent la suite, c'est une œuvre de Luc.

Nul doute qu'un troisième livre ne fût venu couronner les deux premiers si, comme l'espéraient Luc et Paul, l'Empire eût dès lors accueilli « la bonne nouvelle ».

Mais c'était Néron qui régnait. On a dit comment il fit mourir Pierre et Paul, décima l'église romaine, obligea les « Saints » à se terrer, ou à se sauver. Il n'était pas en son pouvoir de les massacrer tous, ni de détruire l'image qu'ils avaient tracée du Sauveur du Monde.

CHAPITRE IV

SAINT PAUL

Avec Pierre, avec Paul surtout, l'Évangile pénétrait dans le monde de la « Dispersion » et dans le monde grec. Il allait être amené par là à définir son originalité en se distinguant de l'un et de l'autre, et donc à formuler sa théologie.

Cette antique théologie est la moins sereine qui se puisse imaginer : d'une même âme, l'âme de Paul, jaillissent et l'élan qui lance l'Apôtre, depuis la Syrie et depuis Chypre, jusqu'aux extrémités de l'Occident, et l'intuition qui lui fait voir, avec le mouvement des miséricordes divines, la divine grandeur de la personne de Jésus. Des batailles où est engagé le missionnaire, sa théologie porte le reflet.

Et elle s'éclaire brusquement des lumières du ciel. Le Dieu de Paul n'est pas seulement le principe par quoi s'expliquent l'univers et le devoir, l'être et l'ordre. C'est aussi, et c'est d'abord, le Rédempteur des hommes et le Père de ce Jésus dont, si souvent, Paul entendit la voix.

I. — Évangile et Judaïsme.

« Je ne suis pas venu, disait Jésus, abroger la Loi ni les Prophètes; je suis venu parfaire. » L'Évangile ne fait qu'un avec la doctrine de sainteté de Jérémie et de Moïse....

Voici pourtant que cette unité de doctrine et de foi se dissocie sous l'action de deux piétés divergentes : la piété qui attache à Jésus les témoins de sa résurrection, la piété qui attache à la Loi les enfants d'Israël. Comment oublier aussi que la pesée d'Israël et la pesée des Idolâtres ne peuvent pas ne pas entraîner des effets différents? Il ne faut pas négliger la réaction des *convertis* sur les Apôtres.

Il s'agit d'abord de la *licéité de l'Évangélisation des Idolâtres.* Oui ou non, les amis de Jésus iront-ils les trouver pour les entraîner dans le Royaume? On sait l'histoire du passé, et comment *les « Nations » attirent et tout ensemble repoussent Israël.* Faut-il rappeler *Jonas* et *Joël,* l'Universalisme des Sages, le Particularisme des Scribes?

Jésus voulait que l'on s'adressât d'*abord* aux « brebis perdues » de la maison de David. Mais la nature même de son message n'exigeait-elle point que les Idolâtres en eussent part? Mais l'apostolat révolutionnaire de Jérémie, mais l'enseignement des livres sapientiaux, mais l'essor de *la diaspora,* mais le rayonnement du Judaïsme alexandrin, mais l'éclat de l'œuvre de Philon, mais la multiplication des « prosélytes » et des « adorateurs » du Très-Haut, mais le grand refus d'Israël aveuglé, tous ces mouvements convergents ne poussaient-ils pas l'Église dans la voie de l'Universalisme? Pourtant, l'Église hésita. S. Luc aime à souligner comment Dieu même la contraignit : c'est Dieu qui éclaire s. Pierre par l'extase de Joppé (*Act.* 10.9); c'est Dieu qui fait descendre le Saint-Esprit sur les Idolâtres groupés autour de Cornelius, le centurion romain; c'est Dieu qui contraint Pierre à conclure : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit? » (10.47). « Lorsque les circoncis le combattent, il leur expose d'une manière

suivie ce qui s'est passé » pour conclure : « *Pouvais-je, moi, m'opposer à Dieu?* » (11.17).

Il s'agit ensuite *du mode de l'évangélisation* des Gentils. Si le parti chrétien-juif n'ose plus soutenir que Dieu refuse d'appeler les Idolâtres en son Royaume, il exige du moins que la circoncision, les purifications, les abstinences, les usages traditionnels d'Israël soient imposés à ceux-ci en même temps que le baptême! N'est-ce pas Jésus qui parlait de « la porte étroite »? N'est-ce pas la coutume à laquelle se plient les prophètes? N'est-ce pas le conseil que murmurent aux « Saints » les pierres du Temple?

Ce murmure ne parvient pas jusqu'aux portiques et jusqu'aux basiliques d'Antioche.... La chrétienté qui s'y groupe, autour d'Ananias, de Barnabé, des amis d'Étienne, ne se soucie guère des mœurs d'Israël. Barnabé laisse faire. Lorsqu'il appelle Paul à ses côtés, Paul montre même largeur d'esprit. Dieu lui a confié les Idolâtres. Voudrait-il encombrer la route où il entend les entraîner?

Les deux partis chrétiens : s. Paul.

Mais voici que, quand les disciples d'Étienne content à leurs frères d'Antioche « comment Dieu a ouvert aux Nations *la porte de la foi* » (*Act.* 14.27), plusieurs « Judaïsants » arrivent de Jérusalem et les attaquent avec violence (49).

Ils courent donc à Jérusalem. Et Pierre et Jacques refusent de les combattre; ils refusent d'imposer aux Idolâtres la circoncision; seules leur sont interdites, avec le sang (*Lévit.* 17.10-14), les viandes offertes aux idoles et l'impureté. Pierre et Jacques veulent aussi que les « Saints » secourent leurs frères venus d'Israël qui souffrent misère. Tous les Apôtres les approuvent (49).

Une nouvelle offensive des Chrétiens-Juifs échoue de même, — malgré la maladresse de Pierre, grâce à la vigueur de Paul (vers 52, à Antioche) : — un unique repas eucharistique groupe les deux fractions de l'Église.

Les Judaïsants se dédommagent donc en poursuivant Paul de leurs calomnies. C'est un ignorant, un menteur, un faux apôtre. Sans doute, déclarent-ils, l'assemblée de Jérusalem ne l'a pas condamné. Sans doute, la foi en Jésus suffit au salut. Mais qui ne voit quelle perfection supérieure apportent au croyant la circoncision, et les purifications, et les pratiques mosaïques!...

L'Épître aux Galates.

Un jour, Paul n'y tient plus. Et contre ses ennemis insaisissables, il lance l'*Épître aux Galates*, vers 54 peut-être. Dès le début, il y prend fièrement des mains de Jésus, et de Dieu même, le titre que ses ennemis lui contestent. « Paul Apôtre, non d'institution humaine, ni de main d'homme, mais par Jésus-Christ et par Dieu le Père qui l'a ressuscité d'entre les morts, Paul Apôtre et tous les frères qui sont avec moi, aux églises de Galatie, grâce et paix... de la part de Dieu le Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'est livré lui-même pour nos péchés, pour nous retirer de la corruption du siècle présent, selon la volonté de notre Dieu et Père, auquel soit la gloire dans tous les siècles des siècles. Amen!

« Je m'étonne que, si vite, abandonnant celui qui vous a appelés à la grâce du Christ, vous passiez à un autre Évangile!... Si quelqu'un vous annonce un Évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème!... L'Évangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme! Je ne l'ai reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ.

« ... (Un jour), je montai à Jérusalem avec Barnabé,

et je pris Tite aussi avec moi. J'y montai sur une révélation. Et je communiquai (aux Apôtres) l'Évangile que je prêche parmi les Gentils; je l'exposai en particulier aux plus notables de peur que mes courses n'aient été ou ne fussent vaines. Or, on n'obligea même pas Tite... *qui était grec* à se faire circoncire!... (Tout cela) c'est à cause des faux frères (que j'ai dû le faire); ils s'étaient glissés parmi nous pour épier la liberté que nous avons dans le Christ Jésus!... Jamais, même pour une heure, nous ne leur avons fait une concession! Nous voulions que la vérité de l'Évangile fût sauvegardée parmi nous.... Jacques, Céphas et Jean, qui semblaient « les colonnes » de l'Évangile, nous donnèrent la main, à Barnabé et à moi, en signe d'union. Ils accordèrent que nous prêcherions les Gentils, eux « la Circoncision »; ils nous recommandèrent seulement de nous souvenir des pauvres (de Jérusalem), ce que j'ai eu grand soin de faire.

« Ensuite, Céphas étant venu à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était en faute. Avant l'arrivée, en effet, de certaines gens de l'entourage de Jacques, il mangeait avec les Gentils; mais, après leur arrivée, il se retira par crainte des circoncis. Les autres Juifs usèrent comme lui de dissimulation...; et Barnabé lui-même se laissa entraîner! Pour moi, voyant qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tout le monde : Si toi, qui es Juif, tu vis en Gentil et non en Juif, comment obliges-tu ensuite les Gentils à judaïser (par l'exemple que tu donnes)? Nous autres, nous sommes nés Juifs.... Et cependant, sachant que l'*homme est justifié, non par les œuvres de la Loi, mais par la foi en Jésus-Christ*, nous avons cru en Jésus-Christ.... Nul homme ne sera justifié par les œuvres de la Loi....

« Quant à moi, c'est par la Loi du Christ (6.2)

que je suis mort à la Loi (de Moïse) afin de vivre pour Dieu. Je suis crucifié avec le Christ! Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi!... Je ne veux point réduire à néant la grâce de Dieu : or, si la justice s'acquiert par la Loi (de Moïse et ses œuvres), le Christ est mort pour rien! Galates insensés, qui donc vous a fascinés pour vous rendre ainsi rebelles à la vérité, vous aux yeux de qui j'ai fait voir Jésus-Christ crucifié.... Après avoir commencé par l'Esprit, finissez-vous maintenant par la chair? Celui qui vous octroie l'Esprit agit ainsi... parce que vous avez prêté l'oreille à la foi. C'est ainsi qu'Abraham a eu foi en Dieu et que cette foi lui fut comptée comme justice. Comprenez-le bien : *ceux-là sont les fils d'Abraham qui participent à la foi.* C'est parce que l'Écriture avait prévu que ce serait par la foi que Dieu justifierait les Nations (idolâtres) qu'elle a annoncé d'avance à Abraham cette bonne nouvelle : « *En toi seront bénies toutes les Nations!* » En sorte que les (enfants) de la foi sont bénis avec l'homme de la foi, Abraham.... La Loi ne justifie personne devant Dieu, c'est tout clair, puisque « *le juste vivra par la foi* »... Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi en se faisant pour nous malédiction; car il est écrit : « Maudit tout homme qui est crucifié sur le bois. » Ainsi, les *Nations reçoivent la bénédiction d'Abraham en Jésus-Christ.* Ainsi l'*Esprit qui nous a été promis, nous est procuré par la foi.* »

L'Épître aux Romains.

L'*Épître aux Galates* était un coup d'éclat : jamais Paul n'avait, de façon aussi radicale, rompu avec le Mosaïsme rétréci des Pharisiens. *Pour s'unir à Dieu, l'homme n'a qu'à s'unir à Jésus*; croire en Jésus, c'est le ressusciter en soi; le chrétien est un autre Christ. La même idée reparaît et s'étale en doctrine savante dans l'*Épître aux*

Romains (56 ou 57). Au cours de ses missions, Paul a discerné l'ubiquité et pesé la gravité du péril. Il s'applique donc à le dénoncer une fois pour toutes. S'il adresse ce message à l'église romaine, c'est qu'il tient à donner plus de portée à son témoignage. Peut-être aussi lui a-t-on dénoncé les intrigues judaïsantes à Rome....

L'univers apparaît tout enténébré à l'Apôtre parce que le Péché y asservit les Juifs comme les Païens, et que la Foi seule peut les sauver tous. C'est sur un dualisme très net que repose la pensée de Paul : sans doute naît-il en sa conscience du double conflit où s'opposent, dans le monde, l'Église et les Nations, dans les âmes, la chair et l'esprit. Les termes dont il use pour le définir, il les emprunte à la tradition de Jésus et du Baptiste, de la *Sagesse* (7.22-30) et d'Isaïe[1] (10.17 et 42.6-7).

Le Péché, Adam, Satan, sont refoulés par *la foi*, « le second Adam », l'Esprit-Saint : par eux agit la puissance bienfaisante du Père qui veut sauver celui qui croit. La justice miséricordieuse de Dieu juge que *celui-là*

1. Le Péché est une puissance hostile à Dieu. Il a une double existence : dans les hommes, *c'est une tendance* qui les incite à désobéir à Dieu et dont l'orgueil est l'essence; hors des hommes, *c'est une troupe d'esprits révoltés* qui les poussent au mal et qui ont un chef (le Satan, le Diable, Asmodée, Sammaël, Belzébuth). L'origine du péché est la désobéissance de Satan contre Dieu et la désobéissance d'Eve et d'Adam, conseillés par Satan (ainsi que le conte la *Genèse*) : solidaires d'Adam leur père, tous les hommes sont coupables de sa révolte et frappés de la punition qui l'atteignit : la colère de Dieu, la révolte des sens, la mort. L'idée de péché, très apparente avant s. Paul, a pris dans l'âme de Paul un relief extraordinaire : le souvenir de Jérusalem détruite par Nabuchodonosor est sans doute à l'origine de cette doctrine. *La chair*, c'est le nom qu'il donne à l'homme en tant que gangrené par le Péché; l'*esprit*, le nom qu'il donne à l'homme en tant que purifié du Péché parce que sanctifié par l'Esprit de Dieu. *L'Épître aux Romains* est le texte fondamental de cette théorie paulinienne (Cf. l'édition et le commentaire de P. Lagrange, Paris, 1922 et la *Théologie de s. Paul* du P. Prat, Paris, 1912). *L'idée du péché originel*, c'est-à-dire que le péché commis par Adam a été transmis à tous les hommes et les constitue tous pécheurs devant Dieu, n'apparaît nulle part, nettement formulée, avant cette épître.

est juste qui croit en Jésus-Christ et est ressuscité à la vie divine par sa grâce. Dieu a fait de Jésus la victime expiatoire rachetant quiconque croit à la vertu de son sang. Dieu apaise sa justice en effaçant, par le sacrifice du Messie, tous les péchés des hommes.

Et cette *foi salvatrice* est la même qui sauva Abraham. Parce qu'il a espéré contre l'espérance, et cru qu'il deviendrait le père de beaucoup de nations, sa foi lui fut réputée à justice.... Ainsi en ira-t-il pour les circoncis et pour les incirconcis. Car Abraham n'était pas circoncis; car il est bien antérieur à Moïse et à sa Loi.

Car le Dieu Très-Haut, dont l'univers et la conscience disent l'existence, — mais dont la nature reste mystérieuse, abîme inaccessible, — a condescendu jusqu'à se révéler à sa créature comme Dieu de Sainteté et Dieu de Vie, et d'abord comme Dieu de justice et de miséricorde. Il nous envoie la Vie par Jésus, parce que la Mort nous a été apportée par Adam : *Jésus en mourant a détruit la Mort, parce qu'il a expié le Péché.* Par le baptême, le chrétien participe à sa mort, afin que, comme il est ressuscité des morts et que cette résurrection l'a sacré Messie, ainsi le Chrétien aussi ressuscite et vive d'une vie nouvelle. Qui est mort au Péché, le Péché n'a plus prise sur lui. Qui s'est débarrassé du vieil homme est devenu un homme nouveau, ayant sa demeure et sa vie en Dieu par le Messie Jésus. Donnons-nous à Dieu en imitant la vie de Jésus et en y participant : le chrétien est et doit être un autre Christ.

Les exagérations et les lacunes de s. Paul.

Pensée puissante, mais dont les exagérations et les lacunes surprennent. Paul déprécie étrangement le Mosaïsme. La Loi n'apportait à Israël, prétend-il, que des grâces de lumière, *sans nulle grâce de force*; elle con-

firmait la loi naturelle, elle donnait à l'homme conscience aiguë de sa faiblesse, *sans jamais l'aider*; elle faisait *seulement* éclater aux yeux de tous le duel de la loi des membres et de la loi de l'Esprit.... La lumière ne donne-t-elle pas force (*Osée*. 4.1-6)? La bonne volonté n'est-t-elle point bénie (*Prov*. 8.32-36)?

Il semble que le drame qui brisait Jérémie ébranle profondément Paul; son âme est atteinte, non en son patriotisme politique, en son *nationalisme* religieux. C'est la tradition du Mosaïsme *primitif* que lui ont transmise ses parents et ses maîtres. La Loi le fait toujours trembler. C'est contre elle qu'il lui a fallu lutter, comme si elle était intacte encore, *comme si son universalisme essentiel n'avait pas déjà commencé de recouvrir son particularisme national.* Il ignore Simon le Juste. Il a eu grand-peine à mettre sur pied une théorie d'Abraham : il réussissait par elle à relier sa foi antique en Moïse à sa foi récente en Jésus.

Paul précise le rapport de la justification au baptême. Pourquoi passe-t-il si vite sur le lien qui attache la sanctification à l'infusion de l'Esprit? Comme *le baptême d'eau* associe le fidèle *à la mort* de Jésus, brise en lui le royaume de Satan et la force du Péché, pourquoi Paul n'a-t-il pas plus nettement montré que *le baptême de feu* l'associait *à la vie* du Christ, instaurait en lui le royaume de Dieu en diffusant en son cœur l'Esprit de Sainteté? Il a su opposer (*Galates* 4.6) à l'envoi du Fils par quoi le chrétien devient, au sépulcre baptismal, fils du Père *en adoption*, l'envoi de l'Esprit, par quoi le chrétien ose, après l'imposition sanctificatrice des mains, interpeller le Très-Haut et lui crier *en vérité* : Abba, Père. Si le Fils est surtout, pour lui, l'*Expiateur* qui purifie par le Sang de la Passion, et l'Esprit, le *Sanctificateur* qui régénère par le Feu de la Pentecôte, pourquoi ne l'a-t-il pas dit

plus clairement ? Si le pain et le vin du repas eucharistique sont, non du pain et du vin ordinaires, mais le corps et le sang du Seigneur, cette participation des chrétiens au sang et au corps du Roi des Saints est-elle sans rapport décisif avec leur personnelle sainteté?... Si non, quelle est la nature de ce rapport ? La sainteté des « Saints » qui croient au Christ n'est-elle pas une sainteté effective ? Ou ne serait-ce qu'une sainteté prétendue? Suffit-il de suggérer que, par la manducation du pain, ils forment même « corps » et n'ont qu'un « esprit »? Pourquoi n'a-t-il pas mieux distingué des préceptes *rituels* de la Loi ses préceptes *moraux* pour proclamer la permanence de ceux-ci ?

Les disciples de Paul méditent sur ces problèmes : il n'était pas arrivé à les résoudre nettement. L'un d'eux, Apollos peut-être, montre dans le Christ, moins le Messie d'Israël qu'un Prêtre de l'Humanité. De la doctrine de la Promesse faite au Fils de Tharé, il tire une théorie du sacerdoce du fils de David. Melchisédech, prêtre-type, est mis en rapport avec Abraham, bénéficiaire de la Promesse et vrai précurseur du Messie; Melchisédech apparaît comme « la grande Puissance de Dieu », peut-être identique à l'Esprit-Saint; son histoire prépare l'histoire du Fils en ce monde; c'est « selon l'ordre de Melchisédech » que Jésus est « devenu Grand-Prêtre à jamais »; le sacerdoce de Jésus, « Grand-Prêtre parfait », choisi par Dieu lui-même pour lui offrir, au nom des hommes, « les dons et les sacrifices destinés à effacer le Péché », l'emporte infiniment sur le sacerdoce des fils de Lévi (*Ép. aux Hébreux*).

II. — Évangile et Hellénisme.

En même temps que les Judaïsants, Paul combat les Gnostiques. Ce sont des prophètes altiers : ils prétendent combiner les croyances chrétiennes avec les traditions idolâtriques, comme ils ont déjà combiné avec celles-ci les traditions juives.

La philosophie de Laodicée.

En Asie comme en Grèce, à Colosses et à Laodicée comme à Corinthe, certaine « philosophie » attaque *la charité* pour faire prévaloir *la science* : *c'est-à-dire* certains cultes et certains interdits mystérieux. Epaphras informe Paul : Jésus va se métamorphoser en Ange, comme a fait Jahvé. Après Epaphras, Paul craint que le Médiateur de Galilée, accueilli dans la foule des Zeus et des Hélios, des Baal et des Mithra, ne soit confondu avec eux, ne fraternise avec le Verbe de Plutarque ou de Philon, les Puissances ou les Démons, les dieux qui meuvent les sphères ou « qui poussent au potager », ne perde sa physionomie originale et ne déchoie de sa dignité suprême? Mis en contact avec les formes où prend figure le Syncrétisme des Orientaux, des Grecs et des Romains, aussi bien qu'avec leur Néo-Pythagorisme, le Christianisme doit utiliser celui-ci et celles-là, mais *il court le risque d'être utilisé par eux. Du Christianisme, du Syncrétisme ou du Gnosticisme, qui l'emportera?*

Aux attaques des Gnostiques, voici la réponse de Paul, riposte de croyant et de savant : elle montre, comme déjà le faisait voir sa riposte aux Judaïsants, quel amour brûle son âme.

Avait-il, avant la visite d'Epaphras et la découverte de « la philosophie... de Laodicée », commencé d'appliquer à Jésus cette idée de *la Sagesse* qui s'élaborait en Israël et se métamorphosait peu à peu d'attribut divin en divine hypostase? Il est permis de le croire : lorsqu'il écrit aux Corinthiens (I. 1.24), il applique au Christ de la Croix, les noms de *Puissance de Dieu* et de *Sagesse de Dieu*.... Mais on voit mieux encore qu'aujourd'hui la *Sagesse* occupe sa pensée. Le livre biblique appelle la Sagesse de Dieu un « miroir immaculé de sa force », un « reflet de la lumière éternelle », une « image de sa bonté »; il enseigne qu'elle existait *avant que fût créé le monde*.... Paul recueille la doctrine. Comme s'il identifiait Jésus avec cette Sagesse de Dieu, il constitue le Christ en Dieu; à l'encontre des Gnostiques d'Asie qui le rapprochent des créatures par une chaîne d'êtres célestes, démons ou éons, émanés de Dieu comme lui, *il sépare le Christ du monde créé*, non seulement parce qu'il voit en lui le Fils du Père, envoyé sur terre pour racheter de son sang les hommes esclaves du Péché, mais encore parce qu'il adore en lui *l'Image éternelle de Dieu*, antérieure à toute création et par qui tout a été fait.

L'Épître aux Colossiens.

« Jésus-Christ, écrit-il aux Colossiens, est l'Image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature. Car c'est en Lui que tout a été créé, ce qui existe dans les cieux et ce qui est sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, Trônes et Seigneuries, Dominations et Puissances. Tout a été créé par Lui et pour Lui. Il est avant tout et c'est en Lui que tout subsiste. Il est la tête du corps (des Saints, c'est-à-dire) de l'Église. Il est le principe, le premier-né des morts, afin que partout il occupe le

premier rang; car en Lui il a plu à Dieu de faire habiter toute *sa plénitude*. Dieu a voulu réconcilier tous les êtres par Lui et en Lui pacifier, par le sang de sa Croix, tout ce que le *ciel* et la terre renferment. Je voudrais que vous sachiez quelles angoisses j'éprouve à votre sujet, au sujet de ceux de Laodicée et de tous ceux qui ne m'ont pas vu en personne. Je voudrais consoler vos cœurs, les fortifier dans l'amour, les doter de toutes les richesses de la pleine intelligence, les amener à une pénétration plus haute du mystère de Dieu, c'est-à-dire du Christ : car c'est dans le Christ que sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. Que personne ne vous détourne du droit chemin ! Si je suis absent de corps, par mon esprit du moins je suis avec vous, me réjouissant de vous voir dans l'ordre et la solidité de la foi en Christ. Comme vous avez reçu Jésus-Christ, demeurez en Lui bien enracinés, bien solidement bâtis sur Lui et affermis dans la foi comme elle vous a été enseignée.... Prenez garde qu'on ne vous trompe avec la philosophie et de vains mensonges... conformes aux éléments du monde, mais non à Jésus-Christ : car *c'est en Lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité*, ὅτι ἐν αὐτῷ κατοικεῖ πᾶν τὸ πλήρωμα τῆς θεότητος σωματικῶς.

« En Lui (seul, sans avoir besoin de nul autre), vous jouissez de cette plénitude. Il est la tête de tout Principe et de toute Puissance. En Lui, vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas de main d'homme.... Vous avez été ensevelis avec Lui dans le baptême; avec Lui, vous êtes ressuscités par la foi, en la puissance de Dieu qui l'a ressuscité, Lui, d'entre les morts.... Il a effacé le décret de votre condamnation, Il l'a supprimé en l'attachant à sa Croix. Il a vaincu les Principes et les Puissances. Il a montré hardiment leur faiblesse par l'éclat de son triomphe sur eux. »

La divinité de Jésus.

Page éblouissante, page extraordinaire qu'il fallait tout entière citer. Une affirmation plus catégorique, plus massive, de la divinité de Jésus, nul ne l'assènera jamais. Et je n'oublie pas, en écrivant cette phrase, certain prologue fameux qui, bientôt, dira l'incarnation du Verbe. Le mot Verbe n'est pas tracé ici. Paul n'en a pas besoin pour établir dans la sphère de l'Infini ce Jésus de Nazareth dont Jacques le Juste et Simon-Pierre et Jean le Zébédéide, — tous ceux avec qui, tant de fois, il a causé et âprement discuté, — ont, tant de fois aussi, serré la main, partagé le repas, accompagné les courses, entendu la parole, goûté l'amour, ce Jésus dont il n'a pas suivi le terrestre pèlerinage, mais dont il connaît pourtant le visage et la voix! Car cette *plénitude de la divinité* qui habite *corporellement* en Jésus, *cette Image du Dieu invisible* et cette *Sagesse de Dieu* qui est identique à Lui, ces mots, ces idées, nous entraînent loin des divinités de chair et de sang qui frémissent dans les Néron comme dans les Alexandre, aussi bien que des mythiques fantômes décorés par les noms de Sabazius ou de Mithra, des divinités légumineuses ou pierres noires. Le Dieu de Paul, c'est le Très-Haut, c'est l'Invisible, c'est l'Infini qu'après Abraham et Moïse, une intuition extraordinaire a fait entrevoir, et de plus en plus nettement révélé, à Élie et à Amos, à Isaïe et à Jérémie; c'est le Dieu d'Israël, le Seigneur.

« *Subsistant dans la forme de Dieu,* écrit Paul ailleurs (*Phil.* 2.6-9), le Christ Jésus ne s'attacha pas jalousement à *son égalité avec Dieu,* mais *il s'anéantit* lui-même en prenant *la forme d'esclave,* en devenant semblable aux hommes.... *Il s'humilia* en devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'exalta

et lui donna le nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tous les êtres célestes, terrestres, infernaux, au nom de Jésus fléchissent le genou, et que toute langue confesse que *Jésus-Christ est Seigneur*, à la gloire de Dieu le Père! »

La doctrine de Paul est fort claire. « Le Christ n'est pas un personnage céleste quelconque : c'est le premier de tous les êtres, des êtres invisibles comme des êtres visibles, des êtres célestes comme des êtres terrestres, des vivants comme des morts. En lui habite toute la plénitude de la divinité, et cela corporellement, c'est-à-dire dans l'homme concret qui s'appelle Jésus de Nazareth. Le sang de sa Croix, point central de son œuvre, est le prix de la réconciliation universelle, au ciel comme sur la terre. Celui qui est uni à lui par la foi et le baptême, n'a besoin d'aucun complément de salut : il possède la divinité autant qu'il peut la contenir. Quant aux Puissances célestes, Trônes, Dominations, Principautés, celles qui s'opposaient à l'œuvre du salut ont été vaincues par le Christ; il les a comme attachées à un pilori ou poussées devant son char triomphal. Telle est la haute Science inculquée par l'Apôtre. Le progrès dans la foi est le progrès dans la conception du Christ.... On prétend l'abaisser au rang des Anges; il le relève au-dessus de toute créature...; il fait de lui la raison d'être, la fin, l'auteur même de la création. »

En même temps que sa *théorie du Péché*, sorti d'Adam et détruit par Jésus, et sa *théorie de Jésus*, Image du Dieu Invisible et Forme corporelle de la Plénitude infinie, Paul ébauche peu à peu et tout d'un coup précise, au cours de ses missions, au feu de ses batailles, sa théorie de l'Église.

Théorie de l'Église.

L'Église est la famille des enfants de Dieu. Associés par le baptême à la mort du Christ et par là débarrassés

du Péché, associés par l'imposition des mains à l'effusion de l'Esprit et par là vêtus de Sainteté, les « Saints » sont autant de christs ressuscités qui, par la prière et le pain céleste, participent, mystérieusement mais *en vérité*, à la vie divine. Leur famille est « le complément du Christ comme le tronc est le complément de la tête » (Eph. I. 22-23). Ou mieux, leur famille est toute dans le Christ et le Christ tout dans leur famille. D'où *l'unité radicale et l'universalisme essentiel de l'Église* : la qualité d'enfant de Dieu abolit toute distinction de race, de peuple, de classe, de sexe.

Et cette unité fondamentale de la famille des Saints est assurée, et resserrée, par l'Esprit, principe de sainteté en tous et en chacun : hôte des âmes, l'Esprit est l'âme de l'Église, famille des âmes. Son action s'exerce ici et là par des grâces et des charismes variés : glossolalie, didascalie...; partout elle verse les dons du même Père. Pourrait-elle ne pas produire l'unité?

Mais il n'a pas fallu longtemps, on le devine, pour que Paul aperçût un écart — quel écart! — entre ce qui devait être et ce qui était. A Corinthe notamment, quels scandales! Et puis, voici les docteurs judaïsants et les prophètes gnostiques qui surviennent. A Colosses et à Laodicée, à Éphèse et en Crète, ils sèment l'ivraie dans le champ du Père de famille. Partout se multiplient les pseudo-apôtres, les pseudo-prophètes. L'Apôtre et ses collaborateurs fidèles ne peuvent point, d'autre part, être présents partout. La vieillesse, enfin, commence de courber l'âme héroïque qui affronta tant de batailles. Peut-il ne pas envisager l'avenir, ne pas prévoir et organiser?

Pierre et Jean, d'accord avec Jacques, ont jadis institué à Jérusalem des *diacres*, et puis des *Anciens*, ou *Presbytres*. Les diacres s'acquittent de certains services matériels

(les tables) et d'un ministère spirituel (la prédication). Sans doute en va-t-il ainsi des presbytres : ils reçoivent les aumônes envoyées par « les Saints » d'Antioche aux « Saints » de Jérusalem qui souffrent de la famine au temps de l'empereur Claude, et ils délibèrent de concert avec les Douze, à Jérusalem, en 49.

Mais bientôt, semble-t-il, s'accroît leur prestige. S. Pierre salue en eux des *collègues*; il leur recommande de fuir, en leur ministère *pastoral*, l'esprit de contrainte, de cupidité et d'orgueil. Qui n'entrevoit, à travers ces lignes, une singulière exaltation de l'autorité des « Anciens »? Qui ne soupçonne que, par là, s'explique encore le nom plus relevé qu'ils commencent dès lors, ici et là, de recevoir? A Éphèse, par exemple, on les appelle couramment, à la même date, *surveillants*, ἐπίσκοποι (*Act.* 20. 28). Paul lui-même leur déclare qu'*ils ont été institués par l'Esprit-Saint* pour paître, au nom du céleste Pasteur, l'Église de Dieu!

Aux pseudo-prophètes Paul entend opposer des organes authentiques de l'Esprit : ils guideront les églises au nom de l'Apôtre absent, ils en « surveilleront » l'enseignement, ils « défendront la vérité ». Ils prieront sur les malades en les oignant d'huile, afin que le Seigneur soulage leurs souffrances et leur remette leurs péchés. Ils prêcheront aux « Saints » l'humilité, la pureté et la mansuétude; ils traqueront l'esprit de discorde et d'avidité, afin que ne soit pas contristé l'Esprit; ils feront rayonner *la foi, l'espérance et la charité*, surtout la charité : c'est dans l'amour de Dieu et du prochain, le Seigneur l'a dit, que se résume l'Évangile. « Après mon départ, leur dit Paul, il s'introduira parmi vous des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau; du milieu même d'entre vous s'élèveront des (pseudo-prophètes) qui enseigneront des choses pernicieuses pour entraîner les

disciples derrière eux. C'est pourquoi, *veillez* ! Souvenez-vous que durant trois ans, nuit et jour, je n'ai cessé d'exhorter chacun de vous.... » Paul prévoit de nouvelles batailles. Il ne sera plus là pour les affronter. Les « Presbytres » devront tenir sa place, « veiller » et « surveiller » afin de défendre le troupeau et d'y *maintenir intact*, à l'encontre des prophètes du mensonge, par la vertu de l'Esprit qui les a institués, le *dépôt de (l'Évangile) qui leur a été confié* (*Act.* 20. 29-30; *Philip.* I. 1; I *Tim.* 3. 1 sq. et 5. 17-19 *Tit.* 1. 5, 7[1]).

A l'assaut de l'Empire monte l'Église de Dieu Rédempteur. Contre les Juifs et contre les Grecs qui l'attaquent sur sa droite et sur sa gauche, Paul a su l'armer de la cuirasse de la discipline, du bouclier de la doctrine, du glaive de la charité.

1. C'est sans doute en ces circonstances qu'ont été établies, par les soins de Paul et de ses disciples, l'édition de ses lettres et la réglementation des charismes (*I Tim.* 4. 14).

SAINT JEAN

UNE ombre épaisse obscurcit l'histoire chrétienne au lendemain de la mort de s. Pierre et de s. Paul. On entrevoit seulement, avec la ruine d'Israël, les progrès de l'Église, d'abord à Rome et à Antioche, ensuite à Éphèse et en Asie proconsulaire.

A l'affermissement de l'Église prélude, en effet, la destruction de Jérusalem. Le duel d'Israël et des Nations aboutit au grand soulèvement des années 66-73. Après une résistance héroïque, les Juifs sont écrasés et la Ville Sainte enlevée d'assaut (avril-septembre 70[1])... Les légionnaires de Vespasien et de Titus continuent d'efficace manière l'effort dialectique de s. Paul.

I. — ROME ET ANTIOCHE AU PREMIER SIÈCLE.

Le 19 décembre 69, lors de l'assaut que les partisans de Vitellius donnaient au Capitole, Titus Flavius Sabinus était massacré, sans qu'il essayât guère de se

1. Que *la ruine de Jérusalem* n'ait pas été accompagnée, ni suivie, de *la fin du monde* en l'an 70, c'est ce que tout le monde a dû voir à partir de l'an 70. Que le thème de la ruine de Jérusalem, annoncée par Jésus comme imminente, soit enlacé par les Synoptiques au thème de la fin du monde, c'est la preuve qu'ils sont tous trois (substantiellement) antérieurs à l'an 70.

défendre. C'était le frère aîné de ce Vespasien à qui l'armée d'Orient venait de donner l'Empire. Mais c'était aussi le préfet de la Ville en 64. Qui sait s'il n'a pas été mêlé en quelque mesure à l'affaire de l'incendie de Rome sous Néron, et si ce n'est pas en ces circonstances qu'il a découvert la « secte juive » qui se réclamait de « Chrestos »? On admirait son désintéressement et son esprit de justice. Dans le parti flavien, les Juifs ont joué un grand rôle....

L'église romaine.

Ce qui est sûr, c'est qu'environ ce temps trois familles romaines — dont *la sienne* — sont gagnées à la nouvelle foi.... Je ne crois pourtant pas qu'il ait été la première conquête que l'Évangile ait faite dans la noblesse de Rome.

Au temps de Claude, un bon général, Aulus Plautius, avait conquis la Bretagne du Sud-Est : rentré à Rome en 47, il y avait célébré l'ovation. Or, voici que, *dix ans plus tard*, Pomponia Græcina sa femme, est « accusée de se livrer à des superstitions étrangères ». Plautius instruit son procès, selon la vieille coutume, devant un conseil de famille, et il la déclare *innocente*. Elle vit encore quelque « quarante ans » — jusque vers 97 donc, c'est Tacite qui précise; *son propre beau-père* Agricola était *fils de Julius Græcinus* — « toujours dans les larmes et ne portant que des vêtements de deuil ». Or, nous trouvons bientôt des *Pomponii* Bassi mentionnés dans les inscriptions *chrétiennes*. Les Pomponii ont oublié le scepticisme d'Atticus. Sous les voiles de deuil que Tacite évoque, je vois poindre, *dès avant l'an 57*, la lumière qui, après Rome, éclairera le monde.

Les Acilii étaient une antique famille dont se méfiait Domitien. Pour la perdre, il obligea Glabrio son chef

à combattre les fauves dans l'ampithéâtre, et il l'exila après qu'il eut triomphé de l'épreuve. C'est cet Acilius Glabrio qui se convertit et ouvre à ses frères son domaine de la voie Salaria, on ne sait en quelles conjonctures.

Les Flavii doivent à Vespasien leur illustration. Or Flavius Clemens et Flavie Domitille sa femme se donnent à leur tour au Christ. Et Clemens est martyrisé en 95. *C'était le fils de Flavius Sabinus, le préfet de Rome de 64.*

Les premières catacombes.

Cependant, par les soins de ces trois familles, s'organisaient les cimetières chrétiens *privés* de la voie Appia, de la voie Salaria et de la voie Ardéatine. Les entrées n'en étaient pas dissimulées. L'hypogée de la voie Ardéatine avait une belle façade de briques ornée d'une corniche en terre cuite. Du vestibule, on descendait en une allée souterraine, dont la voûte était couverte d'une fresque gracieuse : elle représentait une vigne où volaient des oiseaux, où souriaient des amours. A droite et à gauche, des figures symboliques : Daniel dans la fosse aux lions, le banquet où sont mangés les pains et les poissons, le Bon Pasteur qui porte sur les épaules la brebis perdue....

Les domaines funéraires et les palais de ces Grands groupent souvent « les Saints » au « jour du Seigneur ». On célèbre en ce jour la liturgie eucharistique : lectures et prières alternent avec les chants comme à la synagogue; après quoi on apporte du pain et du vin, et le président de l'assemblée entame une solennelle prière pour remercier Dieu de ses bienfaits : il bénit et rompt le pain à l'exemple de Jésus, il le distribue avec le vin aux frères présents, et il le fait porter aux absents par les diacres. Nous avons le bonheur d'avoir conservé le texte d'une prière d'actions de grâces telle qu'en adres-

saient alors au Père des hommes les Presbytres de l'église romaine.

« Que le nombre marqué des élus soit conservé entier en ce monde par le Créateur de toutes choses et par son Fils bien-aimé Jésus-Christ, par qui il nous a appelés des ténèbres à la lumière, de l'ignorance à la connaissance de son Nom glorieux, à l'espérance en *ton* Nom, d'où procède toute créature! Tu as ouvert les yeux de nos cœurs pour qu'ils te connaissent, toi le seul Très-Haut..., toi, le Saint qui reposes au milieu des Saints, toi qui abaisses l'insolence des orgueilleux, qui exaltes les humbles et humilies les puissants, toi qui donnes la richesse et la pauvreté, la mort et la vie. Dieu de toute chair, toi dont le regard pénètre l'abîme et surveille les hommes, toi qui nous secours, et nous sauves, toi qui as multiplié les peuples et choisi parmi eux ceux qui t'aiment par Jésus-Christ, ton Serviteur bien-aimé, par qui tu nous as élevés, sanctifiés, honorés, nous t'en prions, Maître, sois notre secours! Assiste-nous! Sois le salut des persécutés, prends pitié des petits, relève ceux qui sont tombés, apaise la faim de l'indigent, guéris les malades, en sorte que tous les peuples reconnaissent que tu es le seul Dieu, que Jésus-Christ est ton Serviteur, que nous sommes ton peuple et les brebis de tes pâturages.

« C'est toi qui, par tes œuvres, as manifesté l'harmonie du monde, créé la terre..., c'est toi qui demeures, fidèle en tes jugements, admirable en ta force, qui manifestes ta bonté en nous sauvant. O Dieu bon et miséricordieux, remets-nous nos fautes, nos injustices, nos chutes...; ne compte pas les péchés de tes serviteurs, mais purifie-nous. Dirige nos pas pour que nous marchions dans la sainteté du cœur.

« Fais luire sur nous ton visage, pour notre bien et notre paix.... Donne la concorde et la paix à nous et à tous les habitants de la terre....

« A nos princes, à ceux qui gouvernent, c'est toi, Seigneur, qui as donné le pouvoir, par la vertu magnifique de ta puissance, afin que, connaissant l'honneur que tu leur as départi, nous leur soyons soumis. Accorde-leur, Seigneur, la santé, la paix, la stabilité. Car c'est toi, Maître Céleste, Roi des siècles, qui donnes aux fils des hommes la gloire et la puissance. Dirige, Seigneur, leurs conseils suivant le bien, afin

que... ils te trouvent propice. Toi seul as la puissance, nous le proclamons par le Grand-Prêtre de nos âmes, Jésus-Christ, par qui soit à toi gloire et honneur, dans les siècles des siècles. Amen. »

S. Clément.

Cette sereine prière est l'œuvre du plus illustre des premiers successeurs de s. Pierre. Était-ce quelque affranchi, juif d'origine, de la gens Flavia? J'incline à le croire. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'appelle Clemens, qu'il a connu s. Pierre et s. Paul, et s'est entretenu avec eux. Il avait, comme président des Presbytres, succédé à Anaclet, le successeur de Linus qui avait pris la place de Pierre. Il aimait l'ordre et il s'appliquait à le faire régner autour de lui. Comme il entend parler de troubles à Corinthe, il intervient aussitôt : « C'est honteux », écrit-il à ses « bien-aimés », « très honteux et indigne! » Sans doute quelque prophète avait-il manœuvré contre les Presbytres et réussi à en faire chasser plusieurs. C'est Dieu, déclare Clément, qui a voulu l'*ordre* en Israël et à Jérusalem; c'est Dieu qui veut l'*ordre* dans l'Église; *c'est Dieu qui a envoyé Jésus, qui a envoyé les Apôtres, et ce sont les Apôtres qui ont envoyé les Episcopes et les diacres. Il faut obéir* et faire son devoir, chacun à la place qu'il occupe, surtout lorsqu'il s'agit « des offrandes et de la liturgie » (40. 2); les *laïcs* (40. 6) ont leurs règles propres, comme les autres. « *Qui agit à l'encontre de l'ordre conforme à la volonté de Dieu est puni de mort....* Plus haute est la connaissance dont nous avons été jugés dignes, plus grave le risque que nous encourons. »

La Doctrine du Seigneur.

Même souci de l'ordre et de la hiérarchie dans la *Doctrine du Seigneur enseignée par les Douze Apôtres aux Nations.* Le titre rappelle ces *Sentences du Seigneur*

que s. Matthieu avait recueillies. Or, ce n'est pas le seul titre du livre qui évoque le souvenir de l'apôtre publicain. L'auteur cite souvent le premier Évangile, d'après la version qui nous est parvenue. Nul doute qu'il ne voie en l'Évangile l'épanouissement plutôt que l'évanouissement de la Loi.

Il nous permet aussi d'entrevoir certains usages liturgiques du Christianisme primitif. Il dit comment jeûner, — mercredi et vendredi, — comment prier, — trois *Notre Père* par jour, — comment administrer le baptême et célébrer l'Eucharistie. On se réunira « le jour du Seigneur » (14) pour « rompre le pain et rendre grâces »; mais *les fidèles commenceront par « confesser leurs péchés » afin que « leur sacrifice soit pur »* : car le Seigneur veut qu' « en tout temps et en tout lieu, on lui offre un sacrifice pur » (*Malachie* 1. 11-14).

Notre auteur reproduit ensuite *trois prières d'actions de grâces.*

« Quant à l'Eucharistie, rendez grâces ainsi : *D'abord pour le calice* : « Nous te rendons grâces, ô notre Père, pour la Sainte Vigne de David ton Serviteur, que tu nous as fait connaître par Jésus ton Serviteur (le Fils du Maître de la Vigne), (l'Israël nouveau). Gloire à toi dans les siècles! »

« *Puis pour le pain rompu* : « Nous te rendons grâces, ô notre Père, pour la Vie et la Science que tu nous as fait connaître par Jésus ton Serviteur (nous gratifiant d'une nourriture spirituelle et de la vie éternelle). Gloire à toi dans les siècles! Comme ce pain rompu, autrefois disséminé sur les montagnes, a été recueilli pour devenir un tout, qu'ainsi ton Église soit rassemblée des extrémités de la terre en ton Royaume des Cieux. Car à toi est la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles! »

« Que personne ne mange et ne boive de notre Eucharistie, si ce n'est les baptisés au nom du Seigneur! Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens!

« *Après vous être rassasiés*, rendez grâces ainsi : « Nous te rendons grâces, ô Père Saint! pour ton saint Nom, que tu as fait habiter dans nos cœurs, pour la connaissance, la foi et l'immortalité que tu nous as révélées par Jésus ton Serviteur! Gloire à toi dans les siècles! C'est toi, Maître tout-puissant, qui as créé l'univers pour glorifier ton Nom, qui as donné aux hommes la nourriture et la boisson..., et qui nous as gratifiés, nous autres, d'une nourriture et d'un breuvage spirituels et de la vie éternelle par ton Serviteur! Avant tout, nous te rendons grâces parce que tu es puissant! Gloire à toi dans les siècles! Souviens-toi, Seigneur, de délivrer ton Église de tout mal et de la rendre parfaite en ton amour! Rassemble-la des quatre vents (Mt. 24.31), cette Église sanctifiée, en ton Royaume que tu lui as préparé. Car tu as la puissance et la gloire dans les siècles! Vienne la grâce, et passe ce monde! Hosanna au Dieu de David! Si quelqu'un est saint, qu'il vienne! Si quelqu'un n'est pas saint, qu'il se convertisse! Vienne le Seigneur! (*Marana tha*) Amen! » (9-10).

La troisième bénédiction — *après* que se sont *rassasiés* les Saints *de la nourriture et du breuvage spirituels* — offre un texte parallèle de la solennelle action de grâces de Clément qui a été reproduite plus haut. L'épiscope anonyme visait à faire court; il précise (10. 7) que les Prophètes seuls auront le droit d'être plus longs en rendant grâces. Mais ce qu'il faut souligner surtout, c'est le contraste que fait, avec la ferveur qui l'anime, la saveur gnostique qui l'imprègne. Jésus apparaît ici comme le Révélateur et le Sanctificateur, plutôt que comme l'Expiateur : la Croix reste à l'arrière-plan; l'accent est

mis par l'inconnu sur la Vie Éternelle. La nourriture et le breuvage spirituels l'intéressent en leurs effets plus qu'en leur cause.

S. Ignace d'Antioche.

Qui sait s'il n'a pas connu s. Ignace? Le souci de l'ordre et de l'unité, la volonté d'affermir la hiérarchie, la ferveur de la charité et de la foi, une orientation de pensée qui semble annoncer s. Jean, autant de traits par où l'évêque et martyr d'Antioche se rapprochait de l'humble épiscope qui ne voulut pas signer de son nom la *Doctrine du Seigneur*.

De sa vie, on ignore presque tout. Mais de quelle lumière étincellent les traits de son visage! Ignace est d'abord un Oriental et un poète : la nature se transfigure au regard de son âme; les pierreries de la robe qu'elle étale enchantent de leur éclat le vieil aède amoureux de la beauté. Mais le poète cache un prophète : sous les splendeurs de l'univers, il discerne les splendeurs de Dieu, je veux dire, les splendeurs du Christ. Car c'est par le Christ que s'est fait voir, que se fait voir, Dieu invisible. Du Dieu Impalpable, Insondable et Impassible, s'élancent des torrents de lumière et d'amour, d'abord Jésus-Christ, le Fils de la Vierge-Mère, et puis l'Esprit de Sainteté, et enfin l'Église, qui délivre les hommes de la tyrannie du Diable et qui les conduit à Dieu.

Arrêté, on ne sait comment, et condamné aux bêtes, Ignace est lentement conduit d'Antioche à Rome où il doit périr. De Smyrne et de Troas, il adresse sept lettres aux églises d'Éphèse et de Magnésie, de Tralles et de Rome, de Philadelphie et de Smyrne, ainsi qu'à l'évêque de Smyrne, Polycarpe. Voici quelques pages de l'épître aux Romains; elles brûlent encore du feu de son âme :

« Ignace, appelé aussi Théophore, à l'église comblée

des miséricordes du Père Très-Haut et de Jésus-Christ son Fils Unique, à l'église aimée et illuminée par la volonté de Celui qui a voulu tout ce qui existe, selon la charité de Jésus-Christ notre Dieu, à l'église qui préside au pays des Romains, digne de Dieu, digne de vénération, toute pure et présidente de la Charité, Loi (vivante) du Christ, Nom (vivant) du Père, je te salue au nom de Jésus-Christ, Fils du Père!...

« A force de prier, j'ai obtenu de Dieu de voir vos saints visages! J'ai même obtenu plus que je ne demandais, car c'est comme prisonnier de Jésus-Christ que j'espère aller vous saluer.... Que rien, seulement, ne m'empêche d'atteindre l'héritage.... Je crains votre charité! Vous n'avez, vous, rien à perdre; moi, c'est Dieu que je perds si vous ne me prenez en pitié (et ne me laissez périr).... Jamais je ne retrouverai pareille occasion d'aller à Dieu.... Sachez vous taire et me voici verbe de Dieu!... Laissez-moi faire libation de mon sang, tandis que l'autel est prêt. Réunis tous en chœur par la charité, vous chanterez à Dieu le Père dans le Christ Jésus : Dieu a daigné envoyer l'évêque de Syrie du levant au couchant! Il est bon de se coucher du monde en Dieu, pour se lever en Lui!

« Vous n'avez jamais fait de mal à personne, et vous avez enseigné les autres : restez fidèles à vos enseignements et à votre passé! Demandez pour moi la force! Rien de ce qui paraît ici-bas n'est beau. Depuis qu'il est réuni à son Père, Jésus notre Dieu brille lui-même d'un plus vif éclat. Ce n'est pas le travail des hommes, c'est la grandeur de Dieu qui fait l'éclat du Christianisme chaque fois que la haine de l'univers le déchire.

« Laissez-moi devenir la pâture des bêtes : c'est par elles que je gagnerai Dieu. Je suis le froment de Dieu : il faut que je sois moulu par les dents des bêtes pour que je sois trouvé pur pain du Christ. Caressez-les

pour qu'elles soient mon tombeau.... Priez pour moi.

« C'est maintenant que je commence à être un vrai disciple. Que nulle créature ne veuille m'empêcher de gagner Jésus-Christ. Feu, croix, combat avec les bêtes, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, broiement du corps entier, que tous les supplices du Diable tombent sur moi, pourvu seulement que je gagne Jésus-Christ.... C'est lui que je cherche, lui qui est mort pour nous. C'est lui que je veux, lui qui est ressuscité pour nous.... Laissez-moi imiter la Passion de mon Dieu.... Plus rien ne brûle en moi pour la matière; il n'y a qu'une eau vive qui murmure en moi : « Viens vers le Père!... » Je veux le pain de Dieu qui est la chair de Jésus-Christ Fils de David, et pour breuvage, je veux son sang, qui est l'amour incorruptible.... »

La théologie de s. Ignace.

La pensée d'Ignace est souvent aussi précise que sa poésie, éblouissante. Du Dieu Un et Triple, Jésus est l'unique Révélateur. Il est son Fils unique, sa Pensée, son Verbe sorti de (l'inaccessible) Silence. Et il est, aussi, pleinement homme, étant fils de la Vierge Marie et du Saint-Esprit, ayant une chair, ayant été baptisé, ayant un corps, même après sa résurrection. Jésus est le Révélateur, il apporte aux hommes la connaissance de Dieu, par quoi ceux-ci deviennent sages. Il est surtout le Sauveur, qui a détruit la mort et qui donne la vie.

L'œuvre de Jésus-Christ est continuée par son Église. Et son Église s'incarne en ses Évêques : contempler un évêque, c'est contempler l'Église qu'il gouverne (Tral. 1. 1). Depuis qu'ont disparu les douze Apôtres, depuis que se sont multipliés les drames où Jérusalem, après s. Jacques le Juste et s. Jacques le fils de Zébédée, s. Pierre et s. Paul, a trouvé la mort, depuis que se multi-

pliaient les prétendus apôtres et les prétendus prophètes, les églises tâchaient de s'organiser. A l'heure où s. Ignace fait à Dieu libation de son sang, cet effort vient d'aboutir : *le terme d'épiscope est réservé au président du collège des Presbytres* et son autorité s'est accrue; il est permis désormais de l'appeler *Évêque*. Une église, désormais, c'est son Évêque.

Mais l'évolution est encore toute récente. Aussi faut-il que les Évêques s'attachent à consolider leur pouvoir. On voit, en effet, s. Ignace prêcher avec insistance l'obéissance aux Évêques. L'Évêque est le garant de la doctrine, il est le garant du baptême, il est le garant de l'Eucharistie. Il faut révérer l'Évêque comme Dieu le Père, il faut craindre l'Évêque comme le Seigneur, il faut penser comme pense l'Évêque, il ne faut se marier qu'avec le consentement de l'Évêque. « L'Évêque tient la place de Dieu; se cacher de l'Évêque, c'est servir le Diable. »

Qu'une doctrine aussi radicale ait été formulée, c'est la preuve que le péril gnostique venait de redoubler soudain.

Le péril gnostique.

Il y a d'abord une Gnose vagabonde. Elle repasse dans les sentiers ouverts par Israël et par l'Église. Tantôt ce sont des personnages mythiques qu'elle exalte : nul doute qu'en certains groupes Hénoch et Elxaï ne fassent figure de Révélateurs ou de Sauveurs. Tantôt ce sont Simon le Magicien ou Jean Baptiste qui se transfigurent : Simon est ici adoré comme incarnation du « Premier Dieu », Hélène son amie, comme la Pensée divine incarnée, tous deux arrachant au malheur ses innocentes victimes en qui Paul de Tarse avait eu l'idée saugrenue de voir de coupables pécheurs. Là se développe le cou-

rant baptiste issu du Pharisaïsme. Dans les juiveries de la Dispersion, les Juifs soumettent à un baptême purificateur les Idolâtres qui viennent à eux : c'est le *baptême des prosélytes*. Ceux d'entre eux qui confessent Jésus en détestant s. Paul exaltent la vertu de *l'eau vive* au point de bannir le vin de l'Eucharistie, et de faire des *baptêmes répétés* la panacée universelle. Il y a encore des disciples du Précurseur, à Éphèse notamment : mais ils falsifient sa pensée et présentent comme suffisant *le seul* baptême d'eau, et sa mission aux rives du Jourdain comme la suprême miséricorde de Dieu : *nul besoin du sang du Christ ni du feu de l'Esprit*.

Mais il y a surtout une Gnose dualiste : Jésus était un fantôme, son humanité pure apparence, sa crucifixion le supplice d'un autre. Car la matière est diabolique. En Asie proconsulaire, Cérinthe *distingue* de Jésus, fils de Joseph, une Puissance divine appelée le Christ : le Dieu suprême l'a envoyée habiter en Jésus depuis son baptême jusqu'à son arrestation : si *Jésus* a été crucifié, *le Christ* ignore la croix. Le monde, créé par un dieu inférieur, ignore le Dieu Très-Haut. Des apocalypses et un *Évangile selon les douze Apôtres* propagent la « Gnose » salutaire.

A défaut de ces livres disparus, nous pouvons lire, en syriaque, l'ouvrage d'un émule de Cérinthe : 42 odes éblouissantes de poésie et brûlantes de ferveur. L'auteur, familier avec la *Sagesse* et le *Cantique*, les *Proverbes* et les *Psaumes*, se cache sous le pseudonyme de Salomon. Nul doute que s. Ignace ne l'ait visé lorsqu'il précise la réalité de la chair du Christ et de la maternité de Marie : le prophète gnostique n'est pas un adversaire indigne du martyr. Avec quels accents passionnés ne chante-t-il pas le bonheur de l'âme qui a rencontré Dieu, ou la splendeur du monde transfiguré par la Lumière? Lui

aussi exalte l'*eau vive* chère aux Baptistes : elle enivre « tous les assoiffés de la terre », elle les fait « vivre pour l'éternité ».

II. — Saint Jean.

Ce drame qui ébranle les églises à la fin du premier siècle, depuis Antioche jusqu'à Éphèse, — sans doute aussi, quoiqu'en une moindre mesure, depuis Alexandrie jusqu'à Rome, — ces pseudo-prophètes et ces pseudo-apôtres en lutte avec les évêques et leurs presbytres, ce duel des Ténèbres et de la Lumière autour de Jésus et du Dieu Suprême, des Puissances et de l'Esprit, de l'Eau vive et du Pain de vie, du Péché et de la Vie éternelle, tout cet orage d'idées, de sentiments, de passions, se reflète en un petit livre où il expire, dissipé soudain par une brise venue du ciel.

C'est l'Évangile « spirituel ». C'est l'Évangile éternel. Les voiles de l'histoire dont s'enveloppait le Jésus des Synoptiques s'évanouissent ici au souffle de l'Esprit. Celui qui parle ne porte pas la robe d'or du poète; tel un ange, il rayonne d'azur.

Le quatrième Évangile.

Non que l'histoire soit abolie. La réalité de la chair, la vérité de la passion du Christ ne sont pas soulignées par s. Paul et par s. Ignace avec plus de force que par le quatrième Évangile. La trame qu'ont tissée s. Matthieu et s. Marc, qu'a retravaillée s. Luc, notre auteur la connaît fort bien; mais il se reconnaît le droit d'y ajouter certaines images, d'en corriger certains dessins, d'en modifier certaines couleurs. Il conserve deux miracles, huit paroles, huit épisodes de la tradition antérieure. Mais

que de précisions et que de corrections il apporte!

La Galilée s'efface. C'est à Jérusalem qu'apparaît Jésus, prêchant la Nouvelle Alliance. Non qu'il y réside toujours. Il y vient souvent, appelé par les fêtes où Israël se presse; on nous parle de cinq voyages, dont trois à propos de la Pâque. Son ministère ne peut pas ne pas avoir duré moins de quatre et plus de deux ans. Sa mort date du 14 nisan (7 avril), quelques heures *avant* cette tombée de la nuit qui ouvrait la journée pascale. Aux deux miracles contés par les Synoptiques, l'Évangéliste ajoute cinq prodiges : les uns qui ont quelque rapport avec ceux de la catéchèse traditionnelle (la guérison du fils de l'officier à Capharnaüm rappelle la guérison de l'esclave du centurion, Lc 7.1-10...), les autres dont la catéchèse ignorait tout, *le miracle de Cana* et *la résurrection de Lazare.* A quoi s'ajoutent huit épisodes inconnus à Luc autant qu'à Matthieu et Marc : le second témoignage de Baptiste, l'entretien avec la Samaritaine, l'entrevue avec Nicodème, le lavement des pieds, la présence de la Vierge au pied de la croix, la tunique sans couture, le coup de lance, l'incrédulité de Thomas.

L'Évangéliste ne craint pas, d'ailleurs, de ne conter ni la Transfiguration, ni l'institution de l'Eucharistie, ni l'angoisse de Jésus au Jardin des Oliviers, ni l'ascension, ni la confession de Pierre à Césarée de Philippe, encore que certainement il connaisse ces faits et, parfois, formellement les vise.

Plus singulière apparaît encore son indépendance à qui envisage les discours qu'il prête au Christ. Les paraboles ont disparu. Ce sont des élévations sur les mystères de Dieu qui sont proposées au lecteur. Jésus est la Voie, la Lumière et la Vie; Jésus ne fait qu'un avec le Père; voir Jésus, c'est voir le Père qui l'a envoyé et

qu'il a vu; Jésus fait rayonner la Lumière et la Vie par l'Eau et par le Pain qu'offre son Église, par l'Amour que répand son Esprit.

Et cette doctrine pénètre l'histoire; elle ne l'absorbe ni toujours ne la commande; mais le plus souvent, elle la domine. Le plus souvent, l'évangéliste s'intéresse aux faits dans la mesure où les faits signifient les idées : rien de plus apparent que le tour symbolique de sa pensée. D'autant que, parfois, il prend soin de l'indiquer lui-même. C'est le cas pour le Temple, au sujet duquel on nous avertit que Jésus, en promettant de le relever en trois jours, parlait du temple de son corps. C'est également le cas pour la tunique sans couture, image de l'unité de l'Église. L'eau et le sang qui jaillissent du flanc du Seigneur représentent le Baptême et l'Eucharistie, — l'eau du puits de Jacob, l'eau spirituelle de la grâce, — le pain miraculeusement multiplié, le pain eucharistique, — la guérison de l'aveugle-né, l'évangélisation des Idolâtres, — la résurrection de Lazare, l'essor de l'Israël nouveau.

L'unité du quatrième Évangile.

Discours et faits, tous les éléments du quatrième Évangile veulent établir la parfaite et véritable divinité de ce Jésus à qui le Baptiste rendit témoignage. Jésus lui-même affirme sa filiation divine : il est antérieur à Abraham, il a vu le Père. Sa science est sans bornes, sa puissance sans limites. Impossible de détailler ses innombrables miracles. Sa passion, toute volontaire, le glorifie autant que son ascension.

Et son Esprit affermira sa victoire, guidera son Église, transfigurera ses disciples. Il opère silencieusement dans les cœurs, continuant à sa manière *intérieure* l'œuvre *extérieure* de Jésus. L'Esprit est substitué au Christ

pour continuer son œuvre. Non qu'il y ajoute jamais; il explique et il protège.

C'est pourquoi le Christ s'incarne en l'*Église* et par l'Église répand l'Esprit. *De même que le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie.... Recevez le Saint-Esprit* (continua-t-il en soufflant sur eux). *Les péchés seront remis à ceux auxquels vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux auxquels vous les retiendrez.* Simon, fils de Jean, est leur chef : « Tu t'appelleras Cephas, ce qui signifie Pierre », a dit Jésus (1. 42). L'eau du Baptême et le sang de l'Eucharistie, parce qu'ils associent les fidèles à la mort et à la vie du Seigneur, leur procurent la sainteté de l'Esprit.

Voilà dans sa plénitude la pensée de l'Évangéliste : voici quels courants d'idées la nourrissent.

Le Verbe johannique.

Le plus apparent coule d'Alexandrie. La spéculation païenne et la spéculation gnostique ont fourni à l'écrivain le terme de Logos, qui signifie Verbe, Parole, Raison. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu.

« Tout fut fait par lui. Et rien ne fut fait sans lui de ce qui fut fait. En lui était la Vie, et la Vie était la Lumière des hommes. Et la Lumière luit dans les Ténèbres, et les Ténèbres ne l'ont point étouffée.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, son nom était Jean. Celui-ci vint en témoignage, pour témoigner de la Lumière..., non qu'il fût la Lumière, mais (il venait) pour témoigner de la Lumière....

« ... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un Fils Unique reçoit de (son) Père....

« Jean lui rend témoignage... : « C'est lui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a pris rang avant moi, parce qu'il était avant moi. »

« Car c'est de sa plénitude que nous avons tous reçu, et grâce sur grâce; car la Loi a été donnée par Moïse, la Grâce et la Vérité sont venues par Jésus-Christ. »

L'Évangéliste entend définir la vérité du Christ Jésus. Et il recourt pour caractériser cette Lumière qu'il a fait rayonner et cette Vie qu'il a procurée, non pas au terme de Sagesse que devait lui suggérer s. Paul, mais à l'idée de Verbe[1] dont Stoïciens et Pythagoriciens font également usage et qui a pris un si fort relief dans la doctrine de Philon. « L'idée du Verbe est le point où l'enseignement apostolique rejoint la philosophie du temps; mais c'est pour substituer à une notion très indécise une notion très nette qui introduit en la donnée philosophique la consistance qui lui manquait. » Chez Philon, le Logos est pensée de Dieu, au lieu que, *dans le quatrième Évangile comme dans le livre de la Sagesse, il est Parole de Dieu.* Au lieu que, chez Philon, le Logos est l'instrument du Très-Haut (l'Ange de Jahvé), le modèle du monde en même temps que l'image imparfaite de Dieu, il est ici l'Égal du Père avec lequel il est Un, tous

1. Qui sait si la préférence de s. Jean pour le mot *logos* ne lui a pas été dictée « en esprit », soit en une extase, soit en une parole intérieure? *Apollos, qui a précédé Jean à Ephèse, est originaire d'Alexandrie : n'a-t-il pas ébauché la théorie du Logos à Ephèse, où Jean l'aurait connue et adoptée?* Voici un texte que s. Jean semble avoir transcrit en remplaçant la Sagesse par le Verbe. C'est le chapitre 42 du *livre d'Enoch*, trad. Fr. Martin, Paris, 1906, p. 90-91 : « *La Sagesse* n'a pas trouvé de lieu où elle pût habiter; aussi sa demeure est dans les cieux. *La Sagesse* est sortie pour habiter parmi les enfants des hommes et elle n'a pas trouvé d'habitation, (elle) est revenue en son séjour.... Et l'injustice est sortie de ses repaires.... »

Il faut noter d'ailleurs que *le livre de la Sagesse* rapproche parfois de *la Sagesse de Dieu, la Parole de Dieu* : 9. 1 et 2 (Is. 40. 8) et que *l'auteur de Proverbes* 1-9 *identifie au Messie la Sagesse de Dieu.*

deux étant l'un en l'autre; il est le parfait Révélateur en même temps que le Fils Unique du Père. S'il est ici médiateur, c'est qu'il participe aux deux natures de l'homme et de Dieu; au lieu que, devant l'incarnation, Philon se fût cabré. Jamais, enfin, Philon ne se résout à donner à son Verbe la splendeur de la divinité transcendante. Du mot qui partout traîne et que chacun répète sans le définir, l'Évangéliste s'empare; et il le définit à la lumière de l'histoire.

S. Jean et s. Paul.

On retrouve dans la pensée de l'Évangéliste beaucoup d'idées de s. Paul : l'absolue gratuité du don divin par exemple : comme le potier brise à son gré les vases qu'il a pétris un jour, ainsi l'Esprit abandonne à sa guise celui dont il embrasait hier la ferveur. Pour l'un et l'autre, le chrétien ressuscite le Christ : l'imitation, dit Paul, commence au sépulcre du baptême, se continue dans l'Eucharistie pour s'achever à la venue de l'Esprit au cœur de l'homme; chacun, dit l'Évangéliste, baptisé par l'Esprit comme Jésus, doit comme Jésus vivre dans l'Esprit; et pour tous deux, c'est par une nouvelle naissance très véritable que débute la vie spirituelle. L'Évangéliste semble parfois prolonger s. Paul : tous deux voient en la conscience et la raison une lumière naturelle capable de découvrir la réalité de Dieu et du Bien; tous deux aperçoivent le rayonnement de l'Esprit dans « le Saint », sans s'intéresser beaucoup aux péripéties de la bataille morale qui prépare ou retarde sa victoire. Il y a parallélisme entre la doctrine de s. Paul et la spéculation de l'Évangéliste : celle-ci semble reposer sur celle-là et la traduire en un autre langage; s'il exalte l'Incarnation, il souligne avec une vigueur précise et voulue la valeur, et les détails, de la Passion.

Mais le dualisme du quatrième Évangile paraît plus coloré que celui des épîtres. Plus que l'opposition de la chair à l'esprit, il reflète l'hostilité du monde à Dieu, de Rome et des Nations à Israël et à l'Église. Il reflète fortement l'âpreté de la tradition apocalyptique. A la suite de ses extases, l'Évangéliste imagine de combiner avec ses visions les visions des Voyants d'hier. Il lance l'anathème à l'Empire persécuteur : sa victoire passera. Que l'Église prenne donc confiance : le triomphe de Dieu ne tardera pas (*l'Apocalypse*).

S. Jean et l'Écriture.

Enfin, par-delà les *Apocalypses* et par-delà s. Paul, c'est à l'Écriture et c'est à ses souvenirs que l'Évangéliste puise. Les notions d'eau, de souffle, d'Esprit sont inexplicables pour qui fait abstraction de la *Genèse* : « l'eau du baptême, le mouvement de l'Esprit qui descend sur Jésus, le vent de la Pentecôte sont en rapport avec l'eau du Chaos et le souffle de Dieu dont parlent les premières pages de la Bible ». L'avenir qu'il envisage sort de sa méditation du passé, parce que l'histoire dont il a vu l'essor déjà reflétait l'origine des choses : l'action de la Parole de Dieu à l'aube de la Rédemption est conçue par analogie avec l'action de la divine Parole à l'aurore de la Création.

Le fils de Zébédée.

Mais si complexe qu'elle apparaisse, la doctrine du quatrième Évangile est pourtant, aussi, intimement une, parce qu'elle est l'œuvre d'une personnalité vigoureuse. C'est le vieil Apôtre Jean, le fils de Zébédée et de Salomé, qui s'était d'abord attaché à Jean Baptiste — dont il souligne et précise le rôle en combattant ses disciples dévoyés, — et qui s'était ensuite donné au Christ;

c'est *le disciple bien-aimé* qui, le soir de la Cène, « était couché contre la poitrine de Jésus et que Jésus aimait ». Il s'était retiré à Éphèse. Domitien l'en avait fait venir pour le torturer, à Rome (95), un jour, — sans doute lorsqu'il manda en son palais les parents du Seigneur : il les soupçonnait, puisque descendants de David, d'avoir part à l'agitation nationale juive, toujours renaissante. — Sans doute Jean avait-il écrit déjà le *quatrième Évangile.* Et peut-être est-ce au retour de Rome, à Patmos où l'avait relégué l'Empereur, qu'il rédigea l'*Apocalypse.* De saints Presbytres l'entouraient. Ils recueillaient avec vénération ses leçons et *ses souvenirs; ils prirent soin de publier,* avec quelques-unes de ses lettres, ses deux grands livres; ils entretinrent, contre les hérétiques, le culte de sa mémoire. Elle s'enveloppa bientôt de prestigieuses légendes. Jean devint le vieillard miséricordieux qui résumait l'Évangile en une parole d'amour : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres, non pas de parole et de langue, mais en action et en vérité. » Et sa vieillesse se prolongeait de si merveilleuse manière qu'on disait qu'il ne mourrait pas, et que, *premier* et dernier témoin oculaire du Verbe incarné, Vie et Lumière du monde, il attendrait, immortel, le retour de son Maître.

CHAPITRE VI

SAINT IRÉNÉE

L'ESSOR que prend le Christianisme au second siècle, — la crise où, vers l'an 200, éclate la vigueur de son corps et se précisent les traits de son visage, — voilà les deux principaux aspects de l'époque que domine l'héritier de la tradition johannique[1], Irénée.

I. — L'ESSOR CHRÉTIEN AU IIe SIÈCLE.

C'est parce qu'elle se dégage d'Israël, qui s'enfonce plus avant, chaque jour, en un particularisme surprenant, et qu'elle résiste à l'attrait du Syncrétisme, où aboutissent. pour y fusionner, toutes les Idolâtries, que l'Église, d'un pas si alerte, chemine sur la route de l'avenir. L'idée chrétienne fait avec elle sa trouée dans le monde.

L'Église et les Juifs.

Un drame brise Israël. Au-dehors, la tradition des Macchabées se réveille et jette à deux reprises dans une lutte sans espoir contre l'Empire le peuple héroïque de Moïse et de David. Il inquiète d'abord Trajan, malgré les victoires de Q. Marcius Turbo et de Lucius Quietus,

1. *Ubi Ecclesia ibi est Spiritus Dei, et ubi Spiritus Dei illic Ecclesia et omnis gratia : Spiritus autem veritas. Contra hær.* III, 24, 1, Pg, 7, 966. C.

au point qu'Hadrien croit habile de sacrifier celui-ci (116-117). Mais lorsque Rabbi Akiba et Bar Kochéba essayent d'étendre leurs avantages, la guerre inexpiable reprend (132-135) : Jérusalem est, une fois nouvelle, détruite.

C'en est fini, dès lors, du rêve israélite universaliste que, du Messianisme, avait fait lever Jérémie : sous les décombres de la Ville Sainte, il demeure enfoui pour jamais. Dans la communauté de Tibériade où se rassemblent les débris du peuple de Dieu, voici naître le *Talmud*. L'esprit pharisien achève d'enlacer la Loi : Gamaliel II († 140) et Juda le Saint († 200), son petit-fils, commencent de faire rédiger la *Michna* qui la commente. *Israël renie Philon*; les chrétiens vont se l'annexer. Israël se cabre contre les *Septante*; les *Septante* favorisent la théorie chrétienne des prophéties.

Les sectes juives détachées du tronc principal ont, peut-être, bénéficié d'abord de la bienveillance d'Hadrien, même de la ruine de Bar Kochéba. N'est-ce pas environ ce temps que les « Pénitents d'Israël » auraient pris pied en Damascène, et quelque secte Baptiste en Chaldée? Ainsi s'expliquerait l'origine des *Mandéens*, l'essor des *Dosithéens* et *Masbothéens*, l'aventure des *Ébionites*.

C'était d'abord ceux des *Pauvres* qui avaient accueilli l'Évangile. Mais voici que quelques-uns rejettent la divinité de Jésus; ils prétendent restaurer sa pure doctrine à la lumière des *Révélations de Pierre*. D'autres font bientôt valoir un livre tombé du ciel, et l'enseignement d'un prophète Helxaï (Alexis) : ce sont les *Ébionites Helcésaïtes*. Ils puisent à la tradition des Baptistes pour résoudre le problème du Péché. Ils réitèrent les baptêmes pour purifier les âmes et guérir les corps. Ils font du Fils le Frère de l'Esprit (ou Sagesse), étalant la splendeur de ces deux anges par la magnificence de leur taille....

L'Église résiste à ces séductions. Pseudo-Salomon tombe en oubli. Un disciple de s. Paul et de Philon s'inspire de l'*Épître aux Hébreux* pour écrire l'*Épître* qu'il attribue à *s. Barnabé*, et montrer, par une dialectique allégoriste, et la valeur spirituelle de l'Ancien Testament, et l'aveuglement des Juifs charnels, et la valeur de la justice du cœur et des œuvres que la charité inspire; cela seul compte; hors de cela, tout est vain (120).

En son *Dialogue avec Tryphon le Juif*, s. Justin établit à son tour (vers 160), par une discussion minutieuse, et la caducité de l'Ancienne Alliance, et l'identité de Jésus avec le Messie souffrant qu'Isaïe avait annoncé, et la vocation des Idolâtres, Israël nouveau de l'Alliance Éternelle. S. Justin ne craint pas d'accuser les Juifs de falsifier les Septante pour anéantir les prophéties annonçant la crucifixion.

Enfin se lève Marcion de Sinope (vers 140). Jusqu'à sa mort (vers 160) il s'acharne à combattre, non seulement la tradition ébionite, mais encore la théologie de s. Matthieu et de s. Pierre : couper l'Église d'avec Israël, c'est son but. Même, il ne craint pas de puiser aux doctrines dualistes. Il nie la réalité de la chair du Christ. Au Dieu de justice, incarné en Jahvé, il oppose le Dieu de miséricorde, incarné en Jésus; la seule grâce de Jésus sauve l'homme. Et ce Paulinisme simplifié et falsifié est appuyé par lui sur une édition de l'Évangile réduit au seul livre de s. Luc, une édition de s. Paul réduit à dix épîtres, un ouvrage dialectique où il entrechoque le Christ et Moïse (les *Antithèses*).

L'Église et les Idolâtres.

Les religions idolâtriques menacent-elles l'Église d'un plus grave péril? Elles sont raffermies en leurs formes *officielles* par la piété des Empereurs (celle

d'Antonin (138-160) est demeurée célèbre), comme par l'exégèse pieuse des Stoïciens et des Pythagoriciens, — en leurs formes *orientales* par les prophètes qui prêchent Isis et Baal, Cybèle et Mithra.

C'est l'heure où rayonne la sainteté de Marc-Aurèle (161-180), où s'enflamme la dévotion d'Apulée.

C'est l'heure, aussi, où le Dualisme donne assaut à l'âme de la Grèce et de Rome. La révolte de l'Orient contre la Macédoine et contre Rome, le renouveau de prestige qui pare Memphis et Thèbes, Persépolis et Babylone, l'effort des Manéthon et des Bérose, des prophètes cybéléniens et mithriastes, cette ample histoire aboutit sur le terrain politique à la résurrection de la Perse, et sur le terrain religieux à la constitution du Mazdéisme, appuyé sur les livres de Zoroastre.

Deux religions en procèdent au second siècle. Les Mages de Chaldée prêchent la première; Julien de Babylone, les *Révélations* d'Hostanès et d'Hystape, sont les noms qu'ils font valoir pour accréditer les sinistres sacrifices qu'ils imposent à qui veut utiliser le Dieu mauvais. — Basilide d'Alexandrie habille à la chrétienne un dualisme aussi catégorique, fort grossièrement présenté, — au nom de s. Pierre, bien entendu.

Mais l'Ahrimanisme des Mages Persans est refoulé par la doctrine plus nuancée des Mithriastes, — qui du reste ne cesse d'évoluer vers le Monothéisme.

Et le Basilidianisme est progressivement transformé par Valentin, par Ptolémée et Héracléon, ses disciples : ils reviennent, non seulement au Dieu Unique, mais encore à Jésus par s. Paul et s. Jean. L'imagination de ce docteur a enfanté d'interminables accouplements d'éons. Cette fâcheuse lubie mise à part, on respire chez lui une atmosphère humaine et chrétienne.

S. Justin.

Voici, enfin, paraître s. Justin, philosophe et martyr. Avec lui, c'est Platon qui demande le baptême. — Non qu'il ait reçu en partage le génie du maître. Mais il aime Dieu, le Bien, l'immortelle Raison et l'éternelle Justice, du même fervent amour que le disciple de Socrate; c'est Platon, lui-même le suggère, qui l'a orienté vers Jésus. Sans doute s'est-il aperçu qu'en Platon s'équilibrent la conscience de la grandeur et le sentiment des limites de la pensée. Sans doute sait-il, avec son maître, qu'elle ne peut expliquer les choses qu'*à peu près* et en gros; mais qu'elle réussit pourtant à saisir l'ordre de l'univers, à en formuler le rythme en une mathématique universelle, pour en entrevoir la raison et le modèle en Dieu, et démêler quelque chose de la souveraine Plénitude. S. Justin séduit, non seulement par la franchise généreuse de son âme, mais encore par la claire vigueur de sa pensée. Et il s'impose par la force avec laquelle il soude Israël à la Grèce, la foi à la science, la charité à la dialectique. Quel éclat de rire soulèvent chez lui les dieux-bêtes! Quelle netteté pour dire la théorie de la participation et que la loi de l'homme, c'est de faire la volonté de Dieu, de viser *Dieu seul*, παρ' ἐκείνου μόνου σωτηρίαν... ζητεῖν. A Rome, sur le Viminal, près des bains de Timothée, il ouvre une *école de philosophie* pour faire rayonner l'Évangile. Il répand son sang pour lui (vers 165) après l'avoir défendu en une *Apologie* fameuse. Où que se dise une belle vérité, c'est le Christianisme qui parle, aime-t-il à répéter. La Raison est Révélation partielle, la Révélation, Raison totale, parce que le Verbe de celle-là est identique au Christ de celle-ci. Le Platonisme chrétien commence de se constituer.

Progrès de la liturgie.

Entre Israël qui se replie sur soi et l'Idolâtrie qui vagabonde ou commence d'accourir, l'Église accomplit de beaux progrès. Elle organise sa liturgie, sa morale, sa discipline.

La « liturgie » offre au Père céleste les adorations et les supplications de ses enfants ; elle fait ensuite descendre sur les enfants les grâces de leur Père.

De la « fractio panis » d'hier sort « la messe » d'aujourd'hui. Les abus dont se plaignait s. Paul avaient persisté. On *sépara* donc, du repas proprement dit, l'offrande du pain et du vin, et *l'on décida* d'associer cette offrande à la réunion où s'assemblaient les Frères, selon la tradition juive, pour lire l'Écriture et chanter les psaumes. « Le jour qu'on appelle le jour du soleil, — c'est s. Justin qui parle, — tous se réunissent en un même lieu. On lit *Les Mémoires des Apôtres* et les écrits des Prophètes. Puis le lecteur s'arrête, et le président prend la parole pour faire une exhortation. Tous se lèvent et nous prions ensemble à haute voix. Enfin, on apporte du pain, du vin et de l'eau ; le président rend grâces aussi longtemps qu'il peut (remerciant le Seigneur de ses bienfaits : création, pain de vie, rédemption) ; le peuple répond : *Amen*. On distribue à chacun sa part des aliments consacrés et l'on envoie la leur aux absents par le ministère des diacres. Nous appelons cet aliment *Eucharistie* : consacré par la prière formée des paroles du Christ, il est la chair et le sang de Jésus incarné : telle est notre doctrine. »

A côté de la *liturgie* eucharistique, survivent et le repas en commun des fidèles, — on l'appelle l'*agape*, — et la prière en commun du type israélite : elle prend le nom de *vigile* parce qu'elle se tient souvent la veille de

la « liturgie ». Un peu partout, par méfiance des prophètes, dont l'orthodoxie n'était pas toujours assurée, on vise à réglementer.

L'organisation des *charismes sanctificateurs* — on dira plus tard les sacrements — marche du même pas. Les uns se retrouvent partout : le baptême, la collation de l'Esprit, la communion.... Les autres varient selon les églises : onction des malades, bénédiction des époux....

La vie morale.

Les chrétiens entendent se détacher de la société où ils vivent pour ne pas trahir leur foi. « Ils mènent aux yeux de tous un genre de vie admirable et qui tient du prodige. On les maudit et ils bénissent.... Ils font le bien, et on les condamne à mort.... Ils habitent le monde, mais ils ne sont pas du monde. »

L'originalité des mœurs chrétiennes se marque en deux ou trois points surtout. L'attitude de Pomponia Græcina se séquestrant chez elle pour mieux se détacher d'une société pénétrée d'usages et viciée de rites idolâtres, l'impression qu'en a ressentie cette société et que fait entrevoir Tacite, quel symbole de toutes les ruptures qu'imposait la foi!

Comme l'Esprit est le tuteur de l'Église, ainsi le riche est le tuteur du pauvre, le fort, le défenseur du faible : c'est s. Clément qui parle (38. 2). Et que de textes lui font écho! Voici le conseil de la *Doctrine du Seigneur* : « Ne repousse pas l'indigent, mets tout en commun avec ton frère, ne dis pas que tu as des biens en propre. Car si vous entrez en partage pour les biens immortels, combien plus y entrez-vous pour les biens périssables! Considérez comme la vigne s'appuie à l'ormeau[1]. »

1. Les esclaves chrétiens demandaient souvent à être rachetés aux frais de la communauté. L'Église leur prêchait la patience, et la bonté à leurs

Mais on prêche la continence avec plus d'insistance encore que la bonté fraternelle. Quelle n'était pas la licence des mœurs antiques! Et quelles facilités ne trouvait-elle pas dans l'esclavage! Que d'occasions de chute pour le Romain qui se convertit! S. Paul découvre un incestueux parmi les « Saints » de Corinthe. Beaucoup d'églises connaissent pareils scandales. Les exhortations redoublent. Et partout l'on se demande : que faut-il faire?

L'*Apocalypse du Pasteur* a été rédigée, et quatre ou cinq fois remaniée, au cours des années 110-140 peut-être, par un brave homme qui s'appelait Hermas et dont le frère, s. Pie, devint un jour (140-154) l'évêque de Rome. L'Église oublie l'*Épître aux Hébreux* pour incliner à l'indulgence : au baptisé qui commet une faute grave, elle offre le pardon en échange d'une pénitence où se marquera sa volonté de changer de vie. Que s'il retombe, elle se désintéresse de lui. On voit d'ailleurs comment se maintient, avec la ferveur, la pureté : aux yeux d'Hermas, le nombre des chrétiens édifiants *surpasse* celui des pécheurs. Plusieurs même ne se contentent pas d'observer les *préceptes* : ils suivent les *conseils* du Seigneur.

Progrès de la discipline.

Cependant se précise l'organisation. L'épiscopat est établi partout. « Prophètes » et « Apôtres » ne comptent plus guère. A l'évêque sont subordonnés les prêtres; aux prêtres, les diacres; tous étant liés à son égard par un devoir d'obéissance très stricte. C'est lui qui surveille

maîtres. (S. Ignace à s. Polycarpe 4. 3). Cf. *I. Pet*, 2. 18, et d'abord l'*Épître à Philémon* : c'est une révolution *morale*, ce n'est pas une révolution *sociale* qu'entend prêcher et organiser l'Eglise; chacun doit demeurer en l'état où l'a placé Dieu (*I Cor.* 7. 21-24, 13. 13); seule compte, pour chacun, la vie sainte et divine,

la croyance et les mœurs, lui qui administre le baptême et la pénitence, rédige la règle de foi, règle les jeûnes officiels : par leurs origines premières, le *credo* et le *carême* des âges postérieurs remontent au second siècle. L'essor de certains termes reflète ce travail interne : on parle des *laïcs* au moins depuis s. Clément (40. 5), d'idolâtrie et de charité, au moins depuis s. Paul (*Gal.* 5. 20, *I Cor.* 13. 1), d'hétérodoxie (doctrine différente de celle de l'évêque) et d'hérésie (erreur) au moins depuis s. Ignace (*Magn.* 8. 1; *Eph.* 6. 2; *Tr.* 6. 1), de Christianisme (par opposition au Judaïsme) au moins depuis même époque (*Magn.* 10. 1,3), et de l'*Église catholique* depuis même époque encore (*Smyrn.* 8. 2) : l'expression signifie alors l'ensemble des églises et des fidèles; quelque cinquante ans plus tard (*Martyr. Polyc.* 16. 2), elle désigne l'Église qui est en possession de la vérité.

II. — Saint Irénée.

Dans la seconde moitié du second siècle, l'Église attendait un docteur de vérité et un apôtre d'unité. S. Irénée lui donna l'un et l'autre.

Deux de ses livres nous sont parvenus, écrits sans doute vers 180-190 : *la Fausse Science démasquée et renversée*, *la Prédication apostolique démontrée*. Ils formulent sa doctrine.

Une analyse perspicace de la situation intellectuelle et religieuse, une géniale interprétation de l'œuvre de Jésus et des Prophètes à la lumière de s. Paul et surtout de s. Jean, voilà ce qu'on aperçoit au point de départ. Maintenir contre *Israël* que l'heure de Jérusalem est passée, en maintenant contre les *Gnostiques* la grandeur

de Moïse et des Prophètes aussi bien que l'identité du Dieu suprême et de Jahvé; maintenir contre *les Gnostiques* la transcendance radicale de Dieu et l'inanité de leurs Éons intermédiaires, en maintenant contre *les Sceptiques* la force de la raison naturelle saisissant Dieu dans l'univers; *souder s. Jean à s. Paul*, l'Incarnation à la Rédemption, l'Esprit-Saint au second Adam, la religion intérieure au culte de l'Église, et intégrer en une théorie d'ensemble les solutions de ces problèmes, l'ampleur et la complexité de la tâche avait de quoi décourager les disciples de s. Justin. De la tradition des églises un prêtre de la région de Smyrne fait jaillir la lumière qui soudain organise, en l'illuminant, la pensée chrétienne.

Le point de départ et la méthode.

Si humble est la condition de la créature, si merveilleuse et mystérieuse la beauté de l'univers, que l'homme doit proclamer d'abord la grandeur infinie de Dieu. Les causes des migrations des oiseaux ou du flux de l'océan, il est incapable de les discerner. Hésitera-t-il à déclarer que Dieu est indéterminable? *Generationem eius quis enarrabit*? Il y a des mystères que le Fils même ignore (Mc. 13. 32). Que l'homme sache se résoudre, parfois, à se taire.

Mais l'homme n'est pas toujours condamné au silence. De trois façons différentes Dieu se penche sur lui, pour se révéler à lui : la Nature, Moïse, Jésus, ce sont les trois livres où transparaît, en une lumière croissante, la vérité, où parlent, toujours plus clairement, le Verbe et la Sagesse. Sans doute, il y a des obscurités en l'Écriture. Mais il y a « dans l'Église des prêtres qui sont les successeurs des Apôtres; en recevant en héritage l'épiscopat, ils ont reçu un charisme assuré de vérité ». La foi vraie est la propriété des *églises apostoliques* (dites *ecclesiæ*

principales); *la succession des évêques y garantit la pureté du dépôt transmis*. Pour faire court, Irénée se réfère à « la plus grande, la plus ancienne, connue de tous, à l'église fondée à Rome par les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul. Car c'est avec elle, en raison de sa prééminence supérieure (*potentior principalitas*), que s'accorde nécessairement toute église qui a conservé la tradition apostolique ». Et il énumère *les onze évêques* qui l'ont incarnée, sans interruption, depuis 64 jusqu'à Eleuthère.

Le Dieu-Homme.

Armé de cette méthode, Irénée renverse les constructions des Gnostiques, surtout de Valentin, et détermine le principe du Christianisme. Jésus est pleinement homme et pleinement Dieu. Jésus est identique au Fils unique du Père; c'est le Verbe incarné. Le Verbe et la Sagesse, identiques au Fils unique et à l'Esprit-Saint, n'ont point apparu en Dieu lors de la création du monde, à un moment du temps. Le Verbe est l'*éternelle* Révélation : celle que le Père se fait de soi à soi; celle qui transparaît dans l'Évangile de Jésus, dans l'enseignement de Moïse, dans les splendeurs du monde. Pareillement, l'Esprit est la Sagesse éternelle avec qui Dieu consulte et achève.... Car le Fils et l'Esprit sont *les deux mains* du Père[1], par quoi il se manifeste, sans que jamais se laisse saisir son être invisible. C'est pourquoi

1. Jésus appelle l'Esprit le *doigt de Dieu* (Lc. 11. 20). La théorie de la Trinité, Dieu unique en trois personnes, est ici clairement aperçue. La notion de Personne ou d'Hypostase a une double origine : historique d'abord, savoir certaines paroles de Jésus (Mt. 28. 19 et textes apparentés; s. Paul, s. Jean, l'Ancien Testament); spéculative ensuite, savoir les explications qu'en ont proposées, *par manière de comparaison et d'analogie*, Irénée et Origène, Athanase et les Cappadociens, Ambroise et Augustin. Je rappelle les définitions de Boèce (*naturæ rationalis individua substantia*) et de Léonce de Byzance (εἶναι καθ'ἑαυτό). Cf. les Scolastiques, Leibniz et Kant, Renouvier et de Régnon.

il n'a pas besoin des anges, des éons, ni du plérome....

Mais comme Dieu est tout Amour, il a créé l'univers et l'homme *pour avoir où déverser son amour*[1]. Et de là, finalement, l'incarnation du Verbe en Jésus. La ressemblance divine avait été effacée par le Péché, il fallait la restaurer en son exactitude. L'intervention d'un Dieu-Homme était donc nécessaire : « Si l'ennemi du genre humain n'eût pas été vaincu par un homme, la victoire n'eût pas été légitime; si le salut ne nous eût pas été apporté par Dieu, nous ne le posséderions pas en sûreté. » *Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour que l'homme, accueillant le Verbe et recevant l'adoption par l'Esprit, devînt le fils de Dieu.* Mais ce n'est pas la seule Passion, destructrice du Péché, qui sauve la créature; *la vie entière de Jésus concourt à l'unir à Dieu*; tout y est mystérieusement efficace, depuis l'incarnation jusqu'à l'ascension; la résurrection de Jésus prépare la nôtre.

L'homme-dieu.

Et la théorie du Dieu-Homme se prolonge par la théorie de l'homme-dieu. Parce que *créé*, l'homme était imparfait; mais parce que créé *image de Dieu, il pouvait ressembler* au Père. Le Péché survint. Et puis Jésus. *La ressemblance* perdue en Adam *a été recouvrée* en Jésus; l'espèce humaine, en tant que telle, bénéficie de l'incarnation et peut, par la liberté, atteindre sa fin première. Mais que l'homme n'oublie pas sa nature créée : il n'est rien sans Dieu; *in quantum Deus nullius indiget, in tantum homo indiget Dei communione.* La *réalité de la liberté n'est pas mieux assurée que le besoin de la grâce*, dont souffre chacun : « *L'homme est un olivier sur lequel doit être enté l'Esprit-Saint*, afin qu'il puisse mûrir pour la

1. *Plasmavit Adam ut haberet in quem collocaret sua beneficia. C. Hær.* IV, 14. 1. Pg. 7. 1010.

vie éternelle et partager l'incorruptibilité du Père. »

La vie divine s'alimente en lui par les dons de l'Esprit et par l'Eucharistie de Jésus que lui procure l'Église.

Il n'y a pas de Dieu sans bonté, écrit s. Irénée. De cette foi jaillit sa doctrine. A travers l'histoire se déroule une intention de miséricorde : Dieu s'abaisse vers ses enfants pour les élever jusqu'à lui. Aux « cataclysmes » il riposte par des « récapitulations[1] ». L'Esprit continue Jésus, comme Jésus manifestait le Père. « Le Père... a toujours à donner : plus s'accroît l'amour de ses enfants, plus grands sont les dons qu'il leur offre.... Lorsque le parfait sera venu, nous ne verrons pas un autre Père..., mais nous jouirons face à face de ses présents.... Dieu aurait pu, dès l'origine, donner à l'homme la perfection, mais l'homme n'était pas de force à la recevoir. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'est fait petit enfant.... Lui, le Pain parfait du Père, il s'est donné à nous, comme à de petits enfants, sous la forme du lait. L'homme doucement progresse et monte vers la perfection, c'est-à-dire se rapproche du Dieu incréé. Car c'est Dieu qu'il faut voir; la vue de Dieu rend incorruptible; et l'incorruptibilité fait qu'on est tout près de Dieu. »

Ampleur merveilleuse, merveilleux équilibre interne du système!

Son importance ne tient pas seulement à sa force. Elle dérive encore de sa date : aucune synthèse de cette envergure ne l'avait précédé, si l'effort de s. Justin et de quelques évêques mal connus l'a sans doute préparé. Elle se rehausse aussi de la valeur de son auteur.

La personnalité d'Irénée.

Disciple de s. Polycarpe, évêque de Smyrne, à qui écrivait s. Ignace, *et qui avait personnellement connu*

1, Créations nouvelles qui restaurent en transfigurant.

s. Jean, Irénée avait recueilli de sa bouche — de la bouche aussi des « Presbytres » qui conservaient quelque chose de l'enseignement *oral* des apôtres, — les derniers échos vivants de la tradition évangélique orale. Le témoignage qu'il apporte en faveur de *la potentior principalitas* de l'église romaine, prend, de ce chef, une très grande valeur : c'est d'Asie, des pays de Smyrne et d'Éphèse, que jaillit la première justification de l'autorité « pontificale » de demain.

Il est, d'ailleurs, assuré qu'aucune pensée de flatterie ne le guide. A la fin du second siècle, les églises étaient divisées. Les unes célébraient la fête de Pâques au jour du 14 nisan; les autres, *au dimanche qui suivait*. D'où situation très fâcheuse. Les *Asiates* établis à Rome *refusaient, au nom de s. Jean, de s'associer à la liturgie pascale de l'église romaine : celle-ci suivait l'usage de s. Pierre*. Vers 154, s. Polycarpe vient conférer à ce sujet avec l'évêque de Rome, s. Anicet : ils ne réussissent pas à s'entendre. Vers 190, un conflit éclate entre les évêques d'Asie et l'évêque de Rome, s. Victor. Des assemblées se réunissent, — ce sont les *conciles* qui naissent, — en Palestine, dans le Pont, en Gaule. *Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes*, riposte l'évêque d'Éphèse s. Polycrate aux menaces de s. Victor. Celui-ci, originaire d'Afrique, n'était pas dénué d'énergie. Il avait conscience d'incarner l'unité de l'Église : il entendait *excommunier* les Asiates. De sa politique, au cours de cette bataille, on peut dater l'entrée en scène de *la papauté*.

Irénée prêchait la paix. Il avait, à cette date, quitté Smyrne, Éphèse, l'Asie. S. Polycarpe était mort. Et comme l'évêque Pothin s'était donné la tâche d'évangéliser les Gaules, Irénée s'était joint à lui. Il lui avait même succédé en 177, avec le titre d'évêque de Lyon. Il connaissait à merveille la controverse. Asiate d'origine,

il avait accompagné s. Polycarpe à Rome en 154. Il écrit aujourd'hui au pape Victor : il lui recommande « respectueusement de ne pas excommunier des églises entières » qui gardent la tradition d'une coutume antique. Il ne fallait pas, pensait-il, sacrifier à une communauté d'observance la paix et l'unité.

Nous ne savons rien de son apostolat missionnaire. Mais nous voyons quelle était son autorité à Lyon avant même qu'il eût écrit les deux livres dont on a parlé. Comme la persécution ravageait la jeune chrétienté et que s. Pothin venait de mourir, les confesseurs l'envoient à Rome. Et voici comme ils le recommandent à l'évêque de Rome, s. Eleuthère :

« Nous avons chargé de te remettre ces lettres notre frère et compagnon de souffrances, Irénée : nous te prions de lui faire bon accueil, *c'est un zélateur du Testament du Christ*. Si nous pensions que le rang hiérarchique assurât la justice, nous le présenterions d'abord comme prêtre de l'église : il l'est. »

III. — L'influence de s. Irénée.

L'influence de ce « zélateur du Testament du Christ » semble avoir été plus profonde au lendemain de sa mort que durable au cours des siècles. Elle se marque de diverses manières dans la crise où l'Église primitive achève de se constituer, — à l'heure où, dans le monde, elle fait *prévaloir* la Croix.

La messe vers l'an 200.

La liturgie se définit autour de la messe et des sacrements. La messe est l'offrande à Dieu de la Victime

morte en croix : autour d'une prière centrale, dite précisément l'*offrande* (*anaphore*), s'enroulent diverses cérémonies et prières, avec lectures et chants, coupés d'une homélie. On a pu reconstituer le texte de la prière d'offrande, tel que le prononçait le pape au début du III^e siècle :

« *Gratias tibi referimus, Deus, per dilectum Puerum tuum Jesum Christum, quem in ultimis temporibus misisti nobis, Salvatorem et Redemptorem et Angelum voluntatis tuæ; qui est Verbum tuum inseparabile; per quem omnia fecisti;... (quem) misisti de cœlo in matricem Virginis quique in utero habitus incarnatus est et Filius tibi ostensus est ex Spiritu Sancto et Virgine natus, qui voluntatem tuam complens... extendit manus dum pateretur ut a passione liberaret eos qui in te crediderunt; qui cum traderetur... accipiens panem gratias tibi agens dixit :*

Accipite, manducate : hoc est corpus meum quod pro vobis confringetur. Similiter et calicem, dicens : Hic est sanguis meus qui pro vobis effunditur. Quando hoc facitis, meam commemorationem facitis.

Memores igitur mortis et resurrectionis eius, offerimus tibi panem et calicem, gratias tibi agentes quia nos dignos habuisti adstare coram te et tibi ministrare. Et petimus ut mittas Spiritum tuum Sanctum in oblationem sanctæ Ecclesiæ; (ut) des omnibus qui percipiant (Panem et Calicem) Sanctis repletionem Spiritus Sancti ad confirmationem fidei in veritate; ut te laudemus et glorificemus per Puerum tuum Jesum Christum, per quem tibi gloria et honor, Patri et Filio et Spiritui Sancto, in sancta Ecclesia tua et nunc et in sæcula sæculorum. Amen.

La fête de l'Epiphanie s'organise pour célébrer l'apparition de Dieu dans le monde. Pâques et la Pentecôte solennisent le souvenir de la résurrection de Jésus et de l'effusion de l'Esprit.

La discipline.

L'ordre et l'unité s'affermissent. *Partout affluent les conversions et s'enfle le volume des églises locales*; il faut donc que l'autorité des chefs soit précisée. Par les *conciles*, qui se multiplient, par l'action de la *papauté*, qu'incarnent des hommes de gouvernement, énergiques comme s. Victor (189-199) ou avisés comme s. Zéphyrin (199-217) et s. Calliste (217-222), l'Église prend conscience de sa mission. Elle formule *la règle de foi*, dite « Symbole des apôtres » que les convertis récitent en baptême. Elle formule une méthode *catéchétique*, dite « discipline de l'arcane » : afin d'accroître sans péril la portée de sa prédication, elle restreint aux fidèles dont elle est sûre l'assistance aux « mystères de la vie éternelle »; par quoi *la messe s'articule en deux parties*, la première centrée sur l'homélie et largement ouverte, la seconde centrée sur l'anaphore et strictement réservée. Partout se multiplient les livres qui fixent les usages, en invoquant le patronage des Douze : *La Tradition apostolique*, *La Didascalie catholique*, *Les Canons ecclésiastiques* sont les mieux connus.

La vie morale.

Le problème moral est âprement débattu : la valeur des conversions ne croît pas avec leur fréquence. Le pape Calliste pousse l'Église dans la voie de la miséricorde : fornicateurs et adultères pourront, déclare-t-il, être réadmis à la communion après avoir fait pénitence; même indulgence est ensuite accordée aux meurtriers, puis à tous les pécheurs, *réserve faite des apostats*. Il facilite aussi le retour des hérétiques et schismatiques. Il autorise les femmes de rang sénatorial à épouser *validement* un homme qui ne sera pas *clarissime*

comme elles : Dieu ne fait pas acception de personne.

L'organisation matérielle des églises se précise. A Rome, les diacres sont au nombre de sept; à leur tête, *un diacre en chef*, dont l'autorité est considérable : telle était la fonction d'Eleuthère sous Anicet et de Calliste sous Zéphyrin. Ce chef du collège diaconal subvient aux besoins du culte, envoie les aumônes de l'église, gère *le patrimoine ecclésiastique* qui commence de naître. L'église romaine devient propriétaire au temps de s. Zéphyrin : elle a *son* « cimetière » sur la voie Appia.

La pensée chrétienne.

La pensée chrétienne s'assouplit en mûrissant. S. Hippolyte montre qu'il ne faut pas, pour sauver l'unité de Dieu, compromettre la personnalité du Verbe. Il était connu pour l'étendue de sa science comme pour la rigidité de sa morale. Il avait commenté toute la Bible, réfuté toutes les hérésies. Toujours il entendait défendre la tradition des Apôtres. Mais peut-être a-t-il compromis par ses outrances la théorie du Dieu *un*. Zéphyrin doit la défendre; et, lorsqu'il meurt, Hippolyte se fait élire évêque *contre* Calliste. C'est le premier des antipapes.

Il sentait l'importance de l'histoire. Il rédige une *Chronique* pour intégrer dans l'évolution humaine le mouvement de la révélation divine, en même temps qu'il entend prouver d'abord, contre des hérétiques millénaristes, que l'heure de la fin du monde n'est pas près de sonner.

Autour de lui, on prend note de la succession des évêques : il faut pouvoir opposer des listes *authentiques* aux Gnostiques de toute couleur qui inventent les Glaucias, Theudas, Leucius, etc..., afin de se rattacher

aux Apôtres : aux évangiles *apocryphes* (Pierre, Jean), les Gnostiques commençaient même d'ajouter d'*apocryphes actes d'Apôtres*. C'est contre eux que travaillait Hégésippe. Il a séjourné à Rome depuis Anicet jusqu'à Eleuthère (155-190); dans les cinq livres de ses *Mémoires*, il a noté la succession des évêques, et mis en évidence la continuité unissant à l'enseignement des Apôtres l'enseignement des évêques contemporains.

Les Écritures.

En même temps que ses listes épiscopales et son histoire, l'Église organise ses listes canoniques et son Écriture. Le mouvement procédait lentement, sous la poussée de la foi, les lettres de s. Ignace l'attestent, lorsque la tentative de Marcion en précipita le cours. Parce que Marcion entendait couper de l'*Ancien Testament*, legs d'Israël, le *Nouveau Testament*, dépositaire de la révélation de Jésus, l'Église condamna Marcion et bloqua en *un livre, la Bible*, l'Ancien et le Nouveau Testament. En ces deux parties, *deux groupes d'écrits* se laissent discerner : les uns sont reçus, comme inspirés par l'Esprit-Saint, en toutes les églises, — les autres étant admis ici, et rejetés là. Les quatre Évangiles et treize Épîtres de Paul, les trois Épîtres et l'Apocalypse de Jean, la première Épître de Pierre, les Actes des Apôtres sont reçus partout, ou presque partout.

En Syrie, en Égypte et en Afrique, on commence de traduire l'Écriture en syriaque, en copte et en latin.

La forme de cette évolution où l'Église définit sa structure, tout cet ample mouvement *intérieur* est commandé, en son détail, par les personnalités et les conjonctures particulières que l'on entrevoit, — en son essence, par l'action de la tradition et aussi, faut-il ajouter, par l'*importance* des conversions.

La victoire du Christ.

Comment se déploie, à cette heure décisive, avec la propagande chrétienne, la victoire du Christ sur ses ennemis du *dehors*, l'œuvre de Tertullien de Carthage (vers 155-220) et de Clément d'Alexandrie (vers 150-215) permet de le dire. Tous deux sont nés dans l'Idolâtrie.

Esprit facile, — il écrit couramment le grec et le latin, — avocat consommé, connaissant de près les sources du droit, — âme très haute et intransigeante, — il rompra avec l'Église à cause de sa morale miséricordieuse, — Tertullien est d'abord le plus fougueux des orateurs et le plus prestigieux des écrivains : la vigueur inouïe de son style est faite de la vigueur, de la précision, de la concision et de la souplesse audacieuse de sa pensée. Voici une page de l'*Apologétique*. Le livre eut un retentissement extraordinaire à la fin du second siècle (197). Il l'adresse, pour défendre ses frères dans la foi, aux gouverneurs de provinces : « Magistrats de l'Empire romain, dit-il, si vous n'avez pas la liberté d'examiner devant tout le monde la cause des chrétiens pour la tirer au clair; si, dans cette seule espèce de procès, votre autorité craint ou rougit d'informer en public, qu'il soit du moins permis à la vérité de parvenir à vos oreilles silencieusement, par la voie secrète d'un plaidoyer muet.

« La vérité ne demande point grâce : le sort qui lui est fait ne saurait l'étonner. Elle n'est pas surprise d'être en butte à la haine, elle sait que sa patrie est au ciel. C'est aussi dans le ciel qu'elle met son espérance. Elle ne demande qu'une chose : ne pas être condamnée avant d'être entendue. Vos lois en recevraient-elles quelque atteinte? Notre premier acte d'accusation porte donc sur

l'injustice de la haine qui s'attache au nom des chrétiens.... On ne se soucie pas d'informer contre eux, on se contente de leur nom. Voulez-vous la preuve!... Pline le jeune condamna un certain nombre d'entre eux; mais effrayé de ce nombre, il demanda des instructions à l'Empereur.... Et Trajan prescrivit de ne pas chercher à découvrir les chrétiens, mais de punir ceux qui seraient amenés! En voilà de la logique!... On épargne et on sévit! On ferme les yeux et l'on condamne.... (Vous pouvez continuer.) Plus vous massacrez, plus s'accroît notre nombre; c'est une semence que le sang des chrétiens. »

En même temps que le grand public, l'élite du monde impérial était silencieusement atteinte par Clément d'Alexandrie, Gnostique venu à l'Église. Partout décline la Gnose : rien de plus significatif à cet égard que l'effondrement du Valentinianisme, — Héracléon a vainement essayé de le sauver, — et l'essor des religions du Serpent, — où l'inepte le dispute à l'obscène. — Clément est converti par Pantène : stoïcien chrétien, celui-ci avait fondé à Alexandrie, comme s. Justin à Rome, une école publique pour propager sa foi. Clément manque souvent d'exactitude, voit mal la valeur absolue de l'incarnation et de la charité. En toute droiture, il entend pourtant servir l'Église. De là cette sorte d'*Apologie* tripartite dont les lacunes mêmes ont concouru à faire rayonner l'Évangile : il y montre l'épanouissement de l'Hellénisme.

Il faut rapprocher de lui le maître d'Edesse, son contemporain Bardesane († 222). Bardesane aussi a traversé la Gnose, pour ne s'en débarrasser peut-être qu'à moitié : il entend montrer que l'influence des astres sur l'univers ne détruit pas la liberté des hommes. Par son apostolat, « la bonne nouvelle » atteint des peuples indépendants de la Grèce et de Rome : si le Christia-

nisme est surtout un phénomène romain, il n'est pas exclusivement tel. Dès l'origine pointe sa vocation universaliste, se marque son ambition humaniste.

Les causes de la victoire du Christ.

Qui donc s'étonnera qu'à l'heure présente, aux alentours de l'an 200, l'Empire ouvre les yeux? *La Révolution religieuse, déclenchée par les victoires de la Macédoine et accélérée par les triomphes de Rome, se mue en un mouvement de conquête chrétienne.* « La ville est envahie, s'écrient les Idolâtres; jusque dans les campagnes, dans les bourgs fortifiés, dans les îles, il y a des chrétiens! Tout sexe, tout âge, toute condition, tout rang, passe au Nom Chrétien!... » Et voici le chant de triomphe des amis de Jésus : « Nous sommes d'hier et, déjà, nous avons rempli la terre.... »

Cybèle et Mithra, Isis et Baal rejoignent les Apollon et les Jupiter au ciel vide des mythologies. Sur la nécropole des dieux morts s'érige la croix du Christ.

A quoi tient son triomphe?

Fraternité des hommes, bonté paternelle du Dieu infini, désir d'une éternelle béatitude, c'est le triple sentiment qui, très souvent, illumine, encore que de manière inégale, les rêves de l'élite. Il s'ébauche, ou s'avive, dans les religions écloses en l'Orient millénaire, en Italie et en Grèce, comme en l'Église de Jésus. C'est la triple empreinte qui caractérise, en toute son ampleur, la Révolution Religieuse au temps de la conquête macédonienne et de la conquête romaine.

Comment se fait-il que, à partir des alentours de l'an 200, *Stoïcisme, Platonisme, Pythagorisme, Cybélénisme et Mithriacisme, Tanit et Teutatès, le Judaïsme lui-même, tout s'ébranle, bientôt tout s'effondre, tandis que s'épanouit, malgré les pires persécutions, l'Évangile?*

Il est une heure où, par leur humble taille, se confondent en la prairie l'herbe que consumera le four et le jeune chêne dont la cime, aux siècles futurs, planera aux profondeurs des cieux. Et il est une autre heure où, sur la campagne éparse à ses pieds, le chêne règne en sa stature géante.

Cette autre heure est venue.

La victoire du Christianisme s'aperçoit à l'horizon. Elle tient à l'action de trois causes.

La Révolution religieuse n'a jamais réussi à purifier tout à fait les cultes païens de leurs *inepties* et de leurs *obscénités*. Que de Fayoum vautrés dans le culte du crocodile, que d'Isiaques prosternés devant le phallus! *Les gestes mêmes et les mots en apparence communs aux Chrétiens et à leurs adversaires* ne signifient pas toujours même idée, n'expriment pas toujours même sentiment. L'affranchissement, auquel préside l'Apollon de Delphes, est « vente » au dieu « d'un corps mâle », celui que bénit le Dieu de la Croix, réalisation d'une fraternité établie par le Père Céleste. Où voit-on les *collegia tenuiora* donner du pain aux pauvres, aux orphelins, aux vieillards? Comme un abcès ronge un corps d'homme, ainsi l'esclavage empoisonne le monde idolâtre; c'est un permanent foyer d'infection d'où coulent la bassesse, la débauche, l'ignominie. La plèbe crapuleuse qui transparaît au fond des tableaux de Tacite, les abdications répétées où finit par s'effondrer l'Empire, quelle preuve de l'insuffisance des réformes entrevues par la Philosophie[1] ou ébauchées par l'Orient!

1. Platon conserve un polythéisme hiérarchisé : le Bien, les Idées Modèle Intelligible, le Démiurge Intellect et ordonnateur de la matière, les sous-démiurges temporels (Ame du Monde, Astres), les dieux locaux, les héros, les démons, — périodisme de l'Univers et métempsychose, — société communautaire très déterminée, appuyée sur l'esclavage.

Seul, d'autre part, le Christianisme est possédé par cette charité dont il prétend transfigurer le monde, dont il a, le premier, élaboré l'idée : car il définit seul Dieu par l'Amour. Et il apparaît comme le seul, encore, qui ose incarner le Dieu Amour et faire rayonner dans la pleine lumière de l'histoire[1] la Charité Vivante, Jésus, réconciliant dans l'amour absolu, avec l'humilité parfaite, la grandeur infinie : « Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés; personne ne peut pousser l'amour plus loin que de donner sa vie pour ses amis; vous êtes mes amis. » (Jo. 15. 12-15). Et il lance les Martyrs en renfort aux Apôtres, — les Martyrs, ses amis privilégiés dans la charité.

Seul, enfin, le Christianisme formule les trois doctrines d'amour dont la lumière apporte à la raison qui cherche les solutions qu'elle exige, à l'âme qui souffre la paix dont elle a soif : *la création ex nihilo*, qui rattache directement à Dieu l'origine de l'être, *l'incarnation ex caritate* par quoi Dieu descend dans l'histoire pour se rapprocher des hommes, *l'union à Dieu per communionem cum Jesu filio Mariæ et Æterni Patris* qui introduit les enfants dans la maison du Père.

Il faut, disait Platon, *fuir du monde* au plus vite, puisque le mal y règne; c'est dire qu'*il faut imiter Dieu*, autant

1. Une intervention de Dieu même dans l'Histoire a été parfois envisagée par les Païens. Elle est impossible, déclare Cicéron, *De har. resp.* 28 : *Nolite id putare accidere posse... ut deus aliquis, lapsus de cælo, cœtus hominum adeat, versetur in terris, cum hominibus colloquatur*; il faut que les hommes se résolvent à ignorer, *Dominum nostrum ignorare*, *Acad II.* 41. Mais Platon ne semble pas écarter l'hypothèse de façon absolue. A défaut de la vérité, déclare-t-il, les hommes se contenteront de l'opinion la plus sûre, *à moins que*, pour faire la traversée de la vie, ils puissent embarquer sur un bateau plus solide, *une parole divine*, εἰ μή δύναιτο ἀσφαλέστερον ἐπὶ βεβαιοτέρου ὀχήματος ἢ λόγου θείου τινός, διαπορευθῆναι, *Phédon* 85 d (Robin, Paris, 1926, p. 49).

que faire se peut, *dans la justice et la sainteté*; πειρᾶσθαι χρὴ ἐνθένδε ἐκεῖσε φεύγειν ὅτι τάχιστα. Φυγὴ δὲ ὁμοίωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν. ὁμοίωσις δὲ δίκαιον καὶ ὅσιον... γενέσθαι.

Il faut *transformer le monde* en y faisant régner Dieu par la justice et la sainteté, dans la foi et la charité, reprennent et précisent les Apôtres; il faut *imiter Dieu en imitant Jésus*, ὁμοίωσις θεῷ μιμηταὶ τοῦ κυρίου Ἰησοῦ χριστοῦ γενέσθαι[1].

L'Église agrée, en la transfigurant par l'histoire, la formule platonicienne de l'Humanisme hellénique.

Ayant entendu, ayant vu, ayant comparé, la Grèce a, dès lors, choisi; et le congé fut par elle signifié à Mithra comme à Jupiter.

Bon gré, mal gré, il faudra que l'Empire suive.

En attendant, il regarde.

L'Église et l'Empire.

Lorsqu'un inconnu écrit à Diognète, Aristide à Antonin, s. Justin à Marc-Aurèle, l'imprécision de leur exposé laisse entrevoir les légendes qui courent sur l'Église, et comme l'Empire ignore ce qui fait sa vie.

Aujourd'hui, les esprits pénétrants s'inquiètent. Lucien raille la fraternité des Saints. Platonicien d'âme généreuse, Celse prend peur de leurs conquêtes : il les combat au nom de la patrie et de la raison. La politique de Rome évolue. Elle inclinait hier à laisser en paix les dévots du Christ. C'était la foule qui vouait à la mort s. Antipater et s. Ignace, s. Télesphore et s. Syméon, s. Polycarpe et les martyrs de Smyrne, s. Pothin et les martyrs de Lyon, s. Speratus et les martyrs de Scillium, s. Apollonius et s. Justin. Aujourd'hui, l'Empire

1. Comparer *Théétète* 176 a b, *I Thes* 1. 6, 2. 12, *Eph.* 5. 1-2, etc... Ἀκολουθεῖν τῷ θεῷ disaient déjà les Pythagoriciens.

découvre dans l'Église, avec l'esprit des Chrétiens, leur système d'organisation : *il prend peur*; après avoir contenu les passions de la foule, le voici qui les épouse; il les stimulera bientôt.

Le Montanisme.

Mais avant de franchir le seuil de cette nouvelle histoire, il faut montrer quelles résistances tentèrent d'arrêter l'Église en sa marche vers l'avenir. Cette organisation, qui se fait chaque jour plus serrée, du Royaume de Dieu sur terre, froisse certaines âmes que le monde révolte, que l'Idolâtrie écœure, qui attendent, avec des frémissements d'impatience, le retour du Fils de Dieu sur les nuées du ciel.

Voici qu'un jour se répand la nouvelle qu'un prophète a paru en Phrygie : il a des extases; il se dit le Paraclet; il assure que la Jérusalem céleste va descendre ici-bas, au nord de la haute vallée du Méandre, entre Pepuza et Tymium. C'est un néophyte d'Arbadau de Mysie, nommé Montanus. Tout le monde court à lui, et d'abord les femmes, Priscilla et Maximilla notamment. Les biens sont mis en commun. On liquide les fortunes. On se procure de beaux habits pour faire honneur au Très-Haut.... (172-179).

Mais, bientôt, des bruits fâcheux circulent. Les évêques s'inquiètent. Zoticus de Comana, Julien d'Apamée, Sotas d'Anchiale, tentent vainement de ramener le calme. Proculus court à Rome pour convertir le pape. Tertullien, déjà, s'est converti. Irénée n'a cessé de se montrer très favorable. La doctrine des prophétesses et des prophètes groupés derrière Montanus n'a rien que de traditionnel. Et puis, il est si doux de croire que le Christ revient chez les hommes.

Par malheur, le Christ ne revient pas. Montanus et

ses prophètes entendent se subordonner les évêques et compléter l'Écriture.... Les évêques se montrent de plus en plus hostiles. Après une conférence où le prêtre romain Caïus réfute Proculus, le pape Zéphyrin se résout à condamner le Montanisme. Dans la haute vallée du Méandre, entre Tymium et Pepuza, le ciel restait toujours fermé (vers 212).

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE

LA VIE CHRÉTIENNE DES SÉVÈRES AUX VALENTINIENS

Le règne de Septime Sévère (13 avril 193-4 février 211) sépare deux périodes de l'histoire antique. Durant les cinq siècles qui le précèdent, plus précisément depuis l'avènement d'Alexandre, l'histoire de la Méditerranée s'orientait vers cette unité que Rome préside et que l'Empire formule.

Durant les huit siècles qui le suivent, — plus précisément jusqu'au temps d'Otton III de Teutonie (983-1002) et de Romain Diogène qui conduit Byzance à l'irréparable désastre (Mantzikiert, 19 août 1071), — l'unité se décompose, l'Empire se dissout....

C'est au temps de Septime Sévère que le drame s'inaugure.

La mort de l'Empire et l'expansion de l'Église.

Trois actes en cette histoire de mort. L'Empire se coupe peu à peu en deux morceaux (193-468), bientôt en trois, pour s'éteindre aux alentours de l'an 700 en une incroyable anarchie. A deux reprises, sans doute, des princes énergiques ont entrepris de le restaurer. Septime Sévère d'abord, dont Dèce et Valérien, Dioclétien et Constantin, ont repris la politique, — Justinien ensuite, dont les premières victoires ont sombré dans la

défaite, se sont appliqués pareillement, malgré la diversité des conjonctures, à rétablir l'unité romaine et ramener au bercail impérial les peuples qui s'en étaient détournés. Jamais ils n'ont réussi. Toujours, après leurs efforts, l'Empire est retombé plus bas. On finit, bien qu'on en parle toujours, par ne plus trop savoir ce que c'est. En son palais de l'Aventin, Otton III rêve de conquérir le monde; il échoue à tenir Rome.

Un fait symbolise cet effondrement. Les Barbares ont crevé la cuirasse défensive dont l'Empire avait fortifié ses frontières. Et si plusieurs, Goths et Francs, ont essayé de le servir, il en était d'autres, vomis par le désert, qui ne rêvaient que sa mort.

Comment s'insère en cette dramatique décadence, et puis en cette agonie, le jaillissement de la vie chrétienne?

Au temps où le Christianisme avait pris naissance, l'histoire sociale et politique semblait conspirer avec l'histoire religieuse : il semblait que l'âme de la Méditerranée aspirât toute à la paix et à la lumière. *Mais voici que divergent, à partir du III^e^ et du IV^e^ siècle, les deux histoires qui convergeaient hier* : l'Empire achève sa course au lendemain du jour où l'Église a commencé la sienne.

On verra dans quelle mesure, souvent effroyable, elle a pâti de la tempête. Au levant comme au couchant, bien des heures sonnent où l'aurore semble sombrer dans la nuit; mais l'heure ne sonne jamais où les ténèbres étouffent la lumière.

I. — L'Église au temps de Septime.

Lorsque, d'une main rude, aux alentours de l'an 200, Septime Sévère le Libyque saisit le pouvoir, l'Empire et l'Église se dressent en face l'un de l'autre comme

deux forces distinctes et autonomes. Avant de montrer l'évolution de leurs rapports, et comment, d'abord ennemis, bientôt alliés, ils luttent, puis collaborent ensemble, il convient de jeter un coup d'œil sur leur situation respective.

A trois groupes d'églises apostoliques se joignent trois groupes d'églises plus jeunes, mais non moins ardentes.

Au premier rang brille Antioche, célèbre par la grâce de son paysage, la fraîcheur de ses eaux jaillissantes (Daphné), l'activité de sa marine (Séleucie de Piérie), la splendeur du boulevard qui la traverse, étalant sur sept kilomètres de longueur le miroir de ses pavés de granit, la beauté de ses portiques, le peuple innombrable de ses statues. C'est aujourd'hui la métropole de l'Hellénisme et le centre de la résistance contre la Perse. Mais c'est aussi la première métropole de l'Église, la ville de s. Ignace et de Sérapion. La plupart des chrétientés de Syrie et de Palestine, d'Osrhoëne et de Mésopotamie, gravitent autour d'elle. C'est là que s'est formée une des plus curieuses figures de ce temps, Julius Africanus, à la fois historien et soldat, médecin et architecte, officier chrétien de l'Empereur païen. C'est là que la Bible a d'abord été traduite en syriaque (Peshitto) et la noblesse sarrasine, convertie, avec Abgar IX († 214).

Éphèse décline parce que décline la vieille Asie proconsulaire, éclipsée par la Cappadoce et le Pont. Césarée de Cappadoce domine l'Asie Mineure : c'est le quartier général de l'armée romaine, l'entrepôt du commerce qui unit la Méditerranée à l'Euphrate. Malgré la persistance de plusieurs cultes indigènes, l'Évangile est ici très fort : c'est ici que le Montanisme a recruté ses premiers adeptes; c'est d'ici que sont partis les premiers pèlerins pour la Terre Sainte (Alexandre) et « la Ville Royale » (Abercius).

Rome continue de trôner sur ses collines, encore que commencent à décliner sa prospérité et sa population (tombée à un million); l'aristocratie impériale continue de demander le baptême; Cæcilii, Æmilii, Cornelii, ont suivi l'exemple donné par les Pomponii, les Acilii, les Flavii : « le cimetière » de la voie Appia est le siège de l'administration épiscopale : quarante prêtres, une centaine de clercs assurent le ministère ecclésiastique, parmi les quarante mille chrétiens de la métropole du monde. Elle rayonne sur Naples, Brindes et les cinquante églises de l'Italie du Sud, sans doute aussi sur Corinthe et les églises de Grèce. Mais la décadence a commencé : *d'ici cent ans* (200-300), Rome aura perdu *la moitié* de ses habitants.

A côté de ces vieilles chrétientés émergent de l'ombre Alexandrie, Carthage et Lyon. L'importance économique, intellectuelle et religieuse d'Alexandrie n'est pas moindre qu'au temps de Philon. Son université (Musée) et sa Bibliothèque n'ont pas de rivales. Contre Basilide et ses émules, l'Église a fixé là son *didascalée* le plus important : Clément y enseigne.

Carthage s'émancipe de Rome, pour rayonner sur l'Afrique et la Numidie à l'heure où Tertullien la couvre de gloire. Mais les deux Mauritanies se montrent aussi rebelles à la propagande chrétienne qu'à l'influence romaine.

Les Gaules, au contraire, s'ouvrent à l'une et l'autre. Lyon est la métropole de l'Occident. Mais c'est aussi l'église de s. Pothin, des martyrs de 177 et de s. Irénée. Elle souffre durement des invasions barbares et des troubles civils; elle est incendiée en 193; Trèves et Reims, Vienne et Arles grandissent, qui bientôt rivaliseront avec elle.

La politique de Septime.

Mais l'heure où, de ces métropoles, rayonne l'Évangile est l'heure même où, avec Papinien son confident, Septime Sévère entreprend de réformer l'Empire.... La Perse ressuscite l'Orient, et l'Alaman menace la Gaule. L'Empereur doit courir de la Babylonie à l'Écosse....

Il abolira donc le passé, et le Sénat son symbole. Guidé par un Conseil de jurisconsultes, il transformera le monde au nom du peuple romain dont il a reçu la toute-puissance, et au nom des dieux dont il partage la sainteté sacrée. C'est d'ailleurs à faire régner la justice — une justice souvent pénétrée de bonté — que s'appliquera ce despotisme révolutionnaire. Un fonctionnarisme équestre, émané de l'armée, en fera respecter les décrets.

La réforme militaire et politique s'accompagnera d'une réforme religieuse et morale. L'adultère sera poursuivi, les familles nombreuses protégées, le droit de cité répandu : les *dediticii* seuls en demeureront privés. Les religions traditionnelles seront confirmées : les foules ont besoin de leurs dieux locaux; Septime restaure les temples qui croulent, comme il prend soin d'en bâtir aux propres dieux de Leptis Magna, sa patrie. Mais il sait que l'élite humaine aspire à autre chose; il favorise donc les cultes « panthées », les « condensations » syncrétistes, les tâtonnements du Monothéisme, qui partout s'ébauchent, ce culte du Soleil surtout, et des planètes, qui jouit d'un si beau prestige au pays de Julia Domna sa femme. Julia Domna est fille du grand-prêtre héréditaire d'El Gabal, le Baal d'Emèse, entre Antioche et Damas, non loin d'Héliopolis de Syrie (Baalbeck). El Gabal est la forme syrienne du Soleil, comme *le Soleil est la forme visible de l'Invisible Maître du Monde*, invoqué à la fois sous les noms de Zeus, Helios, Serapis

et Mithra. Julia Domna protège Philostrate et fait écrire par lui la vie d'Apollonius de Tyane : c'était, sous les Flaviens, le Prophète du Dieu-Soleil. Philostrate démontre combien il l'emporte sur Jésus.

Chrétiens et Juifs seront donc contraints de renoncer à leurs superstitions. Il est intolérable qu'ils répudient systématiquement toute activité politique. Il est intolérable qu'ils refusent d'adorer les dieux de l'Empire. Il est intolérable qu'ils refusent d'obéir à l'Empereur. Et cela est d'autant plus intolérable qu'ils forment un « corps » organisé. Mais *parce que* la religion de l'Empire fait partie du droit public, la persécution qu'il infligera à l'Église présentera un caractère *politique.* Ulpien mène ici la bataille.

Un édit paraît, en 202, qui interdit aux non-chrétiens d'embrasser le Christianisme : ses progrès s'accéléraient sans aucun doute. Clément doit fuir d'Alexandrie où il vient de succéder à Pantène. Le préfet d'Égypte fait décapiter Léonidas, père d'Origène. A Carthage, Félicité et Perpétue subissent le martyre avec plusieurs catéchumènes....

Puis la persécution s'arrête soudain.... Il y a des chrétiens autour de l'Empereur : — tel M. Aurelius Prosenes, le grand chambellan, ou Proculus Torpacion, l'esclave médecin. — Julie Mammée, nièce de Septime, entre en rapport avec Hippolyte et Origène.

Dèce et Valérien.

Mais la politique d'Ulpien reparaît avec Maximin le Thrace, avec Dèce et ses conseillers dont le plus influent, Valérien, devient Empereur (253-260). Un premier édit contraint tous les citoyens à sacrifier aux dieux. Qui consent reçoit un certificat de loyalisme.... « Universelle fut la défaillance ». Il y eut cependant

aussi des martyrs : tel le pape Fabien exécuté à Rome le 20 janvier 250; Carpus, l'évêque de Thyatire, et son diacre Papyle; le prêtre de Smyrne, Pionius. Babylas, évêque d'Antioche et Alexandre, évêque de Jérusalem, furent mis en prison et y moururent.

L'Église ne mourait pas. Beaucoup d'évêques, cachés en lieux sûrs, continuaient de diriger les fidèles. C'est Dèce qui est écrasé à Bérée et massacré, avec son fils Herennius Etruscus dans la Dobroudja, par les Goths (août 251 ?).

Valérien ne sera pas plus heureux après qu'il aura saisi les cimetières (257). Les évêques s'établissent dans ceux qui sont propriétés privées. Furieux, l'Empereur met les chrétiens hors la loi (258) : évêques et clercs seront tous exécutés; sénateurs et chevaliers, dégradés et privés de leurs biens. Le 6 août 258, le pape Sixte II est décapité avec quatre de ses diacres, au cimetière de Prétextat; les trois autres, dont Laurent, le chef du collège diaconal, sont exécutés le 10 août. Le proconsul d'Afrique fait trancher la tête de l'évêque de Carthage, Cyprien. Jacques et Marien sont mis à mort en Numidie, Lucius et Montanus en Proconsulaire, Fructuosus et ses deux diacres à Tarragone.... Mais en Orient, où l'Empire Perse se réorganise, la police romaine use de ménagements : à Alexandrie, à Césarée....

Et voici que les Perses de Sapor battent, prennent, tuent Valérien près Edesse (259-260). Gallien, son successeur, juge opportun l'arrêt de la persécution, et la restitution des cimetières « aux magistrats du Verbe » (260).

La paix de Gallien.

L'Église met donc à profit les quarante ans de paix que lui vaut sa victoire : elle la consolide et elle l'étend.

Elle ouvre son cœur et ses bras aux malheureux qui l'ont reniée et qui demandent pardon. La question se complique d'abord parce que les formalités varient suivant les pays. En outre, les apostats intéressent les confesseurs à leur cause; l'héroïsme de ceux-ci ne peut-il compenser la faiblesse de ceux-là? Qui se rappelle la Croix ne trouve nulle difficulté en cette affaire. Des difficultés s'élèvent pourtant : car certains confesseurs traitent de très haut les évêques. Ainsi, Novatus à Carthage.... Cyprien dut recourir contre celui-ci au pape Corneille. Mais Novatus rallia certains prêtres romains, — tel Novatianus, — certains évêques même, comme Fabius d'Antioche, Marcianus d'Arles; Cyprien et Corneille se virent menacés.

Un schisme couvait, dont les chefs affectaient un altier rigorisme : anathème perpétuel aux déserteurs, c'était leur mot d'ordre (juin 250-253). Par bonheur, l'évêque Denys d'Alexandrie épousa les théories miséricordieuses de Corneille et réussit à y rallier les évêques de l'Orient, Firmilien, Helenus et Théoctiste. L'unité fut sauvée.

Bien mieux, l'unité progressa et se consolida en se dilatant. Ebionites et Marcionites, Gnostiques de toute couleur, certains Montanistes même accouraient après la persécution : les Églises hérétiques déclinaient; aucune ne pouvait rivaliser de prestige avec l'Église Catholique; c'était l'Église des Martyrs comme c'était l'Église des Apôtres.

Ici encore, pourtant, des difficultés surgirent d'où faillit encore naître un schisme; la plupart des évêques, Cyprien en tête, entendaient renouveler le baptême des hérétiques, alors que le pape Etienne 1^er^ se contentait de renouveler le rite collateur du Saint-Esprit. Étienne menaça les évêques d'Afrique qui refusaient d'obéir (255-256),

et Firmilien prit parti pour Carthage. Seulement, Étienne Ier fut martyrisé le 2 août 257 et, pour la seconde fois, s'entremit le grand évêque d'Alexandrie : il fit valoir le scandale de cette guerre, au cœur de la persécution, et que la tolérance est une belle chose. Chaque église conserva sa discipline et la paix refleurit.

S. Cyprien.

La persécution avait tout désorganisé. On publia donc des éditions nouvelles du droit ecclésiastique; on les plaçait toujours sous le patronage des Apôtres. On exaltait l'unité; on proclamait la primauté de Rome, où s. Pierre commençait d'éclipser s. Paul. Mais parfois se cabraient certains : tel s. Cyprien, reprochant au pape Étienne de s'ériger en « évêque des évêques » (256).

C'était pourtant un grand évêque. Aux jours tragiques qu'il traversa, il sut faire admirer de tous sa douceur, son dévouement, son humilité, en même temps que la fermeté de son âme et la dignité de son caractère. Ses frères dans le martyre, — les Fabien, les Étienne, les Sixte II, — et dans l'épiscopat, — Denys d'Alexandrie, Firmilien de Césarée († 269), Grégoire le Thaumaturge de Néo-Césarée († 270) — rivalisaient avec lui de vertu, de science et de zèle. Les conciles bi-annuels qui se réunissaient en Afrique jouissaient d'un beau prestige. Théognoste, Pierios et Sérapion dirigeaient avec éclat le didascalée d'Alexandrie. Malchion et Dorothée illustraient une autre école de théologie que l'on aperçoit alors à Antioche. Si l'afflux des convertis entraîne ici et là — en Espagne, par exemple : le concile d'Elvire (Grenade, 303) précise *dix-sept cas où la communion sera refusée aux fidèles* — un fléchissement de la moralité et de la piété, voici les premiers *Moines* : pour mieux se détacher du monde et s'attacher à Dieu, Paul de Thèbes

et Antoine de Pispir s'enfoncent dans les déserts d'Égypte (vers 260-270).

En Afrique s'élèvent les premières basiliques. *La main de Dieu, du haut du ciel, couvrait son peuple.* Le second siècle a vu la trouée de l'idée chrétienne; le troisième, la mêlée des dieux; le quatrième verra-t-il le triomphe du Christ?

II. — Dioclétien et Constantin.

Le IV^e^ siècle verra le triomphe du Christ; mais, à la différence de la paix de Gallien, la paix de Constantin se fortifiera d'une *alliance.*

Une nouvelle guerre éclate d'abord. Elle jaillit encore de la politique réformatrice de l'Empire. Les révoltes de l'armée, les résistances du Sénat, mille incidents fâcheux avaient empêché d'aboutir l'œuvre de Septime Sévère et de Valérien. Il fallait la reprendre. Fortifier l'armée et consolider le pouvoir autocratique de l'Empereur, voilà le double but de ce politique à l'esprit net qu'était Dioclétien. Il partage l'Empire en quatre commandements militaires : Nicomédie et Sirmium, Milan et Trèves; il militarise le haut commandement; il régionalise le recrutement; il double le nombre des légions (68) en dédoublant leur effectif; il assouplit leur tactique; il modifie leur répartition. Il réorganise le *Sacré Palais* et le *Consistoire Sacré*; il se donne trois vice-Empereurs; il double le nombre des gouverneurs de province (96), pour fortifier ses moyens d'action. Une contrainte systématique règle tout.

Et il reprend la politique religieuse de Sévère : pour contenter les foules, les cultes locaux seront raffermis; pour satisfaire l'élite, un Monothéisme syncrétiste sera

défini, — que symbolisera, soit le Soleil Invincible qu'Aurélien avait exalté (274), soit ce Mithra auquel ses vieux légionnaires montrent dévotion si fervente : un jour, à Carnuntum sur le Danube, entouré de ses lieutenants Galère et Licinius, il consacre à Mithra un sanctuaire et lui demande de protéger l'Empire.

Les autres religions doivent disparaître. Les rites maléfiques du Dieu méchant et des méchants démons de la Perse sont interdits. Comme le Manichéisme s'organise à cette heure même, Dioclétien proscrit le Manichéisme (296-302), forme christianisée du Dualisme mazdéen. Quant au Christianisme, une persécution savante, systématique et prolongée, réussira à en débarrasser Rome.

La grande persécution.

Galère décide l'Empereur — qui lui a donné sa fille en mariage (1er mars 293) — à épurer d'abord l'armée : par ce temps de complots, c'est élémentaire prudence. Le *Magister militum* Veturius oblige donc à sacrifier officiers et soldats. Et le sang commence à couler — en Afrique — au rebours de ce que la chancellerie avait promis à l'Empereur (Tébessa, 12 mars 295).

Bientôt, les événements se précipitent (302). Galère fait valoir un oracle de l'Apollon de Milet. Sur son ordre, d'accord avec l'Empereur, le Préfet du Prétoire rase la cathédrale de Nicomédie. Le lendemain, 24 février 303, un édit ordonne la destruction de toutes les églises, la destruction de tous les exemplaires de l'Écriture, l'interdiction de toutes les assemblées, l'abjuration immédiate de tous, sous peine de dégradation ou d'asservissement. L'Empereur déclare qu'il ne veut pas que le sang coule....

Mais c'est un jeu, pour Galère, de lui forcer la main.

Il met au compte des chrétiens l'incendie que la foudre allume dans le palais : en même temps que l'Impératrice Prisca et sa fille Valeria, — celle que Galère avait épousée, — beaucoup de hauts fonctionnaires et chambellans étaient chrétiens : Pierre le Cubiculaire, Dorothée, Gorgonios....

Dioclétien se croit trahi. Les rues de Nicomédie ruissellent de sang. L'évêque Anthime est décapité. Trois nouveaux édits paraissent en 303, et au début de 304. La terreur règne. De Nicomédie, elle gagne les provinces où les gouverneurs, lentement, ouvrent les yeux : ce n'est plus la foule, aujourd'hui, qui, devant les chrétiens, hurle à la mort.... On décapite, on étrangle, on brûle, on noie. En Phrygie, des villages sont intégralement massacrés. En Afrique, on s'applique à faire blasphémer les enfants des écoles, à répandre des pamphlets antichrétiens, à confisquer les exemplaires de l'Écriture. Les bourreaux inventent parfois de prodigieux moyens d'accroître la souffrance : ceux, par exemple, qui mirent à mort, à Césarée de Palestine, Apphianos le Lycien, un étudiant de Béryte (2 avril 306).

Galère, Daïa, Licinius.

C'est bien pis après que Dioclétien a abdiqué (305)! Si Constance Chlore et puis Constantin, son fils et successeur, rendent la liberté aux chrétiens d'Occident (306), Galère est devenu le souverain maître de l'Orient. Et c'est l'homme des antichrétiens. Il lance un nouvel édit pour ranimer l'ardeur des magistrats. Les abords de Césarée, transformés en charnier, attirent les oiseaux de proie et les chiens. Les mines de Cilicie et de Thébaïde voient se succéder de longues chaînes de confesseurs : on décapite en route ceux qui ne peuvent marcher. On viole les femmes avant de les faire mourir.

Lorsqu'est mort Galère (5 mai 311) — non sans avoir demandé au Dieu des Chrétiens la guérison de la maladie qui le tuait, et lancé *un édit de tolérance* (30 avril 311), — Maximin Daïa (311-313) et puis Licinius (319-323) continuent son œuvre, en essayant parfois, par une refonte des sacerdoces, de réveiller les religions idolâtriques. Mais il est plus aisé d'accroître le nombre des martyrs, — et des apostats, — que de faire prévaloir sur Jésus, Jupiter, Mithra ou Sol Invictus.

D'autant que Jésus venait de trouver un champion. Maximin Daïa avait, un jour, reçu de Constantin une lettre menaçante : le Dieu des Chrétiens s'était révélé son ami. De fait, il tenait de son père un dédain radical pour les dieux traditionnels; comme lui, comme beaucoup, il rêvait du Dieu Unique. Or, il rêvait aussi du souverain pouvoir. Il avait donc besoin d'un protecteur. Et ses rivaux tenaient pour l'Idolâtrie.

Au cours d'une campagne qui pouvait être décisive, l'idée lui vint, à la suite d'un songe, d'implorer, — non pas Apollon auquel il avait pensé d'abord (310), — mais le Christ. A la bataille du Pont Milvius (28 octobre 312), le Christ lui donna la victoire; par l'édit de Milan (février 313), Constantin donna à l'Église du Christ la liberté[1].

Alliance de l'Église et de l'Empire.

Mais, avec la liberté, l'Empire donnait à l'Église son alliance. De là, entre l'un et l'autre, d'étroits rapports et le jeu naturel des influences réciproques.

Ce sont d'abord les influences impériales qui prévalent sur celles de l'Église. Non que Constantin se pro-

1. Et lui rendit ses biens confisqués. — Nous avons, non le texte officiel de l'édit, mais une lettre de Licinius du 13 juin 313 qui le fait connaître au gouverneur de Bithynie.

pose de régenter celle-ci. Il se propose seulement d'assurer la prospérité de l'État, — car il a conscience d'être responsable du bien public, — et de ne pas manquer à son protecteur Jésus-Christ, — car il a conscience de ce qu'il doit à son appui : *instinctu divinitatis...*, disent eux-mêmes les Païens du Sénat (315). — Que des troubles religieux éclatent, Constantin se croira tenu d'agir.

Voici précisément que le Rigorisme des Novatiens ressuscite en Afrique. L'évêque des Cases Noires Donat jette l'anathème aux apostats, à ceux notamment qui livrèrent les Écritures (les traditeurs); il attaque l'évêque de Carthage Mensurius et Cécilien son successeur, qui veulent, comme Cyprien hier, user d'indulgence et ramener la paix (308-312). Constantin soutient Cécilien contre Majorinus que Donat et ses amis lui opposent. Mais il s'inquiète. « Vous comprenez, écrit-il au pape Miltiade, chargé par lui de présider le concile qui tranchera cette compétition (313), que je porte un tel respect à la légitime Église Catholique que je voudrais ne voir subsister entre vous, ni schisme ni divisions. » « *Je ne me crois pas permis*, écrit-il en même temps au Vicaire d'Afrique, *de tolérer des scandales qui peuvent irriter la Divinité*, non seulement contre le genre humain, *mais contre moi-même* puisque *c'est elle qui m'a confié la terre à gouverner : elle pourrait prendre quelque autre décision.* » Et lorsque l'affaire *donatiste* s'envenime, ce n'est qu'à son corps défendant, poussé par son double devoir envers l'État et envers le Christ, qu'il développe son intervention.

La question arienne et la pesée de l'Empire sur l'Église.

Les mêmes sentiments dictent son attitude en une affaire beaucoup plus grave. En 318 ou 319, Arius, un prêtre d'Alexandrie, montre en Jésus, non un Dieu

véritable, mais un Dieu par métaphore : c'est, dit-il, une créature exceptionnelle, puisque Dieu l'a créée pour créer le monde; mais c'est une créature qui a eu un commencement et qui a été tirée du néant.

Les évêques protestent. Constantin s'inquiète. Et il convoque les évêques, près de Nicomédie, à Nicée (20 mai-25 août 325). Ils s'entendent pour condamner Arius et formuler un symbole de foi très précis. Constantin est rassuré. Il exile Arius. Il brûle ses écrits. Le Christ doit être satisfait. L'Empereur dort tranquille.

Mais Constantia, sa sœur, réveille bientôt ses terreurs. Elle a gardé sa confiance à Eusèbe, l'évêque de Nicomédie où réside toujours la cour (327-329). Or Eusèbe protège Arius. Constantin s'engoue d'Eusèbe. On le persuade que les adversaires d'Arius se moquent de sa vieille mère, la pieuse Hélène : elle meurt à ce moment (328). Et le jeune évêque d'Alexandrie, Athanase, s'obstine à défendre, contre l'Empereur, contre Eusèbe et Arius, *contre les nouveaux convertis qui les suivent*, et que l'idée monothéiste attire *seule*, avec les canons de Nicée, la « véritable » divinité de Jésus.

Constantin se sent fort troublé. D'autant qu'on accuse Athanase de toute sorte de crimes, même d'avoir assassiné un évêque, — Arsenius, évêque d'Hypsélé, — et encore de contrarier sourdement les envois du blé d'Égypte qui font vivre la très chrétienne capitale que construit l'Empereur (328-335)! Constantin, pourtant, ne veut pas sévir lui-même. Il supplie les évêques d'agir. Et c'est parce que le concile de Tyr a déposé Athanase (335), que Constantin exile Athanase à Trèves (336), que Constantin contraint l'évêque de Constantinople, Alexandre, à recevoir Arius en sa communion.... Le Christ est-il content?

La politique des fils de Constantin et de leurs suc-

cesseurs est essentiellement la même que celle du fondateur de la dynastie. Il s'y ajoute un sentiment de défiance croissante à l'endroit d'Athanase qui, peu à peu, surtout grâce à Antoine de Pispir et grâce aux Moines ses amis, domine l'Égypte. Constance essaye en vain de le briser : s. Athanase fuit au désert et une troupe d'évêques intrépides refusent de le renier. D'ailleurs, les Ariens se divisent : Ætios et Eunomios n'ont pas l'autorité d'Eusèbe de Nicomédie; et beaucoup se demandent si le Fils est du moins *semblable* au Père, puisqu'Arius ne veut pas qu'il lui soit *identique* en nature. Constance s'applique à rédiger et imposer un nouveau symbole de foi, celui de Nice en Thrace (359); « l'univers gémit et s'étonne de se voir arien ». L'Église est asservie à l'Empire.

Cette servitude dura peu. Constance mourut. Valens, qui suivait sa politique (365), fut arrêté par la résistance grandissante des fidèles : beaucoup avaient soutenu contre lui Procope l'usurpateur, parce qu'il s'obstinait à chasser d'Alexandrie s. Athanase (365-366); s. Basile *refusait* d'obéir *quand c'est Dieu qui est mis en cause*; le 5 septembre 370, quatre-vingts prêtres catholiques, plutôt que de reconnaître comme évêque de Constantinople l'arien Démophile, se laissaient brûler vifs. La foi traditionnelle venait de trouver des chefs aussi habiles qu'énergiques. L'Église, désormais, guidera souvent l'Empire.

L'Empire combat les ennemis de l'Église.

Idolâtrie, Judaïsme, Hérésie, tous les adversaires de l'orthodoxie catholique sont combattus avec une vivacité croissante, finalement proscrits.

Les lois se multiplient — *cent cinquante de* 314 *à* 322 (*dont* 44 *en* 319) — qui interdisent la divination,

proscrivent les sacrifices, prescrivent la démolition des temples.... Constantin abandonne Rome, toute souillée de ses milliers d'idoles, et donne à l'Empire une métropole nouvelle (324-335) qu'il dote de son nom, et qu'il pare d'une basilique étincelante, dédiée aux Saints Apôtres. C'est en vain que Julien l'Apostat (361-363) veut restaurer les religions polythéistes : les Perses le tuent. Gratien (375-383) et Théodose (379-395) refusent les insignes du souverain pontificat, font ôter de la salle du Sénat la statue de la Victoire, suppriment les appointements des prêtres des idoles, confisquent les biens des temples, interdisent d'y sacrifier et même d'y entrer (27 février 391). Libanius, Prétextat, Symmaque, Macrobe pleurent en vain.

En vain s'obstinent Ariens, Marcionites, Gnostiques : ils sont systématiquement combattus. L'Impératrice Justine et ses amis finissent par sentir leur impuissance. Une loi du 28 février 380 impose à tous *la foi que l'église romaine a reçue de l'Apôtre Pierre.* En 423, Théodose II proscrira d'un coup vingt-deux sectes. Mithriacisme, Cybélénisme, Isisme, déclinent soudain. Le Manichéisme, qui seul progresse, est en butte à une persécution violente (372, 381, 389, 399, 405, 407).

Israël, décimé hier par les massacres, est miné aujourd'hui par l'opposition que font aux grands-prêtres de Tibériade certains rabbins indépendants. Il est aussi traqué par les évêques. Il fuit en Babylonie, à Soura, à Nisibe....

Le Droit chrétien.

Mais l'Église ne se contente pas de frapper. Elle s'attache aussi à transformer.

Les lois contre le célibat sont abolies, le mariage protégé. L'autorité paternelle perd son droit de vie et

de mort. L'autorité des « formules » juridiques est pratiquement abolie. — A vrai dire l'esclavage subsiste : la politique générale de l'Empire ne vise qu'à établir partout un régime de contrainte systématique.

Comme de l'esprit de justice, on peut suivre les progrès de l'esprit de charité. Le maître perd le droit de torturer son esclave jusqu'à la mort. Les enfants des indigents doivent être élevés aux frais du fisc. Les condamnés aux mines ne sont plus marqués au front, la promiscuité des sexes est supprimée dans les geôles, les prisonniers sont nourris, la prison privée interdite, la durée de la prison préventive diminuée; pour laisser aux inspirations de la clémence le temps d'intervenir, il est établi qu'un délai de trente jours interviendra entre une sentence capitale et l'exécution. Les combats de gladiateurs disparaissent.

Les fondements d'un droit chrétien sont esquissés ou aperçus. Avant de devenir le précepteur du fils de Constantin, Lactance a longuement médité sur la justice. Aux livres V et VI de ses *Institutions divines* (307-311), il déduit les conséquences sociales de la Vérité, de la sainteté de Dieu, de la fraternité et de l'égalité des hommes : *s'unir à Dieu, c'est le premier devoir de justice, et le second, c'est l'union avec l'homme*, c'est-à-dire la miséricorde et l'humanité.

Ambroise, évêque de Milan, est le type de ces Romains, à la fois hommes d'Église et hommes d'État, qui cherchent le droit de l'avenir : il incarne de façon symbolique l'action de l'Église sur l'État. Conseiller de Gratien et de Théodose, c'est l'intérêt de Dieu qui l'inspire lorsqu'il règle les intérêts des hommes. Il ne connaît pas la crainte, mais le devoir. *L'Empereur peut parler* : « *Quand il s'agit d'une question de foi, c'est l'évêque qui est le juge de l'Empereur.... L'Empereur est dans l'Église, et non au-dessus*

d'elle. » Lorsque l'Empereur fait massacrer la population de Thessalonique révoltée (390), Ambroise refuse de le recevoir à l'église. La loi de Dieu est faite pour tous : mêmes punitions pour tous les pécheurs. La loi de Dieu s'étend à tout : les crimes d'État sont des crimes. Théodose s'incline.

Les évêques reçoivent une juridiction arbitrale et même certaine autorité municipale en la cité.

C'est donc à cette heure — l'heure de Théodose et de s. Ambroise — qu'on rapportera la naissance d'une tradition fameuse : celle qui si étroitement lie l'Empire à l'Église que celle-ci apparaît comme l'âme de celui-là, celui-là le corps de celle-ci. Dès lors est donné aux évêques le *pallium* des consuls. Dès lors naît le mot *Romania* : il désigne l'Empire adopté par l'Église. Dès lors prend forme cette sorte de patriotisme *romain* qui si souvent animera l'Église; avertie par s. Méliton de Sardes, elle soupçonne d'ailleurs que la fortune *unique* de la Ville Éternelle a été, par Dieu même, liée à sa divine mission.

III. — La vie des ames.

L'Empire a trouvé la limite de son action sur l'Église, l'Église le point d'appui de son action sur l'Empire, dans la foi vivante des âmes. Dans quelle mesure peut-on entrevoir cette foi?

Les basiliques.

Il fallait d'abord, au lendemain de la paix, que l'Église se réorganisât au point de vue matériel. L'État lui rend ses cimetières et ses maisons. Elle agrandit ceux-là (*areæ majores*) en multipliant les enclos à ciel ouvert où

les tombes sont groupées autour d'une chapelle. Elle multiplie surtout les basiliques, imitées des temples grecs, coupées en trois ou cinq nefs par des files de colonnes, couvertes en leur partie centrale d'un toit surélevé, terminées par une abside où se tient le *presbytérium* réuni autour de la *cathedra* de l'évêque. Mosaïques et fresques décorent les murs : le Christ triomphe à la conque absidale; l'histoire biblique ou les symboles de l'Apocalypse s'étalent à droite et à gauche. Deux tendances se heurtent, visant l'une la beauté, l'autre la vie.

Autour de la basilique s'ordonnent baptistère et sacristie, hospice et salle d'agapes. A Rome, dans le domaine du Latran donné par Constantin au pape Silvestre, celui-ci élève un baptistère, avec une basilique et un palais. Une autre basilique aussi somptueuse est construite au-dessus du tombeau de s. Pierre. Sur le sépulcre du Christ à Jérusalem, l'évêque Macaire érige, à l'ouest, une église ronde avec baptistère, à l'est, une basilique.

La liturgie.

Contemporaine de cette poussée d'édifices, se poursuit la réorganisation liturgique. Le triomphe du Christ s'y reflète aussi : la messe solennelle s'ouvre par des psalmodies mêlées de lectures, coupées par l'homélie, que suit la prière supplicatoire pendant laquelle se retirent catéchumènes et pénitents : les fidèles s'y associent par l'invocation *Kyrie, eleison.* Alors commence la liturgie proprement dite. L'évêque rend grâces à Dieu. « *Oui, vraiment, il est juste de vous célébrer d'abord, Dieu réellement existant.... Oui, vraiment, tu es Saint!...* » Et il commémore maintenant la Rédemption, il prie le Seigneur de faire descendre son Esprit-Saint sur le pain et le vin, pour les tranformer au corps et au sang de

Jésus. Le mystère consommé, l'évêque reprend la parole et implore les miséricordes de Dieu : « Seigneur, nous vous prions pour votre Sainte Église,... pour moi qui ne suis rien, pour ces prêtres, pour l'Empereur,... pour ce peuple, pour cette cité, pour les malades,... pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent.... » On récite ensuite le *Pater*, accompagné d'une nouvelle litanie diaconale que clôt la bénédiction du peuple et que suit la communion, donnée aux prêtres, diacres, lecteurs, psalmistes, ascètes, diaconesses, vierges, veuves;... on finit par les petits enfants; l'évêque a communié le premier. La liturgie est ainsi célébrée tous les dimanches et les jours de fêtes : à Pâques, à la Pentecôte et à l'Épiphanie, solennités de l'époque primitive s'ajoutent Noël et l'Ascension, l'Exaltation de la Croix et la Purification de la Vierge.

L'organisation ecclésiastique.

La discipline se développe en même temps que les ordres du clergé. Aux évêques, prêtres, diacres, s'ajoutent des sous-diacres, acolytes, chantres, herméneutes qui expliquent l'Écriture, parabolans qui soignent les malades, copiates qui enterrent les morts, syncelles qui conseillent l'évêque, économes qui administrent les biens d'église, notaires qui dressent les actes.... Dans cette poussée exubérante règne une grande variété. Mais l'esprit d'ordre et de réglementation prévaut. Les conciles ne se comptent pas. Les livres codifiant *le droit canon* sont toujours placés sous le patronage des Apôtres, tel celui des *Constitutions Apostoliques* (vers 370), — ou du concile de Nicée : telle la *Didascalie des* 317 *Pères.* Ce sont des remaniements des recueils primitifs. Il faut souligner deux faits : le célibat ecclésiastique commence de se répandre, à Rome notamment (386) et en Afrique

(390); la *propriété ecclésiastique* prend une très grande extension.

L'autorité de l'église romaine est reconnue par le concile de Sardique (343) : un évêque déposé par le concile de sa province reçoit le droit formel d'en appeler au pape. Mais il n'est pas douteux que recule pourtant la force de la *potentior principalitas* du successeur de Pierre. Constantin et ses fils ont été conduits à usurper souvent sa place. L'évêque de Carthage et ses conciles d'Afrique n'éprouvent guère le désir de le consulter. Et les évêques Orientaux ne craignent pas toujours de le contredire. Marcellin, Sylvestre, Libère n'étaient peut-être, enfin, que de médiocres chefs. L'évêque de Nicomédie d'abord, l'évêque de Constantinople ensuite, prennent la tête d'un groupe de prélats grecs dont le prestige d'Antioche et les traditions d'Antioche ont suscité l'essor. Dans les querelles ariennes s'entrevoient, derrière le choc d'idées contraires, le duel de partis hostiles : à l'Occident serré derrière Rome, défendue par Alexandrie, s'oppose l'Orient dont Antioche, hier, dont Constantinople aujourd'hui, dirigent les résistances. *En* 381, *au concile de Constantinople, les évêques grecs donnent à Constantinople, parce que Constantinople est la nouvelle Rome, la seconde place dans l'Église.* A la même heure, ils refusent de terminer un schisme survenu à Antioche en élisant le candidat de Rome!...

Mais Rome ne somnole pas toujours. Avec s. Jules (337-352), elle avait commencé, avec s. Damase (366-384), elle achève de se réveiller. Elle prend le nom de *Siège Apostolique.* Elle prépare un concile où sera proclamé le principe que les Orientaux feignent d'ignorer : *la primauté romaine a pour origine,* non pas une décision conciliaire, mais une *parole du Seigneur et Sauveur rapportée dans l'Évangile.* Elle y fera reconnaître, en outre,

et son droit à régler la discipline, — les *decrétales* datent de Damase, — et le droit d'Alexandrie et d'Antioche à occuper les seconde et troisième places dans l'Église : *ce sont les églises de Pierre*[1].

La charité : *s. Jean Chrysostome.*

Les Apôtres de Jésus, cependant, étendent le royaume de Dieu. Les uns vivifient la foi de ceux qui l'ont reçue avec la vie. Les autres lui conquièrent de nouveaux fidèles.

S. Jean Chrysostome (347-407), prêtre d'Antioche, puis évêque de Constantinople (397), prêche tour à tour l'Évangile, par l'exemple et par la parole, dans les deux villes qui se succèdent comme capitales de l'Orient. Orateur incomparable, il donne sa perfection à l'homélie familière. Mais il use aussi, quand la vérité l'exige, de l'autre éloquence, à l'éclat prestigieux et au pathétique éclatant. Et toujours, il ne songe qu'au bien des âmes et à la gloire de Dieu. Moraliste incomparable, apôtre

1. J'ai essayé en 1909 de justifier ces thèses : cf. mon *Étude sur les Gesta Martyrum Romains*, tome IV. *Le néo-manichéisme et la légende chrétienne*, p. 189 sq. et 230 sq. Turner a abouti ensuite aux mêmes conclusions. Dobschutz et Caspar s'en rapprochent.

De l'histoire de la primauté romaine, distinguer, et rapprocher, celle des groupements ecclésiastiques. Le concile de Nicée *établit* que les évêques doivent se grouper par province civile, s'y réunir deux fois l'an en concile, s'y installer mutuellement après avoir été élus, s'y faire confirmer par l'évêque du chef-lieu, le métropolitain. Mais Nicée *confirme* en même temps l'*antique usage* qui fait de l'évêque d'Alexandrie le seul métropolitain de l'Égypte, de la Libye et de la Pentapole, de l'évêque de Rome le seul métropolitain de toute l'Italie, de l'évêque d'Antioche une sorte de supérieur de l'Orient.

Deux nouveautés au temps de Sardique, 343, et de Constantinople, 381. En Italie, Milan devient métropole et refoule au diocèse civil dit suburbicaire le ressort métropolitain de Rome. A l'est, les évêques des trois diocèses civils d'Asie, de Pont, de Thrace sont tenus de n'en pas sortir; mais on ne voit pas que les évêques des chefs-lieux Ephèse, Césarée, Héraclée reçoivent aucun droit.

plein de ferveur, il s'attache uniquement à prêcher les devoirs que la foi impose; mais qu'il s'agisse de la cupidité et du luxe, de la licence et du mariage, de la discipline morale et de la prière, il les prêche avec une ardeur entraînante et une précision merveilleuse. Lorsqu'il trouve sur le trône les vices qu'il attaque dans le peuple, il les flétrit avec plus de vigueur encore; et l'Impératrice Eudoxie punit de l'exil les apostoliques hardiesses de son langage. Le « monde » devenu chrétien entendait demeurer « le monde ». S. Jean Chrysostome refusa de capituler et combattit sans trêve pour lui imposer la rigueur de l'Évangile : il refusait de distinguer le précepte du conseil.

L'évangélisation des Idolâtres.

A la même heure, d'intrépides apôtres s'appliquaient à traquer l'Idolâtrie, soit au-dehors, soit au-dedans de l'Empire.

Au III^e^ et au IV^e^ siècle ressuscite la Perse orgueilleuse, hostile à Rome puisque Rome s'est faite le champion de l'Hellénisme, hostile au Christ, puisque le Christ baptise les petits-enfants de Platon. La Perse aspire à la Méditerranée et d'abord aux massifs qui commandent les plaines qu'elle baigne. D'où les batailles dont l'Arménie et l'Éthiopie sont le théâtre et l'enjeu.

En Arménie, la défaite de Julien (363) annule la victoire de Galère (297). Mais les Chrétiens ont su profiter de l'heure : avec Grégoire l'Illuminateur (240-310), l'Évangile a rayonné autour d'Artaxisata et d'Amida; le roi Tiridate II s'est converti. Césarée de Cappadoce est la métropole qui les soutient.

En Éthiopie (Axoum) et au Yémen (Himyar), Frumentius et Théophile prêchent avec même succès : ils s'appuient sur Alexandrie et les amis d'Athanase. Mais

Théophile, qui rivalise de zèle avec eux, est un Arien envoyé par Constance (357).

L'Église de Perse est fille d'Antioche et de l'Osrhoëne. Elle a été fondée par Papa Bar Aggaï, un contemporain de Grégoire l'Illuminateur : il en fixe la métropole à Séleucie-Ctésiphon (vers 290-320). Procède-t-elle en quelque mesure de Bardesane? L'évêque Aphraate († 350) permet d'en entrevoir les curieux usages, les abus précoces, la théologie novice. La guerre qui s'engage entre Sapor et Rome (357) s'accompagne, on le devine, d'une rude persécution (339-379) : c'est l'heure des Martyrs.... La paix avec Rome (383-88), l'édit de Iazdegerd, le concile de Séleucie présidé par le métropolitain Isaac (410) ramènent la sécurité et l'ordre. Quelque quarante ans plus tôt mourait s. Ephrem de Nisibe, le grand théologien de ces pays.

L'Évangile fait d'aussi belles conquêtes en Gaule, grâce à s. Martin. Libéré du service militaire à quarante ans (354), il se fait moine. Tours l'élit évêque (371-397). C'était l'esclave du devoir, l'apôtre de la foi et de la bonté. Plus il avance dans la vie, plus il sent en lui la présence de Dieu : toujours son âme est tournée vers le ciel; jamais il ne cesse de prier. Le trait le plus apparent de sa piété, c'est une confiance absolue dans la protection de Dieu et un absolu désintéressement des choses de la terre : il couche sur un cilice, il considère le lit de paille comme un raffinement. Mais son triomphe, c'est sa charité. La plupart de ses miracles sont des miracles de charité. « Dans sa bouche, dit un biographe, rien que le nom du Christ; dans son âme, rien qu'amour, paix, miséricorde. »

Le culte des Martyrs et le prestige des Ascètes.

A la même heure s'épanouit le culte des Martyrs et grandit le prestige des Ascètes.

Quel coin de l'Empire n'a été arrosé de sang chrétien, depuis Licinius et Daïa, depuis Galère et Dioclétien, depuis Valérien et Dèce, — pour ne pas remonter plus haut? Les confesseurs vivants étaient suppliés par les apostats repentis d'intervenir en leur faveur. Se pouvait-il que les Saints dont le martyre a consommé l'héroïsme ne fussent pas suppliés à leur tour d'intercéder auprès de Dieu? Depuis s. Pierre au moins, les « frères » ont coutume de prier les uns pour les autres. Et puis, Dieu est si haut, il a tant à faire, que les pauvres diables ne sont pas fâchés d'avoir sous la main un protecteur efficace. Innombrables sont les cultes de martyrs qui s'organisent!... D'autant que les évêques les favorisent souvent : du dieu local, quel plus redoutable adversaire que le martyr local!

On entrevoit ce courant de piété dans les poèmes de Prudence et de s. Paulin, dans les épitaphes rédigées par Damase, dans les homélies des Pères.

Mais le IV^e^ siècle vénère les Ascètes avec la même ferveur que les Martyrs. Ammon et les deux Macaire groupent des milliers de moines dans la vallée de Nitrie et au désert de Scété. Schnoudi mène rudement ses disciples; mais, quand elle est bienfaisante, la main du justicier de Dieu soulage toutes les misères.

Pakhôme de Tabennisi (315-346), près Thèbes, et Bgoul d'Athripé près Akhmin — il est un peu plus jeune — substituent à un régime de liberté *un régime de règle* : les postulants qui font un stage de quelques jours à la porte du monastère savent qu'ils s'engagent, s'ils y sont reçus, à la *chasteté* et à la *pauvreté* dans l'*obéissance*; *l'obéissance au supérieur, figure du Père céleste*, est conçue dès lors comme *l'essence de la vie religieuse*. Cinq prières par jour, deux jours de jeûne par semaine, l'étude de l'Écriture et le travail des mains, en silence ou au chant

des psaumes, c'est la forme de leur vie (vers 320-330).

L'ascétisme rayonne bientôt hors d'Égypte : les récits de Timothée, moine de Jérusalem (394-410) et de Palladius, évêque d'Helenopolis (420) en propagent l'idéal. La vie cénobitique est introduite en Palestine par Hilarion : ses disciples s'établissent en de petits ermitages (*laures*) dispersés autour de Jérusalem et de Bethléem. Basile vit comme un moine au domaine que sa famille possède dans le Pont, avec quelques amis, tandis que sa mère et sa sœur mènent pareille vie de l'autre côté de l'Iris. Devenu évêque de Césarée de Cappadoce (370-379), il groupe les ascètes de son pays en *monastères réguliers* avec le souci d'unir la vie active à la vie contemplative, et de rapprocher de ses moines, pour aviver leur zèle, ses clercs et ses fidèles.

Athanase exilé à Trèves fait connaître le Monachisme à Rome qu'il traverse. Mais c'est Jérôme (338-420) qui l'y implante (382-384) avant de se fixer à Bethléem : il a entendu l'appel de Dieu à Antioche, au lendemain de la mort d'Innocentius, son ami (374). Il guide dans les sentiers de l'ascèse une pléiade de nobles romaines : Marcella, Albina sa mère, Asella leur amie, Demetriade et Furia leurs émules. Paula les éclipse toutes : ses filles Blesilla, Eustochium et Paulina, sa belle-fille Læta, Fabiola leur amie, font l'admiration de la Ville.

Mais la Gaule avait précédé l'Italie : ses premiers monastères ont été bâtis par Martin à Ligugé et à Marmoutiers. « Quelle était la ville qui ne désirât pour évêque un de ses moines?[1] »

1. *L'office* naît au IV^e^ siècle, récitation faite en commun de cinq prières (litanies ou psaumes : ni lectures ni hymnes) à 6 heures, 9 heures, midi, 15 heures, 21 heures. Dès le III^e^ ou le II^e^ siècle même, les chrétiens pieux priaient cinq fois le jour.

L'usage de l'office comme du célibat est imposé peu à peu aux clercs par les moines, les ascètes, le peuple.

La communion quotidienne est recommandée par s. Basile.

CHAPITRE VIII

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE

LA PENSÉE CHRÉTIENNE D'ORIGÈNE A S. AUGUSTIN

En même temps que la vie chrétienne, la pensée chrétienne s'épanouit. Christianiser la science en éclairant l'Hellénisme des lumières de la foi, helléniser la foi en en précisant le contenu, les principes, les conséquences selon les règles de la logique, c'est la double tâche qui sollicite l'effort des chrétiens en Orient; leur œuvre se couronne en Occident de la synthèse bâtie par Augustin.

I. — Origène.

Enfant d'un martyr, disciple de Pantène et de Clément, Origène (184-254) illustre Alexandrie avant de devenir la gloire de l'Église. L'étendue de sa science, la force de sa pensée, l'ont rendu célèbre de bonne heure. De la règle de foi qu'on lui enseigne, il extrait les théories essentielles et les groupe « en un seul et même corps (de doctrine)... rationnellement disposé ». Et la curiosité de son esprit n'a d'égale que la ferveur de son enthousiasme : il exhorte son père à confesser le Christ; il s'offre à l'évêque Demetrius pour instruire les Païens convertis par les Martyrs; il dirige ses disciples dans les

voies de la sainteté. Viennent des jours plus calmes; il étend ses études, il multiplie les voyages pour connaître la tradition des églises, il recherche les manuscrits de l'Écriture, il apprend l'hébreu. Si la jalousie le chasse d'Alexandrie à Césarée de Palestine (215-218, 231-254), que d'amis il a su gagner : Ambroise, riche chrétien, qui met à sa disposition les copistes dont il a besoin, Théoctiste, Alexandre et bien d'autres évêques. Arrêté par les policiers de Dèce, il est mis à la question, menacé du feu. Rien ne peut vaincre sa constance. Les Païens confessent sa grandeur.

Dans la foi brillent deux lumières. Il s'applique à en diriger les rayons.

Dieu selon Origène.

Au-dessus du monde plane celui qui l'a créé, Dieu, c'est-à-dire le *Principe* de l'être et la *Bonté* essentielle : car le monde qui déploie l'être ne devient intelligible que par un amour qu'il manifeste et qui l'a créé. Mais la Bonté ineffable, puisqu'elle ne peut croître, est immuable : *il faut donc que la création soit éternelle.* Il faut aussi que la création reflète, par ses limitations, son essence de réalité seconde, et par ses plénitudes partielles, la plénitude essentielle de son Principe : *ce sera donc un monde de purs esprits* reliés à Dieu par le Verbe et l'Esprit.

En Dieu, il faut, en effet, distinguer le Père, le Verbe et l'Esprit. Le Verbe est consubstantiel au Père : il est Dieu même en tant que créateur du multiple et créateur du monde. Il est véritablement Dieu, radicalement distinct du monde, parce que le monde a été créé de rien, au lieu que le Fils a été engendré de l'essence même du Père. Il est coéternel au Père, puisque la création est éternelle. Mais il faut reconnaître qu'il est causé par rapport au Père, cause et premier principe ; il

est donc le premier degré de l'échelle qui conduit de l'un au multiple. S'il est, pour la créature, Dieu manifesté, il est, pour le Père κτίσμα ὁμοούσιον : « Nous le confessons sur la foi de Celui qui a dit : *Le Père est plus grand que moi.* »

La création, le péché, la rédemption selon Origène.

Ainsi en va-t-il du Saint-Esprit qui conduit aux *purs esprits créés* par le Verbe et munis par celui-ci d'une *liberté parfaite*, principe de leur responsabilité, — et qui veille, en même temps, à leur retour en Dieu. Car la Bonté essentielle veut se communiquer : *l'union à Dieu est la fin de la créature.* C'est pourquoi toute créature est à l'image du Fils, afin de ressembler au Père. Mais certaines créatures ont usé de leur liberté, non point pour s'élancer vers Dieu, mais pour se détacher de lui. La révolte d'Adam a enténébré la race des hommes. La race des Anges s'est aussi détournée de la lumière. Il a donc fallu que Dieu les punît, car il est Justice et Sainteté, comme il a fallu qu'il les rachetât, puisqu'il ne peut se déprendre de son essentielle Bonté. L'idée de Rédemption est le second foyer de la synthèse d'Origène.

Le Péché explique d'abord l'origine de la *Matière*, et donc quelque chose des *âmes* qui l'animent : les corps matériels naissent du refroidissement de la charité divine dans les *esprits*; ceux-ci se recouvrent, soit d'un corps de lumière (les astres), soit d'un corps de chair (les hommes), soit d'un corps de ténèbres (les démons). Et cette matière, *accidentelle* et polymorphe, disparaîtra lorsqu'aura triomphé l'amour du bien, dans le royaume de Dieu. En sa figure actuelle, le monde est une sorte de purgatoire; la vie, un combat où chacun doit chercher Dieu, où Dieu intervient par son Verbe et par son Esprit.

L'œuvre du Verbe est aussi complexe que les besoins

auxquels elle répond : le salut qu'il apporte aux uns est un principe nouveau de vie, par la *connaissance* qui leur permet de saisir la Bonté telle qu'elle est en soi; il donne aux autres le salut en leur proposant la *foi* en la mission du Dieu-Homme vainqueur de la mort. Car le Verbe s'est incarné en Jésus : en une vie antérieure, l'esprit de Jésus avait aimé le Père avec une ferveur telle qu'il avait mérité l'union hypostatique; au temps de Ponce Pilate, sa mort sur la croix a expié les crimes et payé la dette du monde. Son caractère messianique est prouvé par les Prophètes, sa résurrection par le témoignage des Apôtres. Sa doctrine est exposée dans le Nouveau Testament, comme sa mission a été annoncée dans l'Ancien. Celui qui s'unit à Jésus reçoit de plus en plus largement sa grâce : mais si le chrétien « novice » sait, sans plus, que le Christ est Dieu-Homme, il est donné au chrétien « gnostique » de pouvoir réfuter l'hérésie et, par l'ascèse, la virginité, le silence, d'accéder à Dieu. *La rédemption rachètera tous les esprits*; *tous*, au cours des cycles de siècles, finiront par être sauvés et glorifiés; *la matière disparaîtra toute*, les corps ressuscités ne devant avoir aucun des attributs du corps sensible. Les esprits qui sont purifiés à l'heure de la mort entrent tout de suite au paradis; les autres retournent en un corps où leur purification s'achève.

Après qu'il est remonté auprès de son Père, l'action du Fils se combine avec celle de l'Esprit, pour procurer le retour de la créature au Créateur. Le Christ est la lumière du monde et, par l'Esprit, il illumine l'Église de sa clarté; ainsi l'Église illumine-t-elle, à son tour, ceux qui traversent la nuit de l'ignorance. Il faut donc la chérir. Il faut puiser la vérité à sa règle de foi, à ses Écritures, à ses traditions. Il faut demander la vie spirituelle à ses symboles mystérieux. Apostolique et catho-

lique, elle est la fédération des chrétientés établies dans les cités de l'Empire : les amis de Jésus s'y groupent sous la surveillance de l'évêque qui offre à Dieu le sacrifice propitiatoire. L'évêque veille à défendre ses frères de la contagion du péché et de la contagion de l'hérésie; il est « l'œil » du Christ. Son autorité dépend d'ailleurs de sa sainteté, et d'abord de sa légitimité, de la succession qui le relie aux Apôtres.

« Gnostique » au point de départ, on voit quelle couleur « ecclésiastique » revêt, en achevant de se formuler, la pensée du spéculatif qui se révéla confesseur de la foi à l'heure du péril. Le mouvement qu'a déclenché Valentin contre les héritiers de Basilide arrive à son terme : Origène, c'est le Gnosticisme qui achève de se convertir au Christ en adhérant de tout son cœur, et dans le sang, à l'Église du Christ.

La riposte des Idolâtres : Plotin.

Les chefs de l'Empire l'ont bien compris. A la religion, ce n'est pas l'irréligion qu'ils opposent. Ils s'appliquent à démarquer l'Origénisme en utilisant à leur manière les traditions platoniciennes qu'il avait christianisées. Le besoin de Dieu et la haine de la matière, ces données fondamentales se retrouvent en Plotin comme en Origène; mais Plotin lance ses deux théories de l'*émanation* et de la *purification contre les doctrines chrétiennes* de la *création* et de la *rédemption*. Il tente le grand effort devant lequel se sont dérobés tous les prophètes d'Isis et de Cybèle, de Hadad, de Dionysos et de Mithra.

Compatriote d'Origène, mais *de vingt ans plus jeune que lui*, Plotin (205-270) arrive à Rome en 245; bientôt mêlé au monde impérial, confident de l'Empereur Gallien et de l'Impératrice Salonina, il collabore avec les théologiens qui élaborent la religion du Soleil : le Soleil

sensible, image du Soleil Intelligible, élèvera les esprits des hommes vers le Dieu unique, auquel ils aspirent, et les détournera du Christ et de son Père. *Dieu est bien la Source de l'être et la suprême Bonté. Mais il faut entendre ces notions autrement que font les Barbares.* La bonté n'est pas l'attribut du Père qui se penche sur ses enfants et entend les associer à sa béatitude; c'est la plénitude du fruit mûr qui éclate pour laisser tomber la graine. *De la catégorie de la personne et de la liberté, Plotin transpose l'idée de Dieu dans le plan du nécessaire et de la substance.* Du Dieu-Un, source de l'être, tous les êtres *nécessairement* découlent : d'abord l'Intelligence, principe du multiple et du monde intelligible; ensuite l'Ame du Monde, qui engendre les *âmes particulières* dont l'union à la *matière première* produit le monde sensible.

Car la matière première n'est pas un pur non-être; elle a une certaine actualité, encore que très grossière et humble; *c'est elle le principe du mal.* Le devoir de l'homme est de se retirer du multiple, de se dégager de la matière, de remonter jusqu'à l'Un, par l'échelle des formes hiérarchisées. Ascension possible, parce que *l'homme a deux âmes* : une âme corporelle qui informe le corps, une âme divine qui aspire à contempler la beauté de l'Intelligible. Mais il n'y a pas lieu d'admettre qu'une force divine descend du ciel pour aider chacun en ce douloureux voyage, *d'ici*, ἐνταῦθα, *là-bas*, ἐκεῖ. *Il n'y a pas lieu de prier* : « Ce n'est pas la prière qui donne le salut .» Il n'y a pas lieu de borner l'extension du consubstantiel aux trois premiers termes de la Triade et d'admettre un Dieu-Père; poser, avec l'unité d'origine, la parfaite continuité des formes de l'univers, leur solidarité dégradée et leur analogie descendante, l'immanence de l'inférieur dans le terme supérieur conçu lui-même comme transcendant, en cela consiste *la sagesse.*

Porphyre et Hiéroklès, Jamblique et Julien l'Empereur s'inspirent de Plotin en accentuant la couleur religieuse et antichrétienne de son Néo-Platonisme. Porphyre († 304) publie, comme Eustochios le médecin l'avait fait d'abord, les conférences de Plotin, son maître chéri. Et il prélude à la persécution de Dioclétien en faisant paraître, peu avant, ses *Discours contre les chrétiens* : c'est un historien avisé en même temps qu'un philosophe.

Il tâche en même temps à ranimer l'Idolâtrie en accommodant les religions locales au Monothéisme de son maître. Jamblique continue son effort et aménage pour tous les dieux un beau Panthéon. Mais Hiéroklès de Bithynie et l'Empereur Julien préfèrent un Médiateur unique : Apollonius dit celui-là, et Mithra celui-ci.

Influence d'Origène dans l'Église.

Les Chrétiens polémiquent, animés par le souvenir d'Origène. Firmicus Maternus combat avec brutalité les Idolâtres : que l'Empire les contraigne à embrasser la foi (347). Pamphile, martyr de Césarée († 309) et Macaire, évêque de Magnésie, Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néo-Césarée († 270) et Didyme l'Aveugle, directeur du didascalée d'Alexandrie (350-400) nuancent ou corrigent la doctrine de leur maître vénéré. Lactance et Ambroise peuvent puiser surtout à Cicéron et à Philon : l'esprit conciliateur et la foi d'Origène les guident. Par eux, l'Hellénisme s'illumine des clartés du Christianisme; il tourne le dos à Aristote, négateur de la création, négateur de la Providence.

Pareille transfiguration ne s'opère pas, on le devine, sans éveiller des craintes, susciter des colères. « Origène a trahi la foi », s'exclament Méthode, l'évêque et martyr d'Olympe en Lycie (311), Epiphane, l'évêque de Salamine en Chypre († 403), et combien d'autres

avec eux! Que valent ses théories de la matière quasi satanique, de la préexistence de Jésus, de la Trinité hiérarchisée, de l'apocatastase! *Origène est hérétique.* Diodore, savant évêque de Tarse (378-394), lui reproche de volatiliser l'Écriture et l'histoire par l'abus qu'il fait de la méthode allégorique. La polémique fait rage (393-404). Épiphane réussit à faire condamner Origène, d'abord par les évêques de Chypre, ensuite par le pape Anastase (404). Les moines d'Égypte et de Palestine se divisent en deux camps : Jérôme attaque, Rufin défend le docteur d'Alexandrie.

II. — S. Athanase et ses disciples.

En même temps que les Hellènes s'appliquent à analyser l'Évangile, les Chrétiens s'acheminent à définir la foi.

Nous avons conservé vingt-trois *Catéchèses* de Cyrille, évêque de Jérusalem en 348-386 : il les a prononcées pour les catéchumènes qu'il devait baptiser, selon l'usage, dans la vigile de Pâques. C'est un cours complet d'instruction chrétienne. Mais l'évêque, que les Ariens exilèrent trois fois, use le plus souvent des formules traditionnelles; il ne s'applique guère à faire progresser la pensée théologique.

Comment accorder avec l'unité de Dieu la divinité de Jésus? Comment éviter l'écueil du *dithéisme, ou du trithéisme,* sans aller se briser sur celui du *modalisme, dit* « *monarchien* »?

Paul de Samosate, évêque d'Antioche, pense réussir. Et il montre en Jésus un Prophète, armé par le Père du pouvoir de faire des miracles, et inspiré par le Verbe-Sagesse de Dieu auquel il est uni, κατὰ ποίοτητα, par

la volonté et l'amour! Firmilien le fait condamner (268) et chasser de l'évêché par la police impériale. Il a prévenu le gouverneur de Syrie que Paul était rejeté par l'évêque de Rome. Mais il n'ose pas, crainte du modalisme, employer le terme ὁμοούσιος, *consubstantiel.*

Lucien d'Antioche, mort martyr le 7 mai 312, l'emporte sur Paul par la science comme par l'héroïsme. Mais autant il aime à définir les termes et à enchaîner les idées selon la logique d'Aristote, autant il se méfie de l'allégorisme pour expliquer l'Écriture : si Jésus peut être dit, doit être dit, déclare-t-il, le Verbe de Dieu, c'est *qu'il y a deux verbes* : au Verbe éternel s'oppose le Verbe-Créature, d'ailleurs préexistant à Jésus, auquel a été uni Jésus. L'Écriture ignore le terme *consubstantiel*, ὁμοούσιος; il ne faut donc pas l'employer.

Et la doctrine d'Arius, qui donna tant de soucis à Constantin et à ses fils, n'est qu'une réédition, à peine modifiée, de celle de Lucien. Arius se borne à rejeter le Verbe éternel.

S. Athanase.

Il fallait que l'Église répondît. Le nouvel Irénée dont elle avait besoin s'appelle s. Athanase. On a dit ses tribulations et sa vaillance. Voici à quoi se ramène sa doctrine, c'est-à-dire sa foi : car la philosophie proprement dite ne l'occupe guère. *Pour que l'homme fût véritablement associé à la sainteté et à la béatitude de Dieu, il était nécessaire que Dieu se fît homme.* Dieu est entré dans l'humanité, parce qu'il avait seul pouvoir de restaurer en elle l'image divine effacée par le péché; *Jésus-Christ est donc Dieu et n'appartient pas à la création. Mais Dieu étant une unité, il faut que le Fils appartienne à cette unité incréée* qui est le Père; nommer le Père, n'est-ce point, d'ailleurs, nommer le Fils? Le Fils est engendré

par l'être de Dieu comme la lumière par le soleil; il est l'*Image parfaite du Père*, coéternel et *consubstantiel au Père;* ils sont une essence enfermant en soi la distinction de principe et d'engendré. Il est licite de créer de nouveaux termes, si l'idée qu'ils expriment est orthodoxe. Si imprécise est encore la langue théologique!

« La Trinité n'est point pour Athanase une entité abstraite.... Ils sont vivants à son cœur les Trois de la divine Unité. S'il ne cherche pas à caractériser leurs relations abstraites, il a appris de l'Écriture et redit à plaisir les intimes liens qui les unissent par la Paternité, la Filiation, le Don. Il étudie leur rôle et montre leur amour pour l'homme dans la Création, l'Incarnation et la Rédemption dont la fin est la Déification qui nous rend fils adoptifs du Père, dans le Fils, par l'Esprit-Saint.... Il ne se lasse pas de redire les deux ou trois principes qui résument pour lui tout le mystère : *le Fils procède du Père par génération, non par création; le Fils est l'ensemble subsistant des perfections naturelles de Dieu.* » Autant, d'ailleurs, il tient à ces principes, autant il est large sur la manière de les exprimer. *Les choses importent, non les mots*, a-t-il écrit quelque part.

Mais la paix n'est pas plus tôt rétablie, que la voici troublée derechef. Athanase a des amis compromettants, qui eux-mêmes ont des disciples intempérants : je songe à Marcel, l'évêque d'Ancyre, et à Photin, l'évêque de Sirmium, à Lucifer de Cagliari et à Grégoire d'Elvire. Ils polémiquent contre Astérios († 345), Ætios et Eunomios († 395) qui mettent la dialectique d'Aristote au service d'Arius. Et ils versent dans le modalisme : le Verbe de Dieu ne serait, à les entendre, qu'une sorte de dilatation *temporaire* de l'*unique* hypostase divine, rayonnant en dehors de l'unique essence en vue de

créer le monde et *devant se résorber en cette essence* à la fin des temps[1].

S. Basile, s. Hilaire, s. Grégoire de Nazianze.

Les disciples d'Origène protestent : *il faut concevoir le Verbe par rapport à Dieu, avant de le concevoir par rapport au monde*; la raison illuminée par la foi peut entrevoir quelque chose de *la vie divine en soi. C'est par la raison*, νοῦς, *que l'homme ressemble à Dieu*, qu'il réussit à l'atteindre dans *la contemplation* et *la science*. Ainsi parlent deux enfants de la Cappadoce, fidèles à la doctrine d'Athanase, petits-fils d'un martyr, et dont la famille se rattache à la tradition de s. Grégoire le Thaumaturge : l'évêque de Césarée Basile (329-379) et son frère, l'évêque de Nysse Grégoire († 395) (?), — desquels on ne peut séparer leur ami, l'autre Grégoire, évêque de Nazianze († 390) (?). — Basile est le maître du chœur : sainteté personnelle, vigueur de la pensée, pureté de la foi, il a tout pour lui. Autour de ces trois grands évêques brille une pléiade d'âmes ardentes : Amphilochios, l'évêque d'Iconium; le laïc Didyme, professeur à Alexandrie; Pierre de Sébaste, Césaire le médecin, et quelques Occidentaux exilés par l'Empire. Le plus illustre est s. Hilaire († 366), évêque de Poitiers.

En 359, s. Hilaire entre en campagne. Il vient d'écrire le *De synodis*, pour montrer qu'on peut donner un sens catholique au terme *homoïousios; si la similitude* qui rapproche le Fils du Père est une *similitude de nature qui exclut toute différence*, pourquoi l'Église n'ouvrirait-elle pas les bras à ceux qui soutiennent cette théorie? *Quæ nihil differunt unum sunt, non unione personæ sed æqua-*

1. La crainte du Sabellianisme rapproche tous les Ariens; la crainte de l'Adoptianisme, tous les Nicéens.

litate naturæ. Si le mot similitude ne prétend pas nier l'égalité, les Catholiques doivent accepter l'*homoïousios. Æqualitas naturæ non potest esse nisi una sit : una vero non personæ unitate, sed generis.* Cette *unité de nature spécifique* suffit à détruire les gradins que construisent les Ariens dans la Trinité. Professer l'unité de nature entre le Père et le Fils, c'est professer que le Fils est incréé, éternel, tout-puissant, en un mot qu'il est Dieu.

En vain proteste Lucifer de Cagliari. Hilaire revenu en Gaule met en pratique sa doctrine au concile de Paris (360) : s'il dépose Paterne de Périgueux et les négateurs de la divinité de Jésus, il accueille avec bonté et réconcilie avec bonheur, attentif au fond des choses, les pauvres évêques qui se sont embrouillés dans les formules. Et le pape Libère l'approuve, et Athanase lui-même au concile d'Alexandrie (362). On peut être orthodoxe en confessant *trois hypostases*, si ces hypostases sont de *même et unique nature.*

« Une seule nature dans trois, c'est Dieu », explique Grégoire de Nazianze au concile de Constantinople. Le *un*, nous le reconnaissons dans l'*ousie* (nature-substance) et dans l'inséparabilité de l'adoration. Les *trois*, nous les confessons dans les *hypostases — ou les personnes*, — comme certains préfèrent dire, εἴτουν προσώποις ὅ τιστι φίλον.

« Car il faut en finir.... *Que signifient pour nous les hypostases et pour vous les personnes? Cela veut dire que les Trois sont distingués, non par les natures, mais par les propriétés.* » En 382, *l'équivalence personne = hypostase était adoptée par les évêques et ratifiée par le pape Damase.*

De cette conclusion découlent aussitôt deux conséquences. La divinité du Saint-Esprit, formulée par Athanase (*lettres à Sérapion* 359) et défendue par Grégoire de Nysse contre Macedonios et Marathonios, est

définie par le concile de Constantinople de 381. L'intégrité de la nature humaine que le Verbe s'est unie en Jésus est expliquée à la même heure par le même évêque : Apollinaire de Laodicée se trompe en déclarant que, dans le Christ de l'histoire, le Verbe tient la place de la raison ou de l'âme; *le Christ de l'histoire possède la nature de l'homme en sa perfection*, comme il possède, en sa perfection, la nature divine; et l'intime union des deux natures en lui ne fait pas doute (360-381).

L'Écriture et l'Histoire.

En même temps que sa théologie, l'Église organise son histoire. Toujours la bonté miséricordieuse du Père se reflète dans les annales des peuples : mais tantôt elle se révèle de façon précise, tantôt elle s'enveloppe de nuages opaques.

Il est certains livres que les Juifs, puis les Chrétiens, n'ont jamais tenus pour des livres ordinaires : c'est *le livre*, l'*Écriture* par excellence. La science biblique prend aujourd'hui son essor.

Afin de répondre aux Juifs qui accusent les Chrétiens de falsifier la Loi et les Prophètes, Origène pourchasse les manuscrits et rédige une édition de l'Ancien Testament en six colonnes : texte hébreu en lettres hébraïques, même texte transcrit en lettres grecques, puis les quatre versions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion, voilà les *Hexaples* (237-250). Nous en avons retrouvé de précieux fragments (Ps. 21, 29, 45 — morceaux de 17, 27). Pamphile le Martyr continue cette chasse aux manuscrits.

On vise aussi à résoudre les problèmes qu'il posent. De là, les *Scholies* et les enquêtes rédigées par Origène et l'évêque de Césarée Eusèbe, par Diodore de Tarse et Epiphane de Salamine.

Jérôme de Stridon, l'ascète du désert de Chalcis ad Belum (Kinnesrin, près Antioche) fuit à Rome les querelles orientales. Le pape Damase le décide à reviser le texte *latin* du *Nouveau Testament* (382-384) : depuis le jour où ce texte est né, en Afrique, il a pris tant de formes! Mais la Bible ne lâche plus Jérôme : à peine s'est-il installé à Bethléem, il s'enfonce dans l'étude de l'*Ancien Testament*, apprend l'hébreu comme il a appris le syriaque. Et ces études aboutissent à deux ouvrages : *une revision de la version latine* par une comparaison de la version des Septante avec l'original hébreu — qu'il préfère le plus souvent (*veritas hebraica*) —; une *traduction nouvelle* faite directement sur le texte hébreu. Tous travaux qu'encadrent et éclairent de nombreux *commentaires* (Prophètes, Psaumes, Prophètes). Ils ont d'autant plus de valeur que Jérôme connaît les traditions juives et les historiens païens.

Et Jérôme, Origène, Athanase s'appliquent à séparer les livres *canoniques* — ceux dont l'auteur doit être tenu pour inspiré — de ceux qui sont *apocryphes*. Le problème était d'autant plus délicat qu'il se compliquait souvent d'une question adventice : l'attribution d'un texte à un auteur est-elle authentique? Dans les deux moitiés de la Bible, il est des livres au sujet desquels les églises sont en désaccord....

Origène et Jérôme veulent laisser hors du canon les livres qu'acceptait la juiverie d'Alexandrie, mais que rejetait Jérusalem (*Tobie*, *Judith*, *Eccl.*, *Sap.*, *Baruch*, *Macch.*). Est-ce piété envers son église? Athanase incline à les accueillir, au moins comme sources de prière.

Rome et l'Occident rejettent l'*Épître aux Hébreux;* Jérusalem, Alexandrie, Constantinople, rejettent l'*Apocalypse*. Mais Rome vénère le *Pasteur* d'Hermas, d'autres églises la *Doctrine du Seigneur* et l'*Évangile selon les*

Hébreux. Jérôme fait prévaloir une théorie accommodante : on peut négliger l'authenticité de l'attribution d'un texte et néanmoins *accueillir* ce texte *dans le canon, si la tradition des églises prouve son inspiration divine*. Bien que l'*Épître aux Hébreux* n'ait pas été écrite par s. Paul, il faut la maintenir au rang des écrits canoniques.

De son côté, Eusèbe médite sur l'histoire. Son providentialisme s'inspire de Philon, de la *Sagesse* et d'Isaïe. Il montre dans l'Hellénisme une préparation de l'Évangile parallèle au Judaïsme : Platon et la sagesse grecque ont puisé à Moïse. L'œuvre de Jésus s'éclaire à cette lumière. Il faut donc, enseigne-t-il en sa *Théophanie*, distinguer deux époques : avant l'intervention de Dieu ou par son Verbe ou par les Anges ou par les Prophètes, les hommes « vivaient comme des sauvages dans les déserts » ; depuis Jésus et son Église, dont Rome a préparé l'essor, la paix commence de réconcilier dans la foi le genre humain tout entier.

De nombreux ouvrages étaient cette théorie générale. Nul n'a autant de valeur que l'*Histoire Ecclésiastique* : elle fut écrite en 313-325 ; elle nous a conservé de précieux souvenirs sur l'Église primitive.

III. — S. Augustin.

L'année qui vit la mort du pape Damase et les batailles d'Ambroise disputant ses basiliques aux Ariens vit aussi l'arrivée à Milan d'un maître de Tagaste, appelé pour enseigner la rhétorique (384). Ce professeur de trente ans allait bientôt demander le baptême à Ambroise (387). Dieu l'appelait à construire la synthèse qu'avait ébauchée Origène et corrigée les Origénistes. C'est s. Augustin († 430).

Esprit avide, âme de feu, il s'est formé, il s'est perdu, à

Carthage. Une liaison de quatorze ans l'a enfin réglé dans ses dérèglements. Et l'*Hortensius* de Cicéron l'eût peut-être rendu à lui-même (374), s'il ne se fût laissé décevoir par les prestiges du Manichéisme; neuf ans, il lui resta fidèle.

Ambroise seul lui apprend à goûter l'Ancien Testament et lui ouvre les yeux. Il l'encourage à lire Marius Victorinus et les Platoniciens. Il lui montre que le mal a sa source dans la volonté. Le rhéteur voit clair; mais sa chair crie contre l'austérité de l'Évangile. Éperdu, ballotté entre l'appel de Dieu et la révolte des sens, il est libéré enfin : dans le récit qui lui est fait de la vie des ascètes d'Égypte, la grâce tranche les derniers liens.

Dès lors, à Tagaste et puis à Hippone — où le vieil évêque Valère lui confère l'épiscopat (396), — son âme se plonge dans la méditation et la prière. Il aspirait à la paix dans la lumière. Pas un jour il ne fut dispensé de combattre. Et la vigueur de son élan ne l'affranchit pas toujours de l'incertitude douloureuse.

Il combat les Manichéens qui l'ont dupé. Il bataille sans fin contre les Donatistes qui lient à la sainteté du prêtre l'efficacité du sacrement. Il polémique contre les Pélagiens : Pélage leur chef, moine arrivé de Bretagne à Rome, vers 380-400, niait que les hommes eussent hérité du *crime* d'Adam et qu'ils eussent donc besoin de la grâce[1]. Les *Confessions* chantent les louanges de Dieu

1. Les prouesses des ascètes avaient poussé Pélage, ainsi que son ami Célestius, à montrer en la liberté morale l'affranchissement de toute contrainte extérieure : *de soi* l'homme tient le pouvoir d'imiter le Christ, faire le bien, s'unir à Dieu. *Pélage entend réagir contre les nouveaux convertis qui comptent sur le baptême* pour conquérir, *quoi qu'ils fassent*, la vie éternelle; il exige de chacun la justice *intégrale*. Il confond liberté *naturelle* et grâce *surnaturelle*. Cf. Souter : *Pelagius's exposition on thirteene pistles of s. Paul*, Cambridge 1922 et 1926 (Plinval pense avoir découvert 27 ouvrages de Pélage qui ne lui étaient pas attribués, Rev. Philologie 1934, 9-42). Pélage a d'abord été combattu à Rome par certains amis de s. Jérôme, puis par Paulin de Milan, le secrétaire de s. Ambroise, et par le concile de Carthage de 411-412,

dont l'amour prévient la créature. L'*Interprétation littérale de la Genèse* est un essai de physique générale. Les traités *sur la Trinité* déterminent en quelle mesure la pensée de l'homme peut entendre Dieu. *La Cité de Dieu* (413-426), enfin, tend à démêler le caractère de son action dans l'histoire.

Le Dieu d'Augustin.

Augustin, un jour, avait rencontré Dieu. Quand il revoyait en son esprit son passé, sa conversion lui apparaissait d'abord comme une victoire de son âme : il cherchait le bien avec ardeur, il avait fini par le trouver. Mais un jour vient où il voit plus clair : les doutes qui l'empêchaient de s'endormir, l'effort de son âme tendue, ce sont bienfaits du Dieu de miséricorde et d'amour. L'idée de Dieu s'élance dès lors au plus haut de son ciel intérieur; et le paysage s'illumine : c'est Dieu qui explique le monde, comme c'est Dieu qui explique la vie; tout s'explique par Dieu. *Deum et animam scire cupio. Nihilne plus? Nihil omnino.*

La valeur de la pensée : la cosmologie.

Très faible est la portée de la pensée : elle ne réussit même pas à se saisir toute. Comment donc comprendrait-elle l'univers? Et Dieu est plus impénétrable.

Une route mène pourtant au vrai : *la conversion.* « Cherchez diligemment, chastement, pieusement. » *Vous posséderez la sagesse* : vous pourrez donc la connaître, et entrevoir les vérités éternelles.

La science du monde demeure pure apparence, puisque, *d'un phénomène donné* — le mouvement des planètes par exemple — *plusieurs explications rendent également compte* : la multiplication des sphères concentriques, la théorie de l'excentrique, celle des épicycles. Les Plato-

niciens l'ont compris ; et il faut les suivre. Ils ont d'ailleurs le mérite d'avoir entrevu la création, et que Dieu crée parce qu'il est bon. Platon montre par là qu'il est vraiment le disciple de Moïse : s'il est postérieur à Jérémie et antérieur aux Septante, nul doute qu'il n'ait pu converser avec les Juifs d'Alexandrie. On admettra donc son astronomie; *la terre immobile* au centre du monde, les sept *sphères concentriques* qui portent les *astres errants* (*planètes*), *la huitième qui porte les astres non-errants, la neuvième qui ne porte rien; le mouvement du Soleil à travers le Zodiaque,* l'écliptique, la précession des équinoxes; *les quatre éléments* dont la combinaison constitue les corps. Origène déduisait du *double mouvement des astres non-errants* — que son compatriote Ptolémée venait de remettre en lumière (vers 140-160) — *la stupidité de l'astrologie* et donc *la réalité de la liberté.* Basile expliquait la possibilité des combinaisons des éléments par la présence en eux de qualités communes : air et feu, terre et eau, peuvent être *également* froids, légers....

Toutes ces théories de la science contemporaine, Augustin les accepte, *mais il les transfigure* en les subordonnant à une doctrine centrale : *le monde n'est pas éternel et indépendant de Dieu, le monde a été, par Dieu, créé de rien.* Et cette doctrine de la création *ex nihilo* reçoit trois déterminations précises :

la théorie aristotélicienne de la matière première est radicalement fausse : *il y a quelque chose d'actuel et de réel en la matière chaotique créée de rien par Dieu,* et ce sont *les germes de la forme complète de* certains êtres, leurs *raisons séminales;*

il y a, d'ailleurs, *d'autres êtres qui ont reçu une forme véritable et parfaite dès la création;*

il faut rejeter, avec l'éternité du monde, la théorie de la

Grande Année, des cataclysmes diluviens et des embrasements d'incendie; *aucun périodisme radical ne scande d'un rythme monotone la vie des choses ni des êtres.*

Augustin refuse surtout d'interroger ici la Bible : *le Seigneur*, déclare-t-il avec force, *venait faire des chrétiens, non des mathématiciens; l'Écriture traite du salut, non du Soleil*; il ne faut pas l'exposer au mépris des savants idolâtres. On se gardera donc de déduire de *Genèse*, 1. 6-7, l'existence, au-dessus de la terre et au milieu du ciel, d'océans par ailleurs inconnus. *Il faut savoir ignorer ce qu'est réellement et dans le détail, l'univers; il faut se contenter d'à peu près.*

L'amour de Dieu : la théologie.

Mais il faut surtout s'appliquer à aimer et voir Dieu. Le point de départ de la pensée offre ici certitude absolue : elle saisit *du dedans* sa propre existence; « se tromper, c'est encore vivre ». Elle est donc certaine d'être.

Mais qu'est-elle? Penser, c'est rendre une notion plus claire qu'elle n'était d'abord; voir plus nettement ce qu'on voyait d'abord confusément; rendre conscient ce qu'on possédait inconsciemment. Sans qu'elle s'en rende compte, l'âme porte une lumière en elle, et c'est Dieu. Nature changeante, elle pense l'immuable; imparfaite, elle conçoit le parfait. Autant dire qu'elle aperçoit Dieu. Dieu existe donc. Du reste, puisqu'elle n'est pas *de soi*, peut-elle n'être pas *de Dieu*? Peut-elle ne pas trouver Dieu en soi, lorsqu'elle réfléchit sur soi? De là résulte l'unité de la connaissance intellective, malgré la pluralité de ses déterminations. Plus sainte devient l'âme, mieux elle voit et plus elle s'unifie.

Dieu « est l'Etre même », infiniment supérieur à tout ce qui est limité et fini : perfection absolue, justice et bonté suprêmes, absolue liberté. Mais nul doute qu'il ne

possède plus de réalité que nous n'en pouvons concevoir : et c'est ce que nous déclarons en disant qu'il est Trinité. De ce mystère l'univers et l'homme portent d'évidents reflets : comment expliquer autrement les rapports ternaires qui s'y enchaînent (mémoire, intelligence, volonté; être, sagesse, bien; père, image, don...)?

Création et providence.

Dieu est distinct du monde, puisqu'il est l'Infini et le Saint. Le monde a donc été créé par Dieu, selon le modèle qu'il portait en son Verbe : ainsi doit-on dire que les idées divines informent les choses et les êtres. L'action de Dieu conserve ce qu'elle a produit : « ce qui n'est point par soi, s'il est abandonné par le principe qui le fait être, ne sera plus ». Mais à cette *providence naturelle*, la Bonté de Dieu ajoute une autre sorte de providence : celle qui guide les volontés.

Cette providence *volontaire* aide l'homme à sauvegarder *l'image divine* qu'il porte en sa nature, et à réaliser la *ressemblance* qui doit le réaliser lui-même en le transfigurant. Elle se réalise par la *connaissance*, fille de l'illumination dont l'éclaire le Père : l'étude de l'Écriture la favorise et l'extase la couronne, je veux dire cette sorte d'intellection qui ne morcelle pas l'intelligible. Mais c'est surtout par *l'amour*, don de la grâce, que l'homme s'unit à Dieu : « le juste le sert librement, le pécheur le sert en esclave...; on est esclave de la loi quand on n'aime pas la loi »; l'amour affranchit. Exalté par lui, enflammé par la grâce, le libre arbitre veut ce que Dieu veut. Et cette communion, c'est la vie éternelle, la vie en Dieu et pour Dieu, *frui Deo*.

Le Péché et la Grâce.

Mais Dieu n'a pas voulu seulement élever l'homme jusqu'à lui, il a entendu encore s'abaisser jusqu'à l'homme.

Car l'homme est pécheur : en même temps que l'infini, le *Péché* le sépare de Dieu. Nous avons tous péché en Adam. Pélage se trompe. L'humanité entière est une masse de péché, *massa luti*, *massa peccati*; elle n'a droit à rien autre qu'à la damnation éternelle. D'autant qu'elle est asservie, châtiment de son crime, à de vils instincts. Si grande, par bonheur, est la miséricorde de Dieu, qu'il veut sauver tous les hommes et leur donne à tous le désir du bien. Pourquoi il ne les sauve pas tous en fait, on le voit mal : car en fait il ne les sauve pas tous.

La source de la grâce qui sauve les élus, c'est la mort de Jésus-Christ, « vrai Dieu et vrai homme » : homme complet et parfait, car pleinement sanctifié par la grâce, — Apollinaire se trompe, — Dieu véritable, unissant à sa nature, la nature de l'homme en l'unité de la personne du Verbe. Le Verbe incarné a expié sur la croix le Péché des hommes : il a apaisé Dieu pour jamais, il doit convertir les hommes par le spectacle de son anéantissement et de ses souffrances; il incarne l'humilité absolue dans la grandeur infinie. Augustin aime méditer les abaissements du Verbe éternel; il implante dans la conscience humaine le culte de l'humilité.

L'Église.

Les prévenances de la miséricorde divine vont plus loin encore. Le Christ a institué l'Église pour perpétuer sa médiation, garantir à l'homme la possession de la grâce et de la vie. Par la *foi*, le fidèle s'intègre dans le corps de l'Église et s'assure de la vérité : car l'Église est infaillible; le Seigneur l'assiste toujours. *Par les sacrements*, le fidèle s'assure de la vie et s'unit à Dieu. Deux sortes de sacrements : les sacrements fondamentaux qui partout se retrouvent, le baptême et l'ordre marquant l'âme du sceau du Christ, l'Eucharistie la nourrissant du pain

de vie, la confirmation la purifiant du feu de l'Esprit; les autres sacrements, tels que la pénitence et le mariage. Jamais Augustin ne parle de l'extrême-onction. Il précise que le rite sacramentaire tire sa vertu efficace, non de la sainteté du prêtre, mais de la puissance de Dieu[1]. Il reconnaît d'ailleurs que Dieu sanctifie hors de l'Église. Et l'on voit bien que, plus avant sa méditation s'enfonce dans le mystère, et plus ardente se fait sa piété envers celle-ci : à travers l'Église et dans l'Esprit-Saint, c'est le Christ qui continue d'opérer et de sauver.

Dans l'Église et en dehors de l'Église, il ne s'agit jamais pour Dieu que d'attirer les hommes à lui. La divinité de la mission de l'Église est prouvée par la solidarité des Deux Testaments et surtout par la conversion du monde à l'Évangile. *Rome en est venue à adorer un Juif qu'elle avait crucifié d'abord : ce fait très certain*, c'est le grand miracle. C'est aussi la garantie de l'éternité de Rome. Le sac de 410 n'a pas l'importance exceptionnelle que lui attribuent les Païens aux abois.

En dehors de l'Église, l'histoire des peuples ne s'illumine d'aucune lumière. On entrevoit pourtant, derrière l'inanité des religions polythéistes, qu'en tous pays, à tous les âges, les hommes semblent former deux royaumes ennemis : « ces deux royaumes sont l'œuvre de deux amours : le royaume terrestre naît de *l'amour de soi allant jusqu'au mépris de Dieu*, le royaume céleste de *l'amour de Dieu allant jusqu'au mépris de soi*; celui-là se glorifie en soi, celui-ci en Dieu. » Confondus en cette vie, les deux royaumes se séparent pour jamais à la consommation des choses.

La science d'Augustin, pour étendue qu'elle ait été,

1. Dès 366 environ, s. Optat, évêque de Milève, ébauchait cette *théorie objectiviste* de l'Église en réfutant Parménien, le chef des Donatistes d'Afrique.

n'a jamais pesé sur sa pensée : c'est de son âme douloureuse et transparente que jaillit son système. Qui se rappelle Origène et Basile en mesure l'originalité et la force. Il suffira de noter ici comme diversement sont orientées les doctrines. La conscience orientale se sent proche de Dieu par *la Pensée* qu'elle porte en soi : lors même qu'il s'agit des trois Hypostases, le mystère irrite sa curiosité plutôt qu'il n'effraye sa faiblesse. La conscience occidentale se sent séparée de Dieu par *le Péché* dont le poids l'accable, et aussi par la notion de la faible portée de l'intelligence : jamais elle ne déchiffrera les énigmes de l'univers; seule la grâce souveraine lui donnera lumière et vie. C'est sur l'idée de *Science* que s'est arrêtée, en Orient, la conscience chrétienne; c'est l'idée d'*Offrande* qui est devenue, en Occident, le thème de ses méditations.

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE ET LA RUINE DE L'EMPIRE

(DU Ve AU VIIe SIÈCLE) EN ORIENT

DURANT les trois siècles qui suivent la mort de Théodose (395), de s. Ambroise (397) et de s. Jean Bouche d'Or (407), le crépuscule tombe sur la Mer Intérieure : l'unité de l'Empire se déchire (455-468), puis s'abolit. En vain s'acharne à la faire refleurir Justinien (527-565), le dernier des grands Empereurs de Rome. Elle s'anéantit dans les drames du VIIe siècle.

Cette révolution politique ébranle par contre-coup le monde religieux.

I. — L'ÉGLISE IMPÉRIALE D'ORIENT AU Ve S.

Parce que l'Empire de Valentinien et de Théodose entend protéger l'Église, parce que l'Église de s. Ambroise entend diriger l'Empire, parce que les hommes souvent s'assemblent pour adorer Dieu et que les princes toujours se soucient d'étendre leur pouvoir, les liens se multiplient qui unissent l'Église à l'Empire. Les évêchés se moulent dans les *civitates*. Dans les métropoles civiles s'instaurent les *métropoles* religieuses. La capitale politique aspire à devenir le centre de l'Église : preuve, le

canon 3 du Concile de 381. Parce que Constantinople n'entend point céder le pas à Antioche ou à Jérusalem, elle se rattache les églises de Thrace, d'Asie et de Pont, se substituant à Héraclée, Ephèse et Césarée.

Mais Alexandrie guette jalousement Constantinople, qu'elle nourrit de son blé d'Égypte. Les conditions du statut politique de l'Égypte, le souvenir d'Athanase, le prestige de l'école qu'illustra Origène, l'amitié qui unit Alexandrie à Rome et que les prétentions de la ville impériale resserrent, l'obéissance des moines, la docilité des évêques égyptiens, tout cela donne aux successeurs de s. Athanase une singulière autorité. Or, pendant quelque soixante années (385-444), les deux évêques à qui échoit cet honneur, Théophile († 412) et son neveu Cyrille, apportent une ardeur extraordinaire dans la défense des droits de s. Marc : le premier n'est qu'un ambitieux; mais le second sait unir, au prestige de la sainteté, une science théologique très sûre et une politique très souple.

Parce que Théophile entend commander à Constantinople et que s. Jean Bouche d'Or entend n'obéir qu'à sa conscience, Théophile lie partie, contre le grand évêque, avec la cour et l'Impératrice Eudoxie dont il attaque les déportements; il l'accuse d'origénisme — lui qui avait été d'abord origéniste convaincu —; il lance contre lui *l'évêque d'Héraclée qui devrait être métropolitain des églises de Thrace*; il le fait déposer et exiler au Concile du Chêne (404).

Nestorius et Cyrille.

Nouvel incident en 428. Nestorius vient d'être ordonné patriarche de Constantinople. On loue son austérité. On vante son éloquence. Mais certains blâment son zèle théologique. Il combat Apollinaire à la suite de

Diodore de Tarse, dont Théodore de Mopsueste († 428), l'ami de s. Jean Chrysostome, lui a fait goûter la doctrine : *l'union des deux natures, humaine et divine* en Jésus, *est surtout une union morale et volontaire*, comparable à l'union de la statue et du temple qui l'abrite; c'est donc moins une union *réelle*, ἕνωσις φυσικὴ, qu'une *sorte d'habitation de l'homme Jésus par le Verbe éternel; on aura donc soin de ne pas appeler Marie la Mère de Dieu, theotocos*, on l'appelera la Mère du Christ, *christotocos*.

Cyrille entre en scène. Nestorius détruit, déclare-t-il, avec l'unité de l'Homme-Dieu, la réalité de l'Incarnation et de la Rédemption; il ravale le Christ au niveau des Prophètes. Cyrille protège le mouvement de piété par quoi les foules ripostent aux négations de Constantinople et glorifient *la Mère de Dieu*. Le Jour de Pâques 429, il glorifie la Mère de Dieu à son tour et démontre *l'unité personnelle* de Jésus : il part, non de l'homme historique, mais du Verbe éternel. Après l'incarnation, l'unité des deux natures est si réelle, ἕνωσις φυσικὴ, que leur distinction n'a plus guère dès lors qu'une valeur théorique, *car n'existe plus, alors, que l'unique nature du Verbe incarné*, μία φύσις τοῦ θεοῦ σεσαρκωμένη : le Verbe s'est uni vraiment la nature humaine et l'a ainsi, sans la transformer, comme élevée au divin, puisque *dans l'Eucharistie, c'est la chair de Jésus qui divinise les hommes;* Marie la Vierge est donc vraiment la Mère de Dieu.

Et comme Nestorius refuse de se soumettre, comme il se rallie le savant évêque de Cyr (près Antioche), Théodoret, Cyrille expose l'affaire au pape de Rome, auquel Nestorius en avait appelé de son côté. S. Célestin lance l'anathème contre Nestorius; s. Cyrille somme son adversaire de souscrire les *douze anathèmes* dont il lui envoie le texte et il le fait déposer par le concile général d'Éphèse (juin 430).

Nestorius peut protester. Ses outrances écartent de lui Théodoret et ceux qui l'ont d'abord soutenu. L'Empereur interdit la lecture de ses livres, de ceux de Théodore de Mopsueste et de Diodore de Tarse : il veut le silence et la paix (433).

Dioscore et Léon.

La paix mourut avec Cyrille (444) : il lui avait fallu toute sa sagesse pour la faire durer; il avait accepté de voir rejeter par beaucoup les douze « anathématismes », et, silencieusement, souffert des progrès faits par les idées de Théodore de Mopsueste. L'archidiacre Dioscore qui lui succède (444-451) est loin d'avoir ses vertus : on parlait de ses vols, de ses maîtresses.... Mais il tenait l'empereur Théodose II, un fantoche, par son favori Chrysaphios et par le patriarche Proclos; il fouaillait les adversaires du concile d'Ephèse, des modérés comme Théodoret, aussi bien que des exaltés comme Ibas; il protégeait un vieux moine, Eutychès, qui détruisait l'humanité du Seigneur, *réduisant à l'unité ses deux natures.*

Sitôt Proclos disparu, et Flavien nommé patriarche de Constantinople, le patriarche d'Antioche, Domnus, dénonce Eutychès à celui-ci : *le concile permanent*, que forment auprès de l'Empereur les évêques, ses conseillers, condamne Eutychès et rappelle la réalité de la nature humaine en Jésus (22 novembre 448).

Dioscore se cabre. Il veut maintenir l'autorité de son église. Il fait convoquer par l'Empereur un concile à Éphèse, afin d'en rajeunir la gloire : dociles, les évêques réhabilitent Eutychès, déposent Flavien et Domnus, condamnent leurs amis ainsi que Théodoret et Ibas (août 449). Mais Flavien est si rudement brutalisé qu'il meurt en trois jours, et que le populaire se révolte : on vénérait sa sainteté.

Justement, le lamentable Théodose II disparaît. Marcien lui succède (450-457), qui sait mépriser les menaces des Huns et de l'Égypte. Il s'entend avec Léon, le pape de Rome et, dans le concile qu'il a convoqué à Chalcédoine (octobre 451), l'Église confesse *un seul Seigneur en deux natures, sans confusion ni changement, sans division ni séparation, unies en une seule personne et en une seule hypostase, chacune d'elles demeurant, après l'union, entière et sans altération, avec ses propriétés respectives.*

L'Église peut se réjouir : la foi est sauvegardée aussi bien, peut-être, que le comporte la transcendance du mystère, malgré l'horreur des passions déchaînées.

L'intrigue antiromaine.

Mais l'Église doit aussi veiller : les canons 9, 17 et 28 peuvent préparer *la décapitalisation de la papauté romaine.* Le patriarche de Constantinople *acquiert* le droit de consacrer les métropolitains de Thrace, d'Asie et de Pont, avec juridiction sur *tous* les métropolitains orientaux; et il reçoit aussi *le premier rang dans l'Église après le pape, parce que Constantinople est la nouvelle Rome.* Au rebours de ce qu'avaient dit les évêques de Sardique, s. Pierre est ici passé sous silence. Léon proteste en vain au nom de la tradition des Apôtres. *Le parti de la cour* affermit sa victoire : le patriarcat d'Antioche perd son prestige, parce que Chypre et Jérusalem obtiennent *de l'Empereur* de ne plus dépendre de lui. *Constantinople régente tout l'Orient désormais.* L'Orient est-il à la veille de rompre avec Rome?

Le fait est qu'il se révolte contre Chalcédoine (451-476).

L'Égypte unanime acclame son patriarche Timothée et les disciples de s. Cyrille. Puisque Chalcédoine rejette l'ἕνωσις φυσικὴ et ignore les douze « anathématismes »,

c'est, pense l'Église d'Égypte, que Chalcédoine canonise la *théorie des deux Fils* chère à Théodore de Mopsueste : c'est Jésus qui tombe au niveau des prophètes, ou bien c'est en lui une autre personnalité qui s'ajoute à la personne du Verbe et introduit une *quatrième hypostase en la Trinité.* Blasphème horrible! *Les évêques Chalcédoniens sont chassés ou massacrés* en Égypte d'abord, en Syrie ensuite.... *Le Crucifié ne fait qu'un avec la Trinité,* clament les foules *monophysites,* ἅγιος ὁ θεὸς... ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς. Elles se révoltent contre l'Empereur. Elles donnent le trône à Basiliskos (476). Basiliskos annule Chalcédoine *et appelle Alexandrie au secours....*

Mais le parti de la cour, incarné en un habile politique, le patriarche de Constantinople Acace (471-489), manœuvre avec décision et adresse. Il renverse Basiliskos pour élever à l'Empire un barbare d'Isaurie, Zénon (477). Il fait publier par Zénon un édit d'union — l'*Hénotique* (482) — qui *semble* désavouer Chalcédoine, *mais se garde* de confirmer l'édit de Basiliskos. Il chasse d'Alexandrie le défenseur de s. Cyrille, Jean Talaïa. Talaïa court à Rome, ouvre les yeux au pape et, le 24 juillet 484, *Félix III excommunie le patriarche de Constantinople.* Il n'ose, par malheur, acclamer aussi *les douze anathématismes....*

Voilà le premier schisme *officiel* où l'Église d'Orient s'oppose à l'Église d'Occident.

Et *voilà la première guerre où, contre l'État, des Catholiques se dressent au nom de l'Église.* En 513, le comte Vitalien s'est insurgé contre l'Empereur et il a exigé un concile présidé par le pape.... Le temps est passé où l'Église prêchait la résignation. Par la voix de s. Félix III, de s. Gélase, de s. Symmaque, elle prêche aux Empereurs, « ses glorieux fils », que, *de tous les hommes, princes compris, elle a charge devant Dieu.*

Mais les tristesses de cette histoire ne peuvent en faire oublier les grandeurs.

La piété et la pensée.

Les négations de Nestorius surexcitent la dévotion envers la Vierge. Le culte des Martyrs continue d'être vivant. Le prestige des Ascètes grandit toujours : ils ont le secret de s'unir ici-bas à Dieu. Les stylites se multiplient : ils logent en une cellule, sur une colonne de quinze à dix-huit mètres parfois. Une littérature abondante célèbre leurs exploits, ceux des s. Nil, des s. Marc, des s. Arsène; qu'il suffise de rappeler les écrits de Palladius, de Gerontius, de Callinicus. — Bien des abus, faut-il ajouter, s'insinuent dans l'institution monastique. On ne compte plus les Moines qui se révoltent et courent le monde! Le concile de Chalcédoine confie aux évêques la surveillance des couvents : que les Moines leur obéissent et se fixent aux lieux qui leur sont assignés.

Mais quelle ferveur d'adoration et d'amour pour le Christ à l'origine de ces tempêtes! Il s'agit pour chacun de percer le mystère de son être.

A Théodore de Mopsueste s'oppose Cyrille d'Alexandrie, à la théorie des *deux Fils* — sans doute une transposition de la doctrine des deux Verbes — la théologie de l'*unique* Verbe incarné. Comment procèdent des deux maîtres, ici les Alexandre de Hierapolis et les Ibas d'Edesse, là les Acace de Mélitène et les Rabboula d'Edesse, entre les deux un Théodoret de Cyr, un s. Flavien de Constantinople, un s. Léon de Rome, peut-être serait-il téméraire de prétendre le dire ici d'un mot.

On croit seulement pouvoir noter l'influence de la dialectique d'Aristote sur les Nestoriens, champions des « deux Fils », — et que c'est de s. Jean que jaillit la pensée de Cyrille : *après l'incarnation*, enseigne-t-il, *c'est d'un*

seul point de vue « théorique », autant dire irréel, qu'on peut discerner une dualité en Jésus. Ce que confirme Timothée et ce que n'ose confirmer s. Léon.

II. — La restauration impériale tentée par Justinien.

En 527, Justinien († 565) monte sur le trône, soucieux de reformer l'Empire pour lui rendre, avec sa puissance, son unité. Ses prédécesseurs n'avaient pas su les maintenir intactes : les Barbares, au temps des enfants de Théodose, s'étaient installés en Occident. Il faut donc que Justinien les chasse, réorganise le monde méditerranéen, y fasse refleurir, avec la paix et la justice, la charité et la foi. Bien entendu, la vieille Rome découronnée cédera le pas à sa jeune rivale, Constantinople!

Sans doute faut-il commencer par se réconcilier avec le pape. Puisqu'on n'a pas réussi à donner le siège de Pierre, au temps de Symmaque et de Laurent (498-506), à un partisan de l'Empereur, l'Empereur renoncera à l'*Hénotique* et reconnaîtra Chalcédoine. Justinien a décidé son oncle, qui l'a précédé sur le trône; dès 519, le *schisme acacien* a pris fin. Justinien peut se poser en champion de l'orthodoxie. En Occident, c'est au nom de l'Église qu'il soumettra les Barbares : ils professent l'arianisme. A Rome, il se ralliera l'alexandrin Dioscore qui s'y est réfugié : ce sera son collaborateur docile. A Alexandrie, il regagnera la confiance des Cyrilliens : ne sont-ils pas, au fond, d'accord avec les Chalcédoniens? Un grand théologien, le moine Léonce (485-543), entend le lui faire voir.

Mais le patriarche Sévère occupe le siège d'Antioche depuis 512. Théologien vigoureux, il tient ferme à la

doctrine des douze anathématismes : *la christologie de Cyrille, pense-t-il, garantit seule la valeur vivifiante du pain eucharistique, donc la réalité de la déification de l'homme, donc l'équilibre de la théologie chrétienne.* Il n'est pas possible d'y renoncer. Ne sait-on pas, d'ailleurs, que les Acémètes restent fidèles aux « deux Fils », et que le pape Gélase affecte d'ignorer le patriarche qui fit triompher Rome à Ephèse?... Sévère se raidit contre les injonctions de l'Empereur, contre la dialectique de Léonce (531-532). Il rejette les nuances dont Cyrille même assouplissait sa théologie. Le peuple de Syrie et d'Égypte, d'ailleurs, acclame l'*union physique des deux natures en Jésus*; Jean de Tella, Pierre d'Apamée, Zooras prêchent avec passion l'*unique nature du Verbe incarné* : pour eux comme pour Cyrille, φύσις équivaut à ὑπόστασις et désigne la *réalité concrète.* Le patriarche de Constantinople, Anthime, et l'Impératrice Théodora les protègent.

Justinien et Vigile.

Un beau jour, Théodora finit par entraîner l'Empereur. Au temps où Bélisaire bataillait pour briser les Ostrogoths, reconquérir Rome et l'Italie, il avait fallu, sans doute, que Justinien donnât des gages, et que le pape Agapit déposât le patriarche Anthime (536). Mais la victoire est venue! Aujourd'hui, c'est l'Empereur qui emprisonne le pape Silvère (537), et donne le siège de Pierre à un ambitieux : Vigile (537-555) a promis d'obéir.

L'Empereur lui demande donc, — *non de rejeter ouvertement Chalcédoine,* — mais de désavouer *effectivement* le concile. Que le pape condamne certains écrits *discutés* d'Ibas d'Edesse, de Théodoret de Cyr, de Théodore de Mopsueste, fâcheusement approuvés en 451 : cet anathème aux *Trois Chapitres* satisfera les Cyrilliens et pacifiera l'Église.

Vigile hésite, Vigile tergiverse : l'Occident ignore s. Cyrille; c'est Chalcédoine qui y symbolise l'orthodoxie. Comment le pape pourrait-il renier Chalcédoine?

Justinien se croit dupé. Il arrête Vigile le 22 novembre 545; il le fait conduire à Constantinople, il lui rappelle l'histoire de Silvère.... La veille de Pâques 548, Vigile, tout en réservant l'autorité des canons de 451, se résout donc à condamner Ibas, Théodoret et Théodore (*Judicatum*). S'il veut se déjuger, s'il se sauve (août-décembre 551), s'il proteste devant le monde contre les violences qu'il subit (9 février 552), si devant les évêques du concile de Constantinople, il refuse de condamner Théodoret et Ibas, une main de fer l'enchaîne. L'Empereur exile ou dépose les évêques qui encouragent sa résistance. Le 23 février 554, le pape misérable confirme la condamnation d'Ibas, de Théodoret et de Théodore. La *nouvelle Rome* fait la loi dans l'Église, aussi bien que dans l'Empire.

La décapitalisation de *la vieille Rome* ne passe pourtant point dans le droit : avec le titre de *patriarche œcuménique* les patriarches de Constantinople se contentent de revendiquer l'*autonomie*.... La politique de Justinien s'est effondrée! L'Empire ne ressuscite pas....

Ruine de la politique de Justinien.

Constantinople ne régente même plus l'Orient! L'Égypte et la Syrie s'obstinent dans le Cyrillianisme, qui aiguise ses intransigeances. D'accord avec Harith ibn Djabalah, roi des Sarrasins chrétiens Ghassanides, l'Impératrice Théodora a fait sacrer évêques plusieurs Cyrilliens convaincus : Théodore à Bostra et Jacques Zanzalus à Edesse. Ce dernier, apôtre d'une ferveur passionnée, réorganise *contre* Constantinople l'*Eglise Cyrillienne Monophysite* (543-578) : on l'appelle, de son

nom désormais, l'*Eglise Jacobite. La vieille Église Catholique est désormais coupée en trois tronçons* : Jacobites, Byzantins (dits Melkites par les Jacobites), Chalcédoniens-Romains.

Schisme scandaleux! Il décèle un flottement de la foi. L'étude de la pensée chrétienne en témoigne à son tour.

La pensée orientale au VI[e] *s.*

Rien de plus misérable que la décadence de la théologie cyrillienne. Une tâche magnifique s'offrait à elle : montrer, par la dogmatique de l'Eucharistie et de la déification, son orthodoxie foncière, pacifier l'Orient, tendre la main à Rome en invoquant Ephèse, restaurer l'unité de l'Église. Loin de se concilier les évêques qui n'osent pas nuancer Chalcédoine, Jean de Césarée, Ephrem d'Antioche ou Euloge d'Alexandrie, les Jacobites ne savent que s'entre-déchirer : l'esprit schismatique étouffe en eux l'esprit de charité. Le corps du Christ est corruptible, clament les *Sévériens*. Incorruptible est le corps du Christ, ripostent les *Julianistes*. Vous ne vous souciez pas de la succession régulière des évêques, prétendent les *Acéphales*. Et comme *les trois Églises Jacobites* méditent le problème de la science du Christ, la cacophonie redouble. Les schismes pullulent. Le *monophysisme* s'enfonce dans l'anarchie, parfois dans l'hérésie.

A l'heure décisive, un de ses docteurs s'est dressé contre ses chefs. Il a tenté, vainement tenté, de les ramener au bon sens. C'est une belle chose que de voir clair. Mais s'il faut, lorsqu'il s'agit d'expliquer le mouvement des « sphères », que l'homme sache mortifier sa curiosité, ne voudra-t-il point, lorsqu'il s'agit de Dieu, se résoudre à ignorer? Le docteur inconnu qui a pris le masque de Denys l'Aréopagite écrivait sans doute aux alentours de 520 : il entendait prêcher la mesure aux

disséqueurs du divin. Quoi que puissent définir les théologiens, l'Incarnation du Verbe demeurera mystère, aussi bien que la Rédemption des hommes! *Sapere oportet ad sobrietatem.* Que les Chrétiens méditent en paix : ils pourront entrevoir *la transcendance ineffable de Dieu, que la créature qu'il a créée par amour doit revenir à lui dans l'amour, que les sacrements unissent à lui* plus sûrement que la dialectique, et que l'*unité* est une belle chose, l'unité, par exemple, de l'*Église, corps mystique du Christ!*

Admirable leçon, et combien opportune!

Il est piquant d'observer la physionomie de celui qui la donne. Il ne connaissait pas seulement la tradition de son parti. Il lisait encore les livres de l'idolâtre Proclus, — qui enseignait à Athènes (430-480) avant que Justinien en eût fermé les écoles (529). — Proclus ne tendait qu'à sauver le polythéisme et justifier l'astrologie en les appuyant à un Emanatisme ternaire inspiré de Plotin! Le Dieu de Proclus, d'ailleurs, rappelle assez bien, par son double caractère — Universel Principe, Bonté rayonnante — et par son triple aspect (Un-Etre-Intelligence), le Dieu d'Origène et de l'Église. Proclus gardait d'ailleurs, aussi vif que l'Aréopagite, le sentiment de la transcendance de Dieu et de l'infirmité de l'homme.

De l'Aréopagite, j'aime à rapprocher Jean d'Alexandrie (540-550). Il a même notion du mystère des choses. La théorie physique, répète-t-il, avec Proclus d'ailleurs comme avec s. Augustin, doit se contenter d'*à peu près* et de « sauver *les apparences* ». Mais Proclus se trompe en prétendant prouver, par dix-huit arguments, l'éternité du monde; la théorie de la création *ex nihilo* a été démontrée vraie par la découverte de la précession des équinoxes : il suffit, pour le voir, de distinguer le *firmament*, du ciel. La physique d'Aristote, avec sa

quintessence et ses prétentions objectivistes, est dénuée de valeur. *La matière chaotique a une réalité actuelle*, quoique informe.

Mais, après avoir rendu hommage à ces maîtres, il faut noter que le crépuscule enténèbre la pensée chrétienne. Les écrivains originaux se font rares. Les *chaînes* apparaissent : ce sont des commentaires de l'Écriture formés d'extraits juxtaposés des théologiens antérieurs.

La piété orientale au VI^e^ siècle.

La vie chrétienne continue pourtant de s'épanouir. Plus que jamais l'Empire protège l'Église. L'Empire s'appelle *christiana respublica*. Les évêques reçoivent communication des lois et surveillent les gouverneurs, proposent les candidats aux fonctions publiques, dénoncent les abus, visitent les prisons, reçoivent certains appels, siègent parfois aux tribunaux laïcs, accueillent les plaintes contre les gouverneurs. Et ils interviennent dans la cité comme dans la province, nomment le *defensor*, contrôlent les poids, réparent les murailles, vérifient les comptes, protègent les prisonniers, les esclaves, les pauvres.

Le droit privé se christianise comme le droit public : un grand souci de moralité et de justice traverse la législation du VI^e^ siècle. La femme devient l'égale de l'homme. Le fils, capable d'avoir un patrimoine, en devient le propriétaire absolu. L'esclavage est adouci. La courtisane obtient droit de mariage. La théorie des successions *ab intestat* est transformée : on reconnaît la valeur de la parenté par le sang.

Bien entendu, le rôle de l'Empereur au sein de l'Église s'accroît. Le *concile permanent* prend une valeur quasi officielle. Patriarches et évêques sont souvent nommés par lui. Il intervient dans la législation canonique. Le

nomocanon reflète la confusion croissante des deux pouvoirs : de 534 à 600, nous connaissons une dizaine de recueils où il se formule.

Le prestige des Moines continue de grandir : ce sont « les citoyens du ciel ». Leurs pénitences et leurs prières compensent les péchés du monde et continuent le sacrifice du Christ. « La vie monastique, dit Justinien, met l'homme en communication directe avec Dieu; c'est, en outre, chose profitable à la société tout entière. » L'Empereur se pique de recevoir s. Sabas comme un roi. On compte quarante couvents d'hommes dans le diocèse de Chalcédoine et soixante-huit dans celui de Constantinople.

C'était surtout — non exclusivement — par les Moines, que la vie chrétienne circulait dans le peuple de l'Empire. C'était les Moines qui dirigeaient hôpitaux (*xenodochia*) et hospices (*gerontocomia*, *orphanotrophia*), crèches et léproseries. Ils propageaient le culte de la Vierge (dont deux fêtes annuelles naissent à ce moment : Présentation, Assomption) — et des Anges. Ils organisaient des *confréries* pour préserver les fidèles des défaillances et de la tiédeur. Cyrille de Scythopolis et Jean Moschus réchauffent par leurs livres la foi et la charité. Romanos le Mélode glorifie l'œuvre du Père en des hymnes d'une beauté merveilleuse. Parmi les Stylites, voici Siméon le Jeune, près Antioche; parmi les « fous du Christ », voici Siméon Salus en Cœlé-Syrie (Syrie); parmi les contemplatifs, voici Jean l'Hésychaste et Barsanuphe.

L'éclat de l'art chrétien atteste à son tour l'intensité de la foi : les monuments où il s'épanouit ne sont rien autre qu'une somptueuse glorification du Christ. Les deux traditions se sont fondues qui opposaient la noblesse à la vie. A la simplicité des fresques, on substitue, sous Justinien, le décor étincelant des mosaïques, des

compositions d'un effet solennel, d'immobiles rangées de majestueuses figures. Le ciel est conçu sur le modèle de la cour. Par-dessus tout, on veut éblouir.

Sainte-Sophie de Constantinople symbolise cet art luxueux. La coupole qui la domine élève jusqu'au ciel l'hommage de l'Empire à Dieu : « Ouvrage admirable qui semble suspendu par une chaîne d'or ». La décoration n'est pas moins originale que l'architecture : sur un trône resplendissant d'or et de gemmes, au milieu d'une cour d'Anges, de Saints et d'Apôtres, resplendit le Christ παντοκράτωρ, le Maître de l'Univers.

III. — La mort de l'Empire au VII^e^ siècle.

Rien de plus mélancolique que les splendeurs dorées de Sainte-Sophie : c'est le dernier éclat d'un feu qui tombe. Il n'y a pas cent ans que Justinien est mort et l'Empire agonise. La Perse ressuscitée d'un bond l'a jeté à terre : en mai 614, les armées mazdéennes entraient à Jérusalem; en 615 et en 626, elles tiennent Chalcédoine et menacent Constantinople! Héraclius n'a pas réussi à les refouler que les Sarrasins du désert s'agitent! Un prophète a paru en Arabie qui, avec plus d'audace que ses émules d'Iran, entend briser l'Église avec l'Empire : les bandes de Mohammed écrasent l'armée chrétienne sur les rives du Yarmouk le 20 août 636, prennent Jérusalem (638?) et Alexandrie (641-642); avant la fin du siècle, elles auront conquis Carthage (695-698).

L'Islam et les Chrétiens.

Par haine des Melkites qui défendent Chalcédoine, blasphèment la Trinité, découronnent Jésus, *les Jacobites ouvrent les bras aux Musulmans.* C'est en vain qu'Hé-

raclius et son patriarche Serge ont voulu les ramener, échafaudé une théorie pour établir qu'*il n'y a qu'une volonté en Jésus*! Leur théologie vaut leur politique. L'heure est passée des arguties. C'est l'heure de la mort qui est venue.

Avant même que les Arabes n'eussent surgi du désert, des tribus slaves s'étaient infiltrées dans les Balkans : dès la seconde moitié du VI^e^ siècle, on entrevoit, au nord de Durazzo, de la Voie Egnatienne et de Salonique, des bandes de Serbes et d'Antes, associées parfois à des Huns, à des Avares, à des Bulgares. Les Bulgares s'organisent de bonne heure. Ils se jettent sur Constantinople que les Musulmans assiègent (673-678). Les folies de Justinien II (685-695) et l'anarchie des années 700 marquent le point final de l'impériale histoire. Il ne s'agit plus pour l'Empire romain de reconquérir l'Occident; les trois quarts de l'Orient lui échappent. Terrassé, acculé en son dernier réduit, ayant oublié, avec ses traditions universalistes, sa langue latine, serré comme en un étau par les assauts convergents de ses ennemis, il a perdu son âme dominatrice.

Virgile disait autrefois :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Autrefois....

Aujourd'hui, l'Empereur n'a pas la force de briser l'Islam.

Mais il a la force d'arrêter le pape Martin I^er^ qui ne se prête pas à ses manipulations théologiques (nuit du 18 au 19 juin 653). Il réussit également à enchaîner son patriarche et ses évêques : au concile de 691-692, il canonise les usages rejetés par Rome dont il rejette toutes les décrétales; il impose le mariage à ses diacres et à ses prêtres. Dans l'Empire, l'Eglise fléchit.

Le Christianisme hors de l'Empire au VI^e siècle.

Hors de l'Empire, à la même heure, s'atténue le rayonnement de l'Évangile.

En Arménie, il progresse d'abord au temps de Nersès et d'Isaac, de Mesrop et d'Eznik (400-450). Ces apôtres fixent la langue, écrivent l'histoire nationale dans le *Livre de Terdat et de Grégoire l'Illuminateur*. Mais l'évêque d'Edesse, Rabboula, les entraîne bientôt : au concile de Vagharchapat (491), le catholicos Papken condamne l'orthodoxie de Chalcédoine. La rivalité de la Perse et de Constantinople entretient et aggrave le schisme : de 525 à 620, l'Église arménienne se coupe en deux tronçons.

En Éthiopie (Axoum) et Yémen (Himyar), on aperçoit une situation assez analogue. Un roi d'Axoum, Andan, se convertit au Christ vers l'an 500. Un évêque catholique s'établit à Nedjran, au Yémen, quelques années plus tard : Silvanus, *évêque des Homérites*. Mais l'évangélisation s'arrête tout d'un coup : les Homérites se révoltent contre les Éthiopiens et contre l'Église ; leur Roi, Dhû-Nowas, qui est juif, fait massacrer les chrétiens de Nedjran et de Safar (523).

L'histoire de l'Église de Perse témoigne, à vrai dire, d'une vitalité plus forte. Elle triomphe des persécutions déchaînées par les Mobeds sous Jazdegerd I^er (vers 420), sous Jazdegerd II (vers 448), sous Khosrau I^er († 579) : l'héroïsme de ses martyrs Abda, Narsaï, Ormizd, les deux Jacques, exalte la foi de ses enfants. Elle triomphe des schismes nés de l'ambition des évêques et des prétentions des docteurs : Dadiso (421-456) et Maraba (540-552), les deux « catholicoi » de Séleucie-Ctésiphon, raffermissent l'ordre et la discipline, tandis que des missionnaires intrépides, Pethion de Médie (vers 440) et

Saba son émule (vers 480) amènent au baptême des foules toujours plus nombreuses.

Afin de désarmer les méfiances du « Roi des Rois » que les Mobeds s'appliquent à entretenir, l'Église de Perse met sa coquetterie à se séparer de l'Église « Impériale » et des « Pères occidentaux ». Attitude qui l'entraîne, à vrai dire, à embrasser le Nestorianisme — un Nestorianisme souvent assez voisin de Chalcédoine. — Lorsque Zénon a fermé l'École d'Edesse, qui soutenait le dyophysisme, les maîtres de celle-ci s'installent en territoire persan; et l'École de Nisibe (à partir de 489-500) enseigne la théorie des deux natures : Barsauma (415-495) et Paul le Perse (520-540) en font la gloire. A partir de la fin du VI^e^ siècle pourtant, les influences monophysistes atteignent les églises du Tigre. Les querelles théologiques commencent de les affaiblir : Hanana trouve partout des disciples (575-600?).

Trois faits attestent le déclin de l'idée chrétienne.

On constate un renouveau du Dualisme. Les Mobeds de Perse en fixent les Écritures, en procurent la diffusion (vers 580-630 encore, leur enseignement *était purement oral*).

Voici naître en Arménie une Église qui se réclame de s. Paul et se dit Paulicienne. Qu'il s'inspire ou non du Marcionisme, son fondateur Constantin de Kibossa rejette l'Ancien Testament, le sacerdoce et le monachisme (à partir de 640), prêche un dualisme assez foncé. — Cependant, le Manichéisme élargit ses conquêtes : les persécutions les attestent, auxquelles il est en butte.

La recrudescence du Monothéisme antitrinitaire est plus apparente encore. L'essor d'Israël en Chaldée et en Perse en témoigne : le V^e^ et le VI^e^ siècle voient les progrès des écoles de Soura et de Poumbedita, la rédaction du *Talmud de Babylone* par Rabina II (vers 480) et

les Saboraïm, la conversion du Roi du Yémen Dhou-Nowas (vers 520-523).

Mais l'apparition de l'Islam (622) et ses progrès foudroyants (632-678) décèlent avec plus d'éclat encore les doutes des âmes rebutées par les controverses chrétiennes touchant les Personnes de Dieu et les natures du Christ! On conçoit que le Monothéisme radical ait bénéficié de ces dégoûts.

A quoi l'on ajoutera que l'Aristotélisme se réveille. Dans les écoles platoniciennes — écoles chrétiennes et écoles païennes — voici reparaître telles et telles idées, inspirées du Péripatétisme le plus pur. Il suffira de noter l'effort d'Ammonius, les commentaires de Simplicius, et cette mystérieuse *Théologie d'Aristote*, qu'a rédigée quelque chrétien vers 600 peut-être : avec certaines théories empruntées à l'Aréopagite et à Proclus, l'auteur inconnu combine le *désir* qui pousse *la matière première* à être embrassée par *la forme* pour accéder *à l'existence en acte.*

CHAPITRE X

L'ÉGLISE ET LA RUINE DE L'EMPIRE

(DU V^e^ AU VII^e^ SIÈCLE)

EN OCCIDENT

En Orient, on peut dater des alentours de l'an 700 la mort de l'Empire : les peuples que Constantinople régente ont cessé, dès lors, dans une large mesure, de s'associer à la vie politique et juridique, à la vie économique, à la vie morale et religieuse, des pays de la Syrie et de l'Égypte, de la Numidie et des Mauritanies. Quoique leur histoire retienne encore, parfois, quelques reflets « universalistes » de l'ère disparue, ce sont les couleurs d'un particularisme chaque jour plus accentué qu'elle porte le plus souvent désormais : sur le chaos balkanique et sur le plateau anatolien, l'astre de Byzance se lève. On dira bientôt son rayonnement incertain, et comment il réchauffait et glaçait tour à tour la vie et la pensée de l'Église.

En Occident, le drame s'est dénoué beaucoup plus tôt : dès 468, tout est fini. Les Barbares ont trouvé en deux Empereurs, Honorius et Valentinien III, l'un fils, l'autre petit-fils de Théodose, des collaborateurs imprévus. Deux politiques visaient et réussissaient à sauver l'Empire, Stilicon et Aetius; ils les ont assassinés tour à tour (408, 454). Genséric, roi des Vandales (428-477) qui ont conquis l'Afrique Mineure, prend donc

et saccage Rome, en 455. Les Ostrogoths, puis les Lombards, occupent l'Italie, les Francs la Gaule, les Wisigoths l'Espagne, les Angles et les Saxons l'île de Bretagne. Les armées de Justinien ramènent, sans doute, pour un temps, dans l'orbite de Constantinople, l'Italie et l'Afrique Mineure avec un lambeau d'Espagne; mais dès 568 les Lombards, dès la fin du siècle les Berbères, pèsent sur les Impériaux et les refoulent peu à peu sur la côte d'Italie et d'Afrique; ils sont chassés de Carthagène dès le début du VII^e^ siècle.

Rois francs, rois wisigoths, rois ostrogoths, s'appliquent, d'un cœur sincère, à maintenir l'ordre et les traditions de Rome; souvent même, ils demandent aux évêques de les aider. Mais ils ne savent comment s'y prendre. Si les évêques d'Espagne, fidèles à l'idéal de s. Ambroise, réussissent assez bien à mettre leurs rois en tutelle, partout ailleurs Royauté et Épiscopat se laissent asservir par une sorte de Noblesse, indisciplinée et grossière : c'est la descendance de la Noblesse impériale, alliée par mariages aux chefs des bandes barbares. Un peu partout monte le flot de l'anarchie : au cours du VII^e^ siècle, il déferle.

I. — L'ÉLITE CHRÉTIENNE EN OCCIDENT AUX V^e^-VI^e^ SIÈCLES.

Milan et Trèves avaient été assignés par Dioclétien comme résidences aux deux vice-Empereurs chargés par lui de défendre l'Occident. Le système fonctionna avec succès jusqu'à la fin du IV^e^ siècle; à ce moment, Théodose décida d'évacuer la Gaule du Nord et de reporter sur Arles, avec la préfecture du prétoire, le centre de la défense. Il consolidait d'ailleurs la situation

de Milan : c'est à Milan que s'installaient Stilicon et Honorius (394-396).

Mais cette exaltation de la métropole de l'Italie septentrionale, jointe au prestige de la personne de s. Ambroise, suscite le rayonnement ecclésiastique de l'église milanaise. Espagnols, Gaulois, Africains, recourent à Milan aussi bien qu'à Rome. En 418-424, à propos d'un prêtre déposé par l'évêque de Sicca, les évêques d'Afrique, s. Augustin compris, entrent en conflit avec le pape.

Le Saint-Siège.

Il faut que le pape défende ses droits. Le 22 mars 417, reprenant une idée de Damase, le pape Zosime fait de *l'évêque d'Arles* une sorte de *vicaire de s. Pierre* dans les Gaules, en même temps que le métropolitain de la Viennoise et des Narbonnaises. Et il confirme les pouvoirs analogues, conférés naguère par Sirice, à *l'évêque de Salonique* en Illyricum. Contre Constantinople et contre Milan, les précautions de l'église romaine sont bien prises.

Le vicariat d'Arles ne dura qu'un temps, comme l'exaltation de Milan d'où il procédait, — et comme Patrocle, le coquin qui guidait Zosime. — Il fallut pourtant que les papes continuassent de veiller : les rois barbares et la Noblesse n'avaient cure de l'unité de l'Église. Les évêques d'Arles éprouvent-ils plus que de raison le désir de régenter? Rome leur oppose Vienne. Lorsque s. Hilaire, admirable apôtre d'ailleurs, fait déposer l'évêque de Besançon, Chelidonius, s. Léon rétablit celui-ci, tance s. Hilaire, abolit son autorité en Viennoise, s'appuie sur l'Empereur et Aetius pour *contraindre* les évêques à venir à Rome (444-446). Il connaît l'origine de son autorité. Il ne la laissera pas contester.

Et ses successeurs s. Gélase (492-496) et s. Hormisdas

(514-523) montrent pareille vigilance. Aux évêques qui les soutiennent, les papes confèrent parfois, par l'octroi du *pallium*, une sorte de participation « vicariale » de la dignité de s. Pierre. S. Césaire d'Arles le reçoit du pape Symmaque, parce qu'il montrait dévotion ardente à l'église romaine. C'est lui qui semble avoir lancé l'idée de l'exemption monastique, de la recommandation à s. Pierre, de la prière pour le pape de Rome. Les évêques du concile d'Orléans de 549, qu'effrayent les nouvelles venues de Constantinople, déclarent faire confiance au pape. Lorsque le roi Childebert veut créer un diocèse à Melun, l'évêque de Sens recourt à Rome. Comme les rois barbares tendent à régenter chacun son Église, les papes s. Hilaire († 468) et s. Symmaque († 523) restaurent le vicariat d'Arles.

Mais ils échouent, faute de moyens, à défendre les Catholiques d'Afrique et d'Espagne, affreusement persécutés par les rois, ariens, des Vandales (437-523) et des Wisigoths (583).

Ils réussissent, en revanche, à empêcher que la persécution s'étende aux autres pays régentés par les Barbares ariens. *Le pape Jean va défendre les hérétiques à Constantinople*, où l'Empire les menace.

Ils réussissent aussi à rallier à l'Église catholique le dernier peuple barbare des Gaules qui soit encore païen. Ils déjouent, grâce à sainte Clotilde, les intrigues ariennes : et c'est *le baptême catholique* que Clovis et l'élite franque reçoivent à Reims en 496. *Par quoi se sépare de l'Empire, et s'enracine en Occident, l'Église catholique.*

Près d'un siècle plus tard, Récarède et Léandre décidaient les Wisigoths d'Espagne à suivre l'exemple des Francs (598).

L'Episcopat.

Moins heureux que le Saint-Siège, l'Episcopat échoue trop souvent à conserver son caractère apostolique : s'il ne cesse point tout à fait d'être une mission sacrée, il devient en une trop grande mesure une autorité politique et sociale, régentant les *pays* (*pagi*) qui se moulent en ces *civitates* où déclinent les villes, — et parfois les démembrent (Bayonne). — Dans la déroute de l'administration impériale, les Romains s'étaient serrés autour de l'évêque. Francs ou Goths, les rois Barbares avaient dû recourir à son intermédiaire pour établir le nouveau régime. Les Nobles, forts de leurs terres et de leurs bandes, ont donc mis la main sur l'évêché pour consolider leur pouvoir. Beaucoup de laïcs ont ainsi été élus évêques. Quelques-uns furent excellents : s. Germain à Auxerre († 448), Sidoine Apollinaire (470-484) en Auvergne, s. Avit à Vienne (490-518). Mais beaucoup furent détestables : Cautinus à Chalon, Égidius à Reims, Frontinius à Angoulême. De riches marchands achètent les charges : tel Eusèbe le Syrien (592. Paris).

L'Episcopat était en grand péril. Il fut sauvé par les Moines et par les Saints. Trois courants entraînaient à Dieu les âmes ferventes : Tours avec Ligugé et Marmoutier, où survivait la tradition de s. Martin; Lérins et Arles, Subiaco et le Mont Cassin d'où rayonnaient deux admirables ascètes, s. Honorat (410-429) et s. Benoît (480-543). La *règle bénédictine* formule l'idéal du Christ avec le perpétuel souci de ne pas plus l'atténuer que l'outrer. Lérins adopte de bonne heure un disciple de s. Jean Chrysostome : en ses deux chefs-d'œuvre, l'*Institut Cénobitique* et les *Conférences*, Jean Cassien (360-435) fait connaître les méthodes ascétiques élaborées par les Égyptiens et le principe qui les inspire : pour

s'unir à Dieu, ne penser qu'à Dieu, source nécessaire du bien.

De Tours, de Lérins, de Subiaco, s'élancent les Saints dont l'exemple et la parole rappellent aux évêques leur mission. Souvent même, les Moines se chargent de l'Episcopat : tels Honorat et Hilaire à Arles (426-429), Eucher à Lyon (424). Leur ami Salvien de Trèves (400-490?) fustige les abus de l'Église avec une éloquence vigoureuse, souvent déparée par la rhétorique. Leurs disciples réunissent de nombreux conciles : à Riez, Orange, Arles, etc. De saints évêques reparaissent : tels Césaire d'Arles († 542) et Grégoire de Tours († 594).

La pensée chrétienne.

La pensée chrétienne élimine l'Arianisme en Afrique (484), puis en Espagne (589); — elle suit à petits pas les polémiques orientales; — elle recueille la tradition philosophique et biblique. Boëce († 524) enseigne qu'il faut distinguer, en toute créature, d'abord l'individu concret en son existence singulière réelle (*id quod est*), ensuite l'essence (*esse*) qu'a réalisée son individualité concrète : il a été à Alexandrie étudier l'Hellénisme. Cassiodore († 560) fonde le monastère de Vivarium en Calabre pour y installer une école où l'on étudie l'Écriture; à son effort se rattachent les livres de Junilius, un disciple de Paul le Perse, et la curieuse *Histoire Évangélique* de Victor, l'évêque de Capoue (546). Disciples magnifiques de Cassiodore et de Boëce, des Moines inconnus ajoutent à leur œuvre la plus précieuse couronne : ils entreprennent de copier les plus beaux livres de la Rome *païenne*. Noble tradition qui, pour l'honneur de l'Humanisme chrétien, jamais ne se perdra.

Mais aucune influence ne s'exerce avec autant de force que celle de s. Augustin. Quelques-uns protestent au

nom de la liberté contre la place énorme qu'il fait dans la vie morale et religieuse de l'homme à la grâce de Dieu : Cassien, par exemple, Vincent de Lérins son disciple, et Fauste, l'évêque de Riez (410-486); ils voudraient réserver quelque part à l'initiative de l'homme. Mais Prosper d'Aquitaine († 460), Marius Mercator, s. Césaire prennent la défense de s. Augustin. Le concile d'Orange de 529 proclame *la nécessité* de la grâce *prévenante* et *concomitante* à chaque étape de l'ascension vers Dieu, *tout en niant la prédestination à l'enfer et au mal; pratiquement chacun a donc, grâce à Dieu, pouvoir d'accéder à Dieu.* Et ces définitions sont sanctionnées par le Saint-Siège apostolique (25 janvier 531).

II. — Les foules chrétiennes en Occident aux V^e^-VI^e^ siècles.

La vie religieuse des foules n'offre pas une physionomie moins complexe.

Les croyances idolâtriques conservent toujours des adeptes nombreux, combinant d'ailleurs des traditions fort diverses. Aux cultes germaniques, romains, celtiques, se juxtaposent les rites mithriaques ou cybéléniens.... Le Manichéisme semble bénéficier de ce désarroi. C'est le grand souci des évêques au V^e^ et au VI^e^ siècle.

Il faut qu'ils reprennent et développent l'effort apostolique de s. Martin.

Tout au fond de l'Occident, dans la nuit où s'ensevelit le soleil, se cachait l'Irlande : jamais les légionnaires de Rome n'y avaient mis le pied. Sans doute les missionnaires y ont-ils prêché l'Évangile dès le IV^e^ siècle : une église de Bretagne est attestée en 314 par trois signatures d'évêques au concile d'Arles. Mais les Romains

ont évacué la Bretagne aux alentours de 400, en même temps que Trèves et le nord de la Gaule. Le pape Célestin (422-432) prend alors en pitié ces églises délaissées : il y envoie Palladius et s. Germain d'Auxerre. Bientôt Patrice entre en scène. C'est un Breton de Dumbarton que les pirates d'Irlande ont asservi. Il a pu s'échapper, et voici qu'il entend l'appel de Dieu : *qu'il aille délivrer ses bourreaux d'hier!* Il se forme à Lérins et à Auxerre; puis, par trente ans d'héroïques efforts (432-461), il arrache l'Irlande à l'Idolâtrie, à la débauche, à la guerre. Il construit l'église de Domnach Mor, il fonde l'évêché d'Armagh (444), il vise à créer *en chaque clan* un monastère dont le chef aura caractère épiscopal. S. Bénigne, évêque d'Armagh, s. Mochaoi, le fondateur de Mahee, d'autres encore continuent son apostolat. Bientôt Brigitte de Kildare, au Leinster, embaume l'île sauvage du parfum de sa sainteté.

Sans sortir de l'Empire, combien d'évêques rivalisent avec s. Patrice, prêchent aux campagnes la pénitence, la foi, la charité, fondent paroisses et évêchés : à Rome même, s. Léon et s. Gélase, s. Séverin en Norique (Passau, Salzbourg, Klagenfurt, Llubliana), s. Pierre Chrysologue et s. Maxime de Turin en Italie, s. Martin de Braga en Espagne, s. Remi de Reims et s. Césaire d'Arles en Gaule.

« Vrai précepteur de la Gaule franque », l'ancien moine de Lérins qu'est Césaire s'applique à prêcher et répandre des homélies, qui popularisent sa doctrine. Le péché est l'âme de celle-ci. Césaire entend d'abord ramener à la morale les sacrements et les rites de l'Église, mais il veut d'autre part *faire de la morale la religion même* vécue par l'homme pécheur ou enclin au péché. Du baptême et de la pénitence il use pour sanctifier les âmes. Il laisse disparaître le catéchuménat; les controverses sur le sort

des enfants morts sans baptême ont inquiété les parents; *tous les enfants sont désormais baptisés à la naissance.* On compense le défaut de préparation en chargeant de devoirs précis *les parrains et les marraines,* en poussant le pécheur à demander la pénitence et donc *en adoucissant les pratiques terribles de l'unique pénitence traditionnelle.* On distingue *les peccata capitalia* (sacrilège, homicide, adultère, faux témoignage, vol, orgueil, ivrognerie invétérée) des *peccata minuta* remis par l'aumône, le jeûne, la visite des malades et des prisonniers. Par peur des communions sacrilèges, Césaire n'exige que *trois communions par an* (*Noël, Pâques, Pentecôte*). C'est l'assistance régulière à la messe — qui dure alors une heure et demie et dont la longueur diminue peu à peu : on réduit les chants, — aux matines et aux vêpres de chaque jour — il ne prêchera pas plus d'une demi-heure. — C'est l'observance du carême et surtout la pratique de l'aumône, qui aidera l'âme de bonne volonté à s'unir à Dieu par la foi et la charité.

Le culte et la légende des Martyrs.

Les Martyrs d'hier collaborent avec les évêques d'aujourd'hui. On trouve partout leur souvenir. On sait qu'ils ont suivi le Christ dans l'amour et la mort. On a confiance que leur héroïsme peut aussi, en quelque mesure, expier le péché du pécheur. Tertullien a protesté en vain. Origène enseigne que les souffrances des Martyrs prolongent la passion de Jésus. Leur culte s'exalte. Les tombeaux où ils reposent, les fêtes qui les célèbrent, occupent, dans la piété, une place toujours plus grande. On solennise le jour de leur mort, qui est le jour de leur naissance en Dieu, *dies natalis*; le pape Symmaque décide que, ces jours-là, on chantera le chant de Noël, le *Gloria in excelsis.* Les calendriers locaux sont

revisés et combinés : ainsi se forme le *Férial Hiéronymien*. On le développe bientôt : et le *Martyrologe Eusébien* paraît; au nom de chaque saint, à la date et au lieu de sa passion, le Martyrologe ajoute qui l'a condamné et les tourments qu'il a soufferts. Les pèlerinages suscitent la naissance ou les progrès de la légende : les pèlerins veulent entendre l'histoire de celui dont ils vénèrent les reliques. Les *Gestes des Martyrs* se multiplient, en même temps que s'accroît le prestige des cimetières et le culte des tombeaux.

Avec quelle passion on cherche, avec quel bonheur on trouve — ou l'on croit trouver — les reliques des martyrs ignorés! De 386, date l'invention par s. Ambroise des restes de Gervais et de Protais; de 415, l'invention de s. Étienne à Kaphargamala. On découvre bientôt s. Maurice à Agaune, Nazaire et Celse ainsi que Vitalis et Agricola à Milan, Ursinus à Bourges, Valère à Consérans. Les translations, les vols, les fraudes apparaissent du même coup. Le corps de s. Séverin est transporté du Norique à Naples. Palladius de Saintes envoie un prêtre querir des reliques à Rome (596). L'invention de s. Barnabé en 458 est une manœuvre montée pour défendre l'autonomie de l'Église de Chypre. Le plus précieux trésor qu'un évêque puisse donner à son peuple, s. Nicet de Trèves le déclare, c'est son corps. Et les Spolétains nient que s. Pierre les protège comme leur évêque Achille le déclare; son corps ne repose pas en leurs murs!

Au-dessous de Dieu, les paysans apprennent donc à voir, dans les Martyrs que l'Église révère, des protecteurs locaux, très actifs, fort utiles; et ceux-ci prennent peu à peu la place des deux topiques. Le *païen* cherche par habitude un ami compatissant qui puisse écouter ses plaintes et secourir ses misères : telle la fée de la source voisine qu'imploraient ses pères

ou le Martyr qui s'est fait trancher la tête tout auprès, et dont le tombeau voit tant de merveilles. Grâce aux Martyrs du Christ, l'hostilité des foules idolâtres pour les évêques du Christ, s'affaiblit insensiblement : elle finit un jour par s'évanouir. *Semen est sanguis martyrum.*

La Légende chrétienne.

Mais voici qu'aussitôt née *la Légende chrétienne* s'infléchit en s'étoffant. Comme les Gnostiques d'hier, les Manichéens d'aujourd'hui donnent à leurs écrits de propagande la forme historique : c'est en une histoire prétendue de l'enfance de Jésus, des voyages de ses Apôtres, des miracles de ses Martyrs, qu'ils insinuent leurs théories sur la lutte des deux Dieux contraires, l'ignominie du mariage, le devoir d'étouffer la vie.

A « l'histoire manichéenne » il faut donc qu'une « histoire catholique » s'oppose. *Les évêques brûlent les livres hérétiques sur le parvis de leurs basiliques* : tels s. Gélase († 496), s. Symmaque († 513), s. Hormisdas († 523) à Rome. Nous avons conservé, en une version rédigée dans la Gaule du Sud, vers 520 peut-être, *une liste des livres condamnés* par l'Église, *qu'il faut donc ne pas lire.* Mais cela ne suffit pas. Il faut offrir à la légitime curiosité des fidèles des écrits qui ne menacent pas leur foi. De là, *les éditions orthodoxes* qui content la naissance de la Vierge, l'enfance du Sauveur, ou sa descente aux enfers. Pour empêcher les Manichéens de confisquer s. Jean, s. André, s. Thomas, *les papes établissent leur culte dans les églises de Rome.*

Mais l'imagination populaire est mise en goût par ces polémiques : la Légende chrétienne prend chaque jour plus d'ampleur, remplaçant l'histoire absente. On invente une merveilleuse évangélisation du monde : on raconte les aventures de Matthieu, de Simon et Jude, de Barthé-

lemy en Éthiopie, en Inde, en Perse; Philippe est attaché à la Gaule, Jacques à l'Espagne.... Vient ensuite le tour des évêques et des confesseurs. S. Grégoire de Tours, s. Grégoire le Grand, d'autres encore nous ont conservé quelques fragments de « la geste » qui les exalte.

Si diverses que soient ces œuvres, elles ne laissent pas d'offrir un certain air de parenté. Elles invoquent souvent, pour inspirer confiance, le patronage d'hommes illustres. Elles prétendent parfois transmettre des traditions « apostoliques ». Elles soulignent avec complaisance le mérite de la chasteté. Elles visent surtout, avec autant de candeur que de gaucherie, à faire aimer la douceur du Christ aux foules innombrables des humbles. Elles substituent à la notion du dieu païen, capricieux et grossier, l'idée du Père Céleste dont l'œuvre, réglée par la justice, est toute pénétrée d'amour. Humbles répliques de l'Évangile, déformées mais efficaces, elles propagent et font rayonner dans les âmes l'image et l'amour de Jésus.

III. — Les efforts de l'Église au VII^e siècle.

A la fin du VI^e siècle, l'Église survit à l'Empire. Elle a arraché l'Évangile aux décombres; dans les pires conjonctures, au cours du VII^e siècle, elle réussit encore à le sauver.

La vie se localise partout. Lorsque s. Ouen part en pèlerinage pour Rome, ses ouailles désespèrent de le revoir. Lorsqu'il revient, le Roi et la Reine, les Grands, le peuple, tout le monde se précipite au-devant de lui avec croix, cierges et tout l'appareil des processions triomphales.

Les villes achèvent de mourir, et la campagne de

dominer. Nobles et Rois vivent surtout en leurs domaines. « L'urbanité » s'évanouit. L'amour du luxe et du protocole survit, combiné avec la grossièreté campagnarde.

La vie intellectuelle s'effondre. Isidore de Séville déploie une grande activité littéraire; mais quelle est la vigueur de son esprit? L'ignorance des évêques est si profonde *qu'ils ne se hasardent plus à prêcher : ils lisent* les homélies d'autrefois. Que reste-t-il à s. Éloi si l'on retire de ses sermons ce qu'il doit à s. Césaire?

Le pire, c'est que trop souvent progresse la dénaturation de l'Episcopat; l'Episcopat est trop souvent confisqué par la classe des Grands et devient trop souvent *magistrature* au lieu de demeurer *apostolat*. L'édit et le concile de 614 témoignent de cette évolution. Les *conciles* de Tolède deviennent l'organe régulateur de la vie *nationale* espagnole. Les papes de Rome y font fonction de *ducs*.

Les Moines Irlandais.

Pourtant, l'Évangile rayonne encore. De l'Irlande s'élancent des missionnaires, formés dans les monastères qu'a fondés s. Patrice. S. Chrimthan, surnommé « la Colombe », fait de Colm-Hill, en l'île d'Iona, un foyer qui éclaire à la fois sa patrie et l'Écosse (563-597). S. Colomban (530-615) évangélise la Gaule depuis l'Armorique jusqu'aux Vosges, y construit les monastères d'Annegray, de Luxeuil et de Fontaine. Avant son départ pour l'Italie, où il fonde Bobbio, son disciple s. Gall a aménagé quelques cellules en une forêt d'Helvétie : germe du monastère qui portera son nom. Sigebert et Trudbert raniment Romainmôtier et Seckingen, Strasbourg et Augsbourg. Eustasius de Luxeuil († 629) continue leur œuvre en Bavière; avec l'appui du duc Théodore,

Ruprecht organise Salzbourg, Corbinian Freising, Emmeran Ratisbonne. Pareillement, s. Amand et s. Willibrord s'appliquent à évangéliser la Frise (690-739) : Willibrord y fonde, outre l'église d'Utrecht, les monastères d'Echternach et de Susteren. S. Fiacre et s. Kilian, s. Fursy, s. Rombaud, s. Liévin viennent aussi d'Irlande. Péronne eut un monastère exclusivement réservé aux Irlandais.

Et beaucoup de Gallo-Romains adoptent les formes très rudes de la piété irlandaise : tels s. Wandrille († 669) qui élève Fontenelle (649), s. Philibert († 684) qui fonde Jumièges, s. Éloi qui organise Solignac avant de devenir évêque de Noyon (640).

S. Grégoire le Grand, — les Bénédictins.

La Gaule du Sud et l'Italie échappent à peu près à l'influence irlandaise; c'est de s. Grégoire le Grand (540-604) et des Bénédictins qu'elles relèvent. Grégoire appartient à une famille influente et riche; il entre dans la vie politique et, tout de suite, le voici préteur. Mais Dieu l'appelle. Il se donne à Dieu, après avoir distribué ses biens aux pauvres, créé six monastères en ses domaines de Sicile et un autre à Rome. Il est Moine. Où qu'il soit, de quelque mission qu'on le charge, il restera Moine. Le monde n'existe pas pour lui. Se recueillir, se mortifier, se pacifier, s'unifier, s'offrir à Dieu en union avec Jésus, c'est ce qui donne à la vie sa valeur : voilà sa foi.

Mais le pape lui fait signe. Et le voici, pendant six ans, apocrisiaire à Constantinople. On lui parle des Idolâtres, fils des Ténèbres. Son parti est pris : il leur apportera la lumière. Seulement, il n'a pas compté avec les Romains. Ceux-ci entendent le garder pour eux; les temps sont durs. Justement, Pélage II meurt. Grégoire est élu pape (590).

Il ne s'agit plus de prier! Il s'agit de se battre. Les Lombards de Pavie ont d'abord occupé les plaines du Frioul et du Pô. Ils se glissent maintenant le long de l'Apennin. Ils coupent Rome de Ravenne, où réside l'Exarque, représentant de l'Empereur. Pas d'armée, bien entendu. Il faut que Rome se débrouille comme elle peut, Rome, c'est-à-dire l'évêque, c'est-à-dire le pape. Grégoire répare les murailles, lève les troupes, veille aux approvisionnements, négocie avec le roi de Pavie, Agilulf....

Il écrit aussi, par bonheur. C'est même par ses livres, par ses lettres, que nous apercevons son âme, que nous touchons sa sainteté, et les nuances qui la colorent. Il n'est pas de légende inepte où il ne réussisse à voir délicatesses exquises, fortes vérités. Car « le duc » de Rome n'oublie pas qu'il reste le successeur de Pierre. Il réforme sa propre église. Il commence de réformer l'église franque. Il s'appuie sur le prestige du Chef des Douze. Comme l'Empire ne comptait plus, *les hommes de ce temps cherchaient partout des protecteurs*; et ils en trouvaient parmi les grands Saints comme parmi les grands propriétaires; et *ils payaient* ceux-là, comme ceux-ci, *de l'abandon de leurs terres*. Ainsi s'accroissaient « les patrimoines de l'église romaine » et se consolidait son autorité.

Mais s. Benoît vient aussi au secours de s. Pierre. S. Grégoire a connu ses disciples, admiré *sa Règle*, conté sa vie. Les moines de s. Benoît lui gardent leur reconnaissance. Ils s'appuieront volontiers sur Rome, qui toujours les soutiendra contre les évêques. Or, les monastères bénédictins commencent de se multiplier.

L'église romaine et l'Angleterre.

D'autant que Grégoire n'oublie pas les âmes séparées du Christ. Il vise à lui rattacher les Lombards; grâce à

leur Reine, Théodelinde de Bavière, une catholique, il commence à les détacher de l'Arianisme : Rothari, mort en 652, sera le dernier roi lombard arien. Il vise à convertir les Saxons et les Anglais qui, lentement, conquièrent la Bretagne (442-635) : grâce à leur Reine, Berthe de Paris, une catholique, il commence à leur faire connaître, à leur faire aimer l'Évangile. Les Bénédictins ont grande part en cette fondation de l'Église d'Angleterre. C'est même de cette mission que date la naissante *cléricalisation du Monachisme. Le Moine primitif était un laïc*, soucieux de conformer sa vie à la lettre de l'Évangile et qui sortait donc du monde pour conquérir sa liberté. *Le Moine missionnaire ne peut pas se dispenser d'être prêtre.* Les Bénédictins se résignent à recevoir le sacerdoce. Leur chef, s. Augustin le jeune († 605), devient même évêque de Cantorbéry, puis métropolitain des douze évêchés qui s'organisent. Un Moine grec fort instruit, Théodore, est un jour nommé archevêque de Cantorbéry (669-690). Il continue de refouler l'Idolâtrie, d'affermir la discipline ecclésiastique, d'aviver la dévotion de l'Église anglaise pour la Papauté romaine. Les pèlerinages des Anglais à Rome se multiplient. S. Wilfrith d'York (634-709) et Bède († 735) incarnent l'Angleterre catholique, fille de s. Grégoire le Grand.

Ainsi fleurissait l'Évangile au milieu des ruines. La vie familiale s'affermissait parce que le mariage se christianisait, parce que les Moines répandaient l'usage des *confessions fréquentes*.... Et la vie sociale se christianisait souvent aussi. Sainte Bathilde († 680?) fut esclave avant de devenir reine.... L'esclavage est adouci, les indigents secourus, — les *matricularii* vivent d'une rente, à eux payée par une cathédrale, — les pèlerins et les malades recueillis — en des *xenodochia* ou *hospitia*, — les captifs rachetés, les artisans, ouvriers,

laboureurs, relevés dans l'opinion, le travail manuel lavé du discrédit qui depuis toujours le déshonore par ces Moines, épars à travers l'Occident, qui vivent dans la charité et dans la foi, qui défrichent les forêts comme les âmes, et qui, si noble qu'ait pu être leur naissance, besognent de leurs mains[1].

Mais ces progrès partiels ne peuvent annuler — ils ne doivent pas faire oublier — la dénaturation progressive de l'Episcopat, traditionnelle armature de l'Église, ni la ruine de l'ordre et de la paix qui concourent si efficacement, en général, à l'essor de la vie chrétienne.

Voici d'ailleurs que le Christianisme est directement menacé. Au début du VIII[e] siècle, l'Islam tente un vigoureux effort pour le détruire. Réussira-t-il à jeter à terre la Croix?

1. Autour des monastères, parfois établis en d'anciens domaines, se presse la *familia* qui en dépend : ses membres, *famuli*, ne suivent pas *la règle*; ils en subissent l'influence.

L'ÉGLISE ET LES RESTAURATIONS DE L'EMPIRE

(VIII^e ET IX^e SIÈCLES).

L'EMPIRE n'a pas fini de mourir, qu'un cri, partout, s'élève : il faut le ressusciter! *Renovatio imperii*, c'est le mot d'ordre au VIII^e comme au IX^e siècle. Peut-être eût-il été plus simple de ne pas le laisser disparaître : d'appuyer l'un à l'autre l'Orient et l'Occident, de reconstituer l'armée, d'occuper la ligne de l'Elbe et du Danube, de satisfaire aux aspirations autonomistes des peuples, de mener à terme les réformes de Septime et de Gallien, de Dioclétien, de Constantin et de Valentinien I^er. L'Empire avait préféré les solutions faciles : par lâcheté, il avait refusé de se battre; par bêtise, il avait rejeté toute autre politique que les systèmes de contrainte brute.

Il était donc mort.

Et l'on rêvait de le faire revivre.

Il fallait partir des particularismes existants, les associer, les fédérer, les unifier en quelque mesure. N'était-ce pas, d'ailleurs, le même ennemi, à l'Orient comme à l'Occident, dont pointaient les cornes? Et n'était-ce pas la même Église dont étaient asservis, ici et là, les enfants? Aurait-elle la paix tant qu'au ciel de Jérusalem et de

Bethléem, d'Antioche et de Carthage, le Croissant régnerait?

Les trente années qui s'échelonnent de 690 à 720 voient se préparer, et puis se déclencher, la plus violente offensive de l'Islam dont l'histoire ait gardé le souvenir — depuis celle qui, à quelques mois de distance, brisait coup sur coup Rome et la Perse. Venger le désastre de 678, écraser les Byzantins en Orient et les Germains en Occident, c'est le rêve d'Abd el Melik ben Marwan († 705) et de son fils Wélid Ier († 715), aussi bien que d'Omar II, d'el-Hadjdjadj et de Maslama leurs généraux : il faut prendre Constantinople et Salonique, il faut prendre Carthage et Tolède; les « djunds » redescendront ensuite, qui par la voie Egnatia, qui par le Rhône, pour se donner la main à Rome, détruire l'idolâtrie chrétienne et, dans Saint-Pierre purifié, glorifier d'une vraie prière Allah et Mohammed son prophète.

Splendide était le rêve de ces Croyants, — guidés par *les Renégats* dont grandit le nombre.

La réalité fut moins brillante. Léon l'Isaurien sauva Constantinople en 717, Charles le Pippinide sauva — sinon le Maghreb et l'Espagne — du moins la Gaule et l'Italie dans les plaines de Poitiers et aux ponts d'Avignon (732-739).

I. — S. Boniface.

Début plein de promesse pour les champions de la Croix! Sauront-ils se montrer dignes des grâces de Dieu?

Un jour — c'était en 723, du côté de Valenciennes — Charles Martel voit venir à lui un Moine. Et le Moine lui présente une lettre du pape. Le pape s'appelait Grégoire II (715-731), le Moine, un Anglais du Wessex,

s'appelait Winfrith; mais il avait reçu du pape le nom de Boniface. Le pape annonçait au duc des Francs que Winfrith-Boniface entendait prêcher l'Evangile à la Germanie barbare, que le successeur de s. Pierre bénissait son entreprise, et que le duc des Francs était humblement prié de le protéger au-delà du Rhin : les Germains avaient déjà massacré bien des missionnaires.

Voilà sept ans, en effet, que Boniface a dit adieu à son monastère et à sa patrie (716)! Il a fait ses premières armes en Frise, aux côtés de s. Willibrord. Mais c'est à la Germanie que Dieu l'envoie, à la patrie de ses ancêtres. Il est donc venu à Rome, il a confié au pape son rêve (718). Le pape l'a écouté, le pape l'a encouragé, le pape lui a donné mission officielle (719); aujourd'hui même, le pape vient de le sacrer évêque (30 novembre 722).

Missionnaire de Rome, protégé des Francs, Boniface gagne à l'Église ce monde enténébré qui a brisé l'Empire. Il abat le chêne sacré de Thor qui se dresse sur le Gudenberg (près Fritzlar) et bâtit à sa place une chapelle dédiée à s. Pierre. Il évangélise Hessois de la Werra et de la Fulda, Thuringiens de l'Unstrutt et de la Salle. Aidé d'une ardente phalange de Moines et de Moniales, — de Lull et de Burchard, de Lioba et de Chunihilde, — il a bientôt construit trois monastères d'hommes — Amoenburg, Saint-Michel d'Ohrdruff (Gotha), Fritzlar — et trois monastères de femmes : Bischofsheim, Kitzingen, Ochsenfurth.

Il ne cesse de recourir à Rome au milieu des difficultés qui l'assaillent. Rome ne cesse de le guider et de le soutenir. Grégoire III (731-741) lui envoie le *pallium*, le nomme archevêque (732), le prie d'organiser les diocèses destinés à enraciner l'Église en ces terres sauvages. Boniface va donc en cette Bavière, où Augsbourg et Ratisbonne avaient, jadis, accueilli les soldats et les prêtres

de Rome, et d'où est venue cette Théodelinde que s. Grégoire le Grand vénérait. Aujourd'hui encore, le duc de Bavière protège l'Évangile. Boniface réorganise en son duché les diocèses de Ratisbonne, Passau, Salzbourg et Freising. Il crée en Thuringe ceux d'Erfurt et de Wurtzbourg, ainsi que celui de Burabourg en Hesse, le diocèse d'Eichstädt, au Nordgau, reliant ceux-ci à ceux-là. Grâce à s. Boniface, grâce aux papes, la Germanie entre dans la civilisation chrétienne.

La réforme.

S. Boniface était pourtant accablé de soucis. En 738, il court à Rome. Dans les âmes qu'il baptise, tant de barbarie subsiste encore ! Chez les Francs — qui ont empêché, jusqu'ici, qu'on le massacrât — chez les évêques francs eux-mêmes, chez un Gewilieb, par exemple, qui a tranquillement tué le meurtrier de son père, quelles ténèbres ! Et le duc Charles, combien de terres d'Église n'a-t-il pas volées pour en gaver ses fidèles !

Le pape Zacharie (741-752) invite donc Boniface à réformer l'Église franque d'accord avec les fils du duc : il vient de mourir. Les conciles qui se succèdent de 742 à 747 déposent les évêques brigands, restaurent les diocèses, établissent des *archevêques*, relèvent en la réglant la vie du clergé. Et l'évangélisation des foules est reprise : défense de sacrifier aux fontaines, d'envoûter ses ennemis....

On devine les résistances auxquelles Boniface se heurte. Mais elles ne viennent pas seulement de Gewilieb et de ses pareils. Deux ou trois questions, emmêlées l'une à l'autre, causent de graves soucis à l'apôtre. On lui reproche d'être Moine et de ne s'entourer que de Moines. On lui reproche de ne songer qu'à Rome et de ne connaître d'autre chef que le pape. On lui reproche de vouloir reprendre aux « fidèles » qui, de leur courage, brisèrent

les armées musulmanes, les terres d'Église à eux données par le duc Charles.... Un lieutenant de celui-ci, qui s'est consacré à Dieu, le saint évêque de Metz Chrodégang, dirige parfois cette opposition. Elle aboutit à empêcher l'organisation métropolitaine et la restitution des terres d'Église. Mais elle aboutit aussi à former un clergé d'élite : les *canonici* (*chanoines*) de Metz sont des prêtres qui rivalisent avec les Moines, se soumettent comme eux à l'autorité d'*une règle* et aux obligations de *la vie commune.*

La réforme de l'Église franque demeurait aussi imparfaite que l'évangélisation de la Germanie. L'une et l'autre, pourtant, quelles belles victoires de l'Église! Or, une troisième couronne attendait le vainqueur : il allait sceller l'alliance de l'Église et des Francs.

L'alliance de Rome et des Francs.

Les Lombards sont toujours en train de grignoter l'Italie. Mais, lorsqu'ils veulent prendre Rome après Ravenne, les Francs les arrêtent. Pépin, leur chef, rêve du titre royal. Boniface s'entremet. Et le pape Zacharie autorise un coup d'État contre le roi légitime, *infidèle à sa mission sociale* (751).

Vienne alors le jour où le Lombard combine ses dernières manœuvres : le pape Étienne II (752-757) implore une dernière fois l'Empire. Puis, comme celui-ci dit son impuissance, *le pape se révolte à son tour* : il part pour la Gaule (15 novembre 753); *il charge les Francs de la mission politique dont l'Empire s'était acquitté jusque-là*; il renouvelle à Saint-Denys le *sacrement du sacre royal,* — une onction d'huile sainte déjà conférée à Soissons, — et proclame l'éternité de la nouvelle dynastie. Et il confère à Pépin le titre de *Patrice des Romains* en lui confiant Rome; il le considère désormais comme le fils bien-aimé de

l'Apôtre Pierre, et il commet la garde des intérêts francs à sainte Pétronille en qui la légende romaine vénérait une fille de celui-ci.

Pépin contraint donc Astolphe (754-756) à respecter Rome; il groupe l'Italie centrale autour de Rome, et de tout le pays *il fait donation à s. Pierre. L'État pontifical naît ainsi, seigneurie vassale des Francs.*

Et Pépin continue de protéger Lull et Chrodégang, les disciples et les émules de Boniface. L'apôtre était tombé le 5 juin 754. Dans le martyre, il avait trouvé la paix.

II. — Charlemagne.

L'œuvre de Charlemagne couronne l'œuvre de Boniface. On peut croire qu'en Occident l'Empire ressuscitera.

La conquête continue. Après une guerre de trente ans la Saxe est domptée, monastères et diocèses s'ébauchent autour d'un réseau de forteresses, d'où peu à peu la civilisation rayonne. Willehad et Willerich, les premiers évêques de Brême, les deux Hildegrim de Halberstadt et de Verden, Liudger de Munster, voilà les premiers évêques des premières églises germaines.

Bientôt la lumière du Christ atteint les Slaves de l'Ouest : Obotrites et Wendes de l'Elbe, Serbes du Mein, Tchèques et Moraves de Bohême (791-814).

La réforme.

Mais Charlemagne entend promouvoir la réforme aussi bien que la conquête. Il veut que les évêques prêchent par l'exemple, avant de prêcher par la parole; aussi s'applique-t-il à les choisir et les surveiller. Il semble, d'ailleurs, avoir été assez heureux dans ses choix.

Mais il entendait garder en main les chefs de ses diocèses et de ses monastères, aussi bien que ses autres fidèles. Et l'on voit que, tout au rebours, il en est venu à les assujettir à de grands personnages : *les métropolitains* d'Udine et de Grado, de Ravenne et de Milan, de Salzbourg et de Trèves, de Mayence et de Cologne, de Rouen et de Reims, de Sens et de Besançon, de Lyon et de Vienne, de Bourges, de Bordeaux et de Tours, de Tarentaise et d'Embrun. Voilà que s'enracine en Occident ce régime qui, depuis le IV^e^ siècle, n'avait pu s'y établir.

Au cours de ses cinquante années de règne (768-814), Charlemagne avait singulièrement accru l'étendue de ses États et il avait souvent connu la difficulté de les bien régir. Or, les recueils du droit canon auxquels il aimait à puiser connaissaient l'institution métropolitaine. Il avait entendu en tirer parti. Ceux en qui elle s'incarne portent désormais le titre d'*archevêques*; les évêques qu'ils surveillent sont leurs *suffraganei*; ils les réunissent chaque année en un *synode provincial;* ils délèguent un *visitator* chaque fois qu'il s'agit de nommer l'un d'entre eux.

La dénaturation de l'Episcopat est donc combattue vraiment, d'autant que les *avoués* se multiplient, — lieutenants de l'évêque au temporel, — en même temps les *capitulaires ecclésiastiques.* Les traditions disciplinaires sont confirmées et précisées; les *Missi Dominici* sillonnent l'Occident, surveillant les évêques d'accord avec les comtes.

Il est vrai que le patrimoine ecclésiastique confisqué par Charles Martel continue de demeurer aux mains des *fidèles* : plus que jamais, le prince a besoin de leur concours; plus que jamais se fortifie, à cette heure, le régime des protecteurs et des protégés, des *seigneurs* et des *vassaux.*

On voit se relever, vers 780-820, la moralité et la piété

des prêtres, des Moines, des laïcs. Ces progrès se reflètent dans la propagation de la *règle canoniale*, de la règle bénédictine, de la liturgie romaine; ils sont procurés par les nombreux conciles qui se réunissent (794, 802, 813), par l'apostolat des archevêques, *missi*, évêques, par la multiplication des paroisses : elles se moulent parfois dans les domaines des seigneurs.

La Restauration de l'Empire.

L'élite franque, ouverte aux âmes généreuses de tous pays, accueille un Goth comme Théodulfe, un Anglais comme Alcuin. Celui-ci est Moine. Il gagne la confiance du maître. Il s'applique tenacement, délicatement, à guider, sinon à orienter, son esprit et son cœur. Il puise lui-même à la tradition la plus pure, principalement à s. Augustin. Grâce à lui, Charlemagne découvre la noblesse de l'Évangile. Il lit *la Cité de Dieu*. Il veut instaurer le Royaume de Dieu. « *C'est mon office*, écrit-il au pape, *de défendre par les armes la Sainte Église du Christ, à l'extérieur*, contre les incursions des Païens et des Infidèles, — et de la fortifier *à l'intérieur* par la connaissance de la foi catholique. » C'est la grandeur de Charlemagne qu'il a voulu, et qu'il a su mettre l'épée franque au service de l'Évangile et de Dieu.

La pensée chrétienne reprend vie : Alcuin, Théodulfe, Paulin d'Aquilée savent discuter, contre les ignorants, des problèmes christologiques et trinitaires. Ils établissent l'orthodoxie du *Filioque*. Ils démasquent le Nestorianisme où aboutissent Élipand de Tolède et Félix d'Urgel.

Le droit s'inspire souvent de justice et de bonté, de foi et de charité. Charlemagne combine avec l'amour de l'unité, et la volonté d'affermir l'hégémonie franque, le respect des autonomies nationales, — avec la volonté de fortifier son autorité, le souci de s'éclairer et de

laisser à l'assemblée des fidèles une indépendance limitée, mais réelle. Il impose le respect du dimanche. Il étend l'obligation de la dîme. Il allège les charges judiciaires et militaires qui grèvent les hommes libres. Il réprime la violence, il favorise le recours à l'arbitrage et la preuve par témoins. Il oblige les seigneurs à faire vivre les pauvres de leurs domaines. Il prohibe le commerce des esclaves.

Les États qu'il gouverne comprennent la Gaule, le Nord de l'Espagne, la Germanie occidentale, depuis l'Elbe, les trois quarts de l'Italie. Son influence rayonne sur les roitelets des Asturies et de la Galice, de l'Angleterre et des Pays Slaves. Il est devenu Roi des Lombards. Il est le maître de Rome, beaucoup plus que ne voudrait le pape Hadrien († 795). Il aspire à se faire élire Empereur puisque c'est l'*Empire romain* que, de fait, il a reconstitué en Occident, et gouverne, au nom de Dieu, nouveau David, Roi-Prêtre.

Le pape Léon III (795-816) juge habile de le prévenir et le fait acclamer Auguste par les Romains (25 décembre 800). Mécontent, mais tenace, Charlemagne ne cesse de regarder du côté de Byzance. Il veut s'entendre avec l'Empereur de là-bas. Ses théologiens s'entendent avec les théologiens de là-bas : les *livres Carolins* en font preuve, qui réagissent contre l'indiscrète vénération dont les images sont parfois entourées dans les églises. Il veut marier sa fille Rothrude avec Constantin VI, l'Empereur de là-bas. Il songe à épouser lui-même Irène, l'Impératrice de là-bas.

Avec une pénétration et une fermeté d'esprit singulières, il a discerné en quels termes le problème politique, social et religieux se pose aux Chrétiens du IX^e^ siècle, pris entre l'Idolâtrie du Nord et l'Islamisme du Sud. Il veut, sur des bases à la fois fermes et souples, organiser

l'unité pour conquérir par la victoire, l'ordre et la paix. Et il réussit à régler la question territoriale et la question morale qui l'opposent à Byzance : il lui abandonne Venise, elle se décide à lui reconnaître son titre impérial.

III. — La restauration s'effondre.

En cent ans (714-814), trois très grands princes s'étaient succédé à la tête des Francs; la justesse de leur coup d'œil les avait, tous les trois, orientés dans le même sens ; la ténacité et la vigueur de leur volonté les avaient couronnés tous les trois de substantielles victoires. Telle continuité tient du miracle; les exemples en sont très rares.

Le IX^e^ siècle, par exemple, n'en offre aucun. Charlemagne, sans doute, laisse des héritiers de sa pensée : ses cousins Adalard († 826) et Wala († 836), deux papes, Eugène II († 827) et Grégoire IV († 844), de grands évêques, Ebbon de Reims et Barthélemy de Narbonne, le chef, enfin, de ce *parti unitaire*, l'archevêque de Lyon Agobard (780-840). Ils se heurtent à la sottise de Louis le Débonnaire : s'ils ont réussi à le déposer (7 octobre 833. Soissons) — et repris à ce propos la théorie de s. Zacharie touchant *la révolte licite* —, ils sont brisés par la bavaroise Judith, comme la politique de Charlemagne a été brisée par la byzantine Irène (797) : la passion de l'une et de l'autre, utilisant, bien entendu, les obstacles que s'attachaient à surmonter, ici les Unitaires, là l'Empereur.

Les Unitaires lançaient la conquête à l'assaut de la Scandinavie. Le roi Harald se convertit en 826. Ebbon et Anschaire de Corbie envoient leurs missionnaires en Danemark et en Suède. L'église de Hambourg devient, en ces lointains pays, le phare d'où la lumière rayonne.

En même temps, les Chrétiens révoltés de Mérida reçoivent la promesse d'une armée de secours : l'Espagne sera libérée du Croissant.

Les Unitaires ranimaient la réforme. Ils essayaient d'arrêter les seigneurs, mettant la main sur les églises, — sur les monastères, — sur les évêchés. Aidés par s. Benoît d'Aniane († 821), épris d'ascétisme et d'unité, ils visaient à conserver, en *deux* catégories de couvents, le culte de la règle et la liberté des élections. Ils visaient surtout à étendre le pouvoir des Métropolitains-Archevêques, à multiplier les conciles, créer de nouvelles paroisses.

Les Unitaires, enfin, voulaient resserrer l'alliance de l'Église et des Francs en assujettissant à l'Empire le pape même (824)!

Mais ils sont brisés tout d'un coup (833-843).... L'ordre s'effondre, malgré les efforts désespérés de Charles le Chauve († 877).

Le mensonge de la charité fraternelle.

Des naïfs, — mêlés de coquins, — édifient sans doute une belle façade, instaurent à Coulaines et à Thionville *le régime de la charité fraternelle*. On décrète l'avènement du « règne des cieux ». Les évêques, — par-dessus les évêques, les archevêques, — par-dessus les archevêques, le pape, ont charge de l'établir. Au *césaropapisme* d'hier répond aujourd'hui, une sorte de « *papocésarisme* ». On assure parfois, depuis Hadrien I^er^ peut-être, que Constantin a *donné* l'Occident aux papes!

« Les évêques sont les égaux du Roi », écrit l'archevêque de Reims, Hinkmar (806-882); bien plus, ils leur sont supérieurs. « *Tu seras roi si tu fais bien; si tu ne fais pas bien, tu ne seras pas roi.* » Entouré de gredins, le pape s. Nicolas I^er^ est un modèle de vertu (858-867).

« Dépouillant la mansuétude apostolique, Nicolas Ier adresse aux rois (coupables) des lettres pleines de malédictions terribles »; c'était un nouvel Elie. Voici sa doctrine : « Dans la maison de Dieu et par sa grâce, nous avons été constitué prince sur la terre. » Le pape se fait Empereur du monde. Encore qu'il reconnaisse l'indépendance des deux pouvoirs, spirituel et temporel, chacun en son domaine, et qu'il n'ait pas formellement prêché la révolte contre les princes criminels, je ne crois pas qu'il renonce au droit de les briser : il y voit des vicaires du Dieu qu'il représente et de l'Église qu'il gouverne. A tous, il enseigne l'Évangile, rappelant à tous qu'au-dessus des Rois et de leurs passions, il y a la justice et la charité.

Écartez maintenant cette draperie magnifique. Les Danois pillent au nord, les Sarrasins pillent au sud; les Hongrois pillent à l'Est : l'incendie partout. Devant les brigands, la lâcheté s'étale et capitule. Les seigneurs se révoltent contre ceux qui portent ou revendiquent le titre royal. Ils achèvent de voler les églises qui ont encore quelque chose à perdre. Ou bien ils s'en proclament les évêques. Et pour garantir leur indépendance, ils exigent souvent un diplôme d'immunité. *Il n'y a plus d'évêché ni de monastère qui ne soit en même temps seigneurie.* Jean VIII (872-882) s'improvise amiral pour refouler les flottes sarrasines. Infatigablement, il cherche au quatre coins de l'Occident un seigneur à qui confier l'épée de Charlemagne. Misérablement trahi, il est assassiné dans son palais.

L'Église morave constituée par s. Cyrille († 869) et s. Méthode († 885), son frère, malgré la haine et la déloyauté germaniques, est détruite, ainsi que le royaume morave, par les hordes hongroises (900).

L'Occident est sillonné d'évêques et de moines se sauvant, reliques en mains, pour échapper aux massacreurs.

Le drame de Theutberge, reine de Lotharingie (857-869), brisée par Waldrade, la maîtresse de son mari Lothaire II, après avoir été trahie par les évêques et archevêques, symbolise l'effondrement de l'honneur et de la foi qui s'entrevoit un peu partout.

Il y a encore des saints, bien entendu, s. Théodard de Narbonne († 893) par exemple, — même des martyrs tel s. Eulogius, l'archevêque de Tolède († 11 mars 859) — et un philosophe de génie : le mystérieux Scot Erigène († 882) dont l'Aréopagite suscita le système.

IV. — La restauration de l'Empire en Orient.

Les Chrétiens d'Orient ne parviennent pas mieux que leurs frères d'Occident à tirer parti des triomphes de 717-718 et de 732-739.

Les princes d'Isaurie réussissent sans doute, comme les Pippinides d'Ostrasie, à ressusciter une sorte d'Empire dans la péninsule des Balkans et sur le plateau d'Anatolie : *l'Empire byzantin répond à l'Empire franc*. Derrière une façade qui rappelle la vieille Rome et ses traditions universalistes, un édifice s'élève, inspiré d'un esprit nouveau, imposé par la situation nouvelle : l'assaut de l'Islam, des Bulgares et des Slaves, la révolte des « Puissants », la corruption et le despotisme de la Cour, le prestige des Moines, voilà les faits dont la pression commande la politique de Léon III (717-741) et de Constantin V (741-775) : ils ont entendu adapter aux exigences du présent les forces léguées par la tradition d'hier.

Les Isauriens soupçonnent parfois la valeur que peut avoir pour Byzance l'alliance franque : bien que les Pippinides les aient chassés d'Italie, bien que les Pippinides aient usurpé à leurs dépens la majesté impériale,

un traité de paix rapproche les deux Empires jumeaux (802-812). Peu s'en est fallu que la fille de Charlemagne, Rothrude, n'ait épousé le « basileus » Constantin VI (783) : ce qui eût pu préparer l'entente des deux forces menacées par l'Islam. Le plus souvent elles divergent, souvent elles s'opposent.

Survivances chrétiennes.

Il en va de même sur le terrain religieux. Le sentiment de l'unité de l'Église n'est pas mort, non plus que le souvenir des droits de s. Pierre et de Rome; mais que de fois ils sommeillent! L'esprit du concile de 691-692 prend chaque jour plus de force parce que les Barbares tiennent Rome enchaînée.

Sans doute se perpétue à Byzance la médiation de l'Église offrant à Dieu l'adoration et l'amour de ses enfants, offrant aux hommes les grâces de pardon et de lumière du Père Céleste, intercédant au nom du Christ. C'est le temps de s. Théodore de Stoudion († 826) et de s. Eustrate des Agaures († 870?)

Mais que de preuves de la décadence! Irène aveugle son fils pour le détrôner (797). D'une image peinte sur un mur on fait, au baptême, le parrain d'un enfant.

Léon III et Constantin V entendent combattre cette dégradation de la foi (726-730). Ils négocient d'abord, ils veulent ensuite contraindre : le concile de 753 qui a réglementé le culte des images s'est heurté, dans le peuple et chez les Moines, à une résistance très vive. Constantin V en vient donc à combattre les Moines, dont le prestige l'irrite, et le culte même des Saints, qui lui déplaît; seuls lui agréent, d'abord le culte de sa propre image, ensuite le culte de la Croix. La résistance populaire redouble lorsque Rome refuse de suivre le basileus (769, 781). Constantin multiplie les arrestations, les exils,

crève les yeux, coupe les nez, massacre les opposants (764-765); à Ephèse, Michel Lachanodracon donne, aux Moines et aux religieuses, le choix entre le mariage et la mort. Léon V l'Arménien, Michel II le Phrygien et Théophile son fils, s'appliquent en vain à ranimer cette *politique iconoclaste* (815-842) : les erreurs doctrinales qui l'alourdissent, les brutalités qui la déshonorent entraînent sa ruine. Irène d'abord (799), Théodora ensuite (843), restaurent le culte des images dont le concile de Byzance démontre la légitimité (843).

Décadence chrétienne.

Mais aucun concile ne peut rendre à l'épiscopat et au patriarcat l'indépendance qu'ils ont perdue. C'est une bagatelle pour le basileus que de destituer le prélat qui lui déplaît. Le patriarche Anastase, après avoir été publiquement fouetté, est juché à rebours sur un âne dont il tient la queue; on le couvre d'immondices (novembre 742); on le maintient ensuite, jusqu'à sa mort, sur le siège patriarcal. Ignoblement, le césaro-papisme fleurit.

Qui s'étonnerait, après cela, de l'essor du Paulicianisme, — Léon III et Michel II le protègent, — de la renaissance du Judaïsme, — au royaume Khazar d'Itil, sur la Volga inférieure, le Khan Boulan s'est converti au Dieu d'Israël (vers 740), — du rayonnement de l'Islam aux frontières de Byzance? L'Évangile recule.

Le Christianisme en terre d'Islam.

Aux pays régis par le Croissant, s'il ne paraît pas s'effondrer encore, sa vigueur faiblit tout d'un coup : un peu partout, les fleurs se fanent, les bourgeons avortent.

Sans doute subsistent la plupart des diocèses; et les

évêchés — après les premiers temps de la conquête — sont à peu près régulièrement pourvus de titulaires. En Palestine, la laure de s. Saba rayonne de gloire : c'est là que s. Jean de Damas commente, en la *Source de Science* (vers 740), le symbole de Nicée — Constantinople, là que se forment les Étienne, les Michel, les Christophore, ascètes et martyrs. Le prestige des poètes et des philosophes leur assure parfois une belle place à la cour du Khalife : Ahtal conquiert la faveur d'Abd el Malek. L'expérience administrative des Coptes d'Égypte, l'expérience commerciale des Romains de Carthage concourt à les défendre de la persécution. Le *pacte d'Omar* règle les rapports des Musulmans et des Chrétiens : ceux-ci sont devenus les *protégés* (*dhimmis*) de ceux-là; avec la vie sauve et la garantie de leurs biens, ils obtiennent — sous quelques restrictions : défense de construire, de sortir la croix, ordre de porter certains vêtements — le droit de « garder leur religion »; ils payent, en échange, outre l'impôt foncier, s'ils sont propriétaires, une taxe spéciale, *le djiziyat*.

Mais combien précaires, en fait, partout et toujours, leurs libertés! Les Grecs ont vite fait de fuir, et le haut monde officiel avec eux : Alexandrie décline. Ceux qui restent apostasient, pour échapper au djiziyat ou pour épouser une musulmane : ce sont *les Mawalis* (affranchis). Malheur à qui montre trop bien la fragilité de l'Islam : l'éloquence de Pierre, évêque de Damas, fait qu'on lui coupe la langue; celle de Pierre, évêque de Maïouma, lui vaut la mort. Sous le plus léger prétexte, les amendes s'abattent, les églises sont confisquées, les brutalités se multiplient : Étienne III d'Antioche en sait quelque chose (744). Omar II organise une persécution sournoise. Et c'est en vain que se révoltent les Coptes contre Al-Mamoun. Syriens et Égyptiens, Berbères et Maures, sont

divisés par les schismes d'antan : Melkites et Jacobites, Catholiques et Donatistes, continuent souvent de se haïr. *Les musulmans prennent parti pour les plus souples.* En même temps que Thomas l'usurpateur, al Mamoun lance contre Michel II un authentique patriarche d'Antioche, Job (821-823) — duquel use encore Al-Moutasem au siège d'Amorium (838). — Chaque jour s'enfle le flot des Moslems venus d'Arabie.

L'Église de Perse et ses trois filles.

Au VIII^e^ et au IX^e^ siècle, un drame ébranle l'Iran : conduit par ses *dikhans* et ses *zindiks*, il s'acharne à ressusciter. L'Église de Perse réussira-t-elle à le conduire au pied de la Croix, ralliant à Jésus ceux de ses enfants que veut attirer soit le Monothéisme de Mohammed, soit le Dualisme de Zoroastre?

L'essor de trois Églises, filles de l'Église Perse, quelle preuve plus éclatante de la vitalité de celle-ci?

L'Église d'Inde prétend remonter à s. Thomas. Cranganore au Malabar et Meilapore au Coromandel (près Madras) semblent avoir été ses deux centres les plus vivants. Sans doute fut-elle fondée *au* VII^e^ *siècle* par les chrétientés farsistanes violentées par les Arabes et grossies par les marchands venus de Perse. Nous entrevoyons l'un d'eux, Thomas le Chananéen (vers 770), et les deux évêques Marc Sabriso et Mar Peroz (vers 800). Elle progresse chez les Dravidiens de Cochin et de Travancore.

L'Église de Chine est née à la même heure, dans les mêmes circonstances. Olopen l'a créée (vers 635-650), l'empereur Kao-Tsoung († 683) l'a protégée, les évêques Cyriaque et Georges l'ont restaurée (732-744) après la persécution déclenchée par les Bouddhistes. Si-ngan-fou est son évêché principal, dont Yazd-bozed

apparaît comme le titulaire vers 780 : une inscription magnifique atteste son crédit. Mais tout d'un coup s'anéantit cette aurore : l'édit obtenu par les Taoïstes en 845 brise l'Église naissante.

L'Église de Turkestan connaît plus de bonheur. Certainement plus ancienne, — la chrétienté de Bactres semble attestée vers 300, — elle s'appuie aujourd'hui sur les évêques de Merv (650) et de Samarkand (725); elle évangélise les Huns et les Turcs de Kachgarie, du Tarim et du Ferghana.

Si merveilleuse moisson décèle la ferveur et l'habileté d'hommes supérieurs. Ce sont les *catholicoi* de Séleucie-Ctésiphon. Ils ont la sagesse de s'établir à Bagdad dès que s'y fixe le Khalifat abbasside. Ils réussissent souvent à avoir l'oreille du maître. Une famille fidèle à l'Évangile, celle des Boktiso — ce sont en général des médecins — les favorise de son crédit. Un admirable évêque mérite de les représenter tous : Timothée I[er], dont le pontificat dure plus de quarante ans (780-823); sa prudence, sa science égalaient son zèle.

Timothée, ses amis, ses émules, ont sans doute entendu jouer des révolutions iraniennes, et de leur influence à la cour, pour étendre *au détriment de Zoroastre* les conquêtes de Jésus.

Mais j'imagine qu'ils s'appliquaient à ne pas contrarier les Imans ! Ils avaient conscience de leur faiblesse. Coupés de l'Occident dévasté par l'anarchie, deux fois perdus au cœur d'un vieux monde que l'Hellénisme ne toucha qu'à peine et qui ne tourne le dos à Zoroastre que pour suivre Mohammed ou Ali, ou l'Iman caché, ils doivent veiller sur la lumière vacillante qu'à toute heure menace d'éteindre l'ouragan.

L'ÉGLISE ET L'ANARCHIE TRIOMPHANTE

(Xe ET DÉBUT DU XIe SIÈCLE)

En 885, un descendant de Charlemagne — il s'appelait Charles comme lui — avait réuni en sa main les États que l'Empereur avait régentés. Mais telle avait paru sa nullité, qu'*il était déposé* sans mot dire, en 887. L'idée impériale s'oblitérait au point qu'*il y avait un Empereur d'Italie* (depuis 855), au point que le Roi d'Italie négligeait de prendre le titre d'Empereur (en 924), au point qu'un Saxon rêvait se s'en parer! Les rois disparaissaient ou reparaissaient, parce que *la royauté n'était plus qu'une seigneurie* plus éclatante que les autres, mais *élective et dépendante*. Les seigneuries brigandes pullulaient dans le corps de ce qui avait été l'Empire, — tels des vers sur un cadavre.

I. — Le Christianisme en Occident : décadence et survie.

L'évêque demeuré dans *le pagus* tête à tête avec le comte, que ce soit l'évêque qui brise le comte ou le comte qui brise l'évêque, la conséquence est la même : le successeur de l'Apôtre n'est plus qu'un seigneur mitré, la dénaturation de l'apostolat épiscopal s'achève.

Théophylacte, consul et sénateur de Rome, a une fille qui s'appelle Marozie; et Marozie a un amant qui s'appelle Serge. Théophylacte fait de Serge le pape de Rome (904). Et Serge dure huit ans, grâce à Marozie. Pour la même raison, Jean X garde quatorze ans les clefs de s. Pierre (914-928). Jean X, d'ailleurs, ne manque pas de vigueur : il écrase les Sarrasins sur le Garigliano; et il s'avise de désobéir à Marozie. Marozie appelle, à défaut des Sarrasins, les Hongrois; elle se débarrasse de l'imprudent en l'étouffant et donne sa place, d'abord à ses créatures, ensuite à son propre fils Jean, Jean XI (931-936). Mais une révolution éclate. Marozie est renversée par un autre de ses enfants, Albéric. C'est maintenant Albéric qui nomme les papes : Léon VII (936), Étienne VIII (939). Le jour où le fils d'Albéric a seize ans, Albéric juge qu'il est temps de lui donner l'évêché : le jeune Octavien devient ainsi le pape Jean XII en 955. Ses défaites militaires et ses débauches font l'effroi du monde et le deuil des Saints.

On voit ce qu'est devenu le siège de Pierre aux mains des seigneurs. Il ne semble pas que, de cette histoire, diffère beaucoup, en général, l'histoire des évêchés et des abbayes d'Occident.

Le pis, c'est qu'un droit nouveau s'élabore. Deux coutumes le caractérisent, fort importantes; leur combinaison entraîne des conséquences décisives. Elles s'appellent, dans la langue de leurs adversaires, l'une l'hérésie simoniaque, l'autre l'hérésie nicolaïte : simoniaques, tous les clercs qui achètent leur office; nicolaïtes, tous ceux qui vivent avec une femme et veulent laisser leur paroisse — ou leur évêché — à leur enfant. Le clergé se transforme en *caste héréditaire*.

Est-ce à dire que la pourriture ait tout détruit?

Partout se lèvent les Saints pour défendre l'Évangile :

Nil de Rossano, Géraud d'Aurillac, Dunstan de Cantorbéry, Wolfgang de Ratisbonne. Leurs émules le prêchent aux Scandinaves, aux Polonais, aux Tchèques. La plupart des Moines revêtent le sacerdoce. La *tradition chrétienne* survit.

La *tradition catholique* est sauvée de même. Les Évêques accaparent la juridiction matrimoniale et maintiennent, avec le mariage monogame, la famille humaine. Ils organisent à la même heure les « Institutions de Paix » : milices et chevaliers jurés s'appliquent, sous leur direction, à refouler le brigandage. Quelques bons papes, Formose, Sylvestre II († 1003) et leurs pareils, réussissent de leur côté à maintenir le prestige du Saint-Siège.

Otton s'essaye, en Saxe, à ressusciter l'Empire (962).

Eudes, Maïeul, Odilon († 1049) savent, en France, organiser *la congrégation de Cluni* : ils y fédèrent les monastères fidèles à l'idéal de Jésus, à la justice et à la pureté, à la foi et à la charité. Ils y restaurent la liturgie.

II. — Le Christianisme en Orient : décadence et survie.

Deux groupes d'Églises en Orient : les unes en terre byzantine, les autres en terre musulmane. Partout, sans qu'elles meurent, s'étiolent, comme en Occident, la charité et la foi.

De la fin du IX^e^ à la fin du XI^e^ siècle, Byzance retrouve souvent force et gloire. La dynastie macédonienne fondée par Basile I^er^ (867-886), illustrée par Nicéphore Phocas (969), Jean Zimiscès († 976) et Basile II (976-1025), appuie sur le loyalisme dynastique le nationalisme byzantin éveillé par les empereurs d'Isaurie. Mais cette

renaissance soudain s'effondre : les « Puissants » se révoltent (971-996); des impératrices échouent à maintenir l'ordre; à la journée de Mantzikiert (19 août 1071) l'armée de Byzance est détruite par les Turcs Seldjoucides. Ce sont des Turco-Tatares; ils se sont glissés comme mercenaires au cœur de l'Islam : Alp-Arslan les commande. L'Asie Mineure est perdue pour les Chrétiens; l'armée byzantine n'existe plus; il faut que *le basileus Michel VII appelle au secours les Seigneurs d'Occident.*

A un désastre analogue aboutit l'histoire religieuse. L'Église byzantine a connu aussi des heures de gloire. L'amour de Dieu continue de lancer ses enfants à l'assaut de l'Idolâtrie : ce sont des prêtres byzantins qui prêchent l'Évangile à Boris et aux Bulgares (864), à Rotislav et aux Moraves (863), à Vladimir et aux Russes (987)[1], peut-être aussi aux Croates de Zdeslav (878) et aux Serbes de Tchaslav (930-960). Cyrille et Méthode († 885) symbolisent assez bien cet apostolat magnifique. Kiev est la plus illustre des églises où il s'incarne (940).

La passion religieuse anime les guerres où les princes de Macédoine refoulent l'Islam, reconquièrent Antioche (969) et la Crète, et la sainte image d'Edesse! Peu s'en faut que Nicéphore Phocas n'entre au couvent : le libérateur d'Antioche est l'ami des Moines comme il est l'idole des soldats. Jamais le Monachisme n'a rayonné d'un pareil prestige : aux couvents de Constantinople et de l'Olympe de Bithynie s'adjoignent à ce moment ceux qui s'installent au Mont Athos : la grande Laure, Iviron et Vatopédi (962-998). On y suit la règle de s. Athanase le jeune (969). L'extrême humilité du disciple de Maleinos ne l'empêche aucunement de tenir ferme à ses méthodes autoritaires.

1. Priselkov restreint la part des Byzantins pour étendre celle des Bulgares (et de leur patriarche d'Ochrida) dans l'évangélisation de la Russie sous Vladimir.

Missionnaires et ascètes s'appuient sur l'organisation traditionnelle : quelque six cents diocèses dont cinq cent cinquante groupés autour de cinquante et une métropoles ; les canons de sept conciles dits œcuméniques, complétés par les édits du prince. Le dogme de Chalcédoine et les commentaires de Léonce le Moine continuent de guider la théologie ; les vies des Saints, souvent rédigées par les Moines du Stoudium, d'orienter la piété.

Mais que d'ombres à ce tableau ! Le drame où périt Nicéphore, assassiné par l'amant de sa femme, et les scandales qui salissent l'histoire de Théophylacte le patriarche (931-956) évoquent les hontes et la licence des Païens. Ignorance et superstition, sorcellerie et magie, continuent d'asservir, d'avilir, d'aveugler.

Michel Cérulaire.

Voici plus grave. La dignité du patriarche de Byzance se dénature tout d'un coup : Photius (858, 878), Nicolas le Mystique (907-912) et Michel Cérulaire (1043-1058), qui en sont revêtus tour à tour, entendent l'exalter au-dessus de celles qu'exercent le pape et le basileus ; devenus les vicaires uniques du Tout-Puissant, *au temporel comme au spirituel*, ils assumeront toute l'autorité pour sauver le monde en restaurant, avec *la pure Orthodoxie*, « *le nouvel Hellénisme* ». Esprit audacieux et puissant, savant historien, Photius profite des hasards de la politique — la rupture d'Ignace et de Bardas, la mort du fils de Basile I^er^ (879) — pour ébaucher le système, d'accord avec Santabarenos : il ranime et il exploite les vieilles rancunes et les permanents mépris du Grec pour le Latin ; son encyclique de 867 est significative à cet égard.... Mais la politique le brise, qui l'a favorisé d'abord.

Michel Cérulaire reprend le grand projet et le fait aux trois quarts aboutir. Il voit l'effondrement du pouvoir

de l'Empereur, qu'il en garde tout juste assez pour tyranniser l'Église, *qu'il faut sauver celle-ci, l'espoir du monde, qu'à un césaropapisme imbécile l'heure est venue de substituer une sorte de « papocésarisme » salutaire.* Et Michel se sent de taille à jouer le double rôle de Grand Prêtre et de Grand Roi. Comme il domine le faible Constantin IX, il espère diriger le jeune Léon IX de Rome. Il lance contre les Latins une longue accusation — son ami, Léon d'Ochrida, a redigé la lettre (1053) : — pourquoi usent-ils de pain azyme, jeûnent-ils le samedi, rejettent-ils le mariage des prêtres, enseignent-ils le *Filioque*? Il faut purger l'Église de leurs erreurs. La « théologie du schisme » est désormais mise en forme. Lorsque le pape proteste et que le basileus s'entremet, Michel lance l'émeute contre celui-ci, l'excommunication contre celui-là; *et il fait solennellement brûler la bulle romaine (25 juillet 1054).* Voilà déchirée l'unité de l'Église, déchirée pour longtemps.

En terre d'Islam.

Combien souffrent, cependant, les Églises asservies par l'Islam ! Le sac de Compostelle par les bandes d'Abder-Rahman III (10 août 997) semble annoncer la mort de l'Espagne chrétienne. La démolition de Carthage et l'essor de Tunis signifient la ruine du Maghreb dévasté par l'invasion des Arabes Hilalliens (vers 1050).

Mais les Chrétiens d'Égypte se défendent mieux. Ils reconstruisent le Saint-Sépulcre (1027-1048) détruit par el-Hakim qui se dit « Dieu incarné ». Ils dominent encore l'administration. Leur patriarche s'installe au Caire, à côté du Khalife, et prend un caractère quasi officiel parce qu'il jette l'anathème à Byzance : c'est un Jacobite.

Situation analogue en Perse. Mais ici la théologie

de l'Église se définit par le dyophysisme : ici « l'Interprète » s'appelle toujours Théodore de Mopsueste. Le catholicos occupe même en Perse une situation tout à fait officielle : un firman l'investit formellement et donne force exécutoire à ses arrêts. Aussi a-t-il transporté son siège de Séleucie-Ctésiphon (al-Madaïn) à Bagdad. C'est à Bagdad que séjournent Jean II (884-891) et Abraham III (905-936), Emmanuel I (936-960), Mari II (987-999), Élie I (1028-1049). Ils parviennent à éviter toute persécution générale. Ils visent parfois à vivre en bonne entente avec les Jacobites. Ils autorisent parfois la controverse. Les *Sept Conférences* (1026) où le métropolitain de Nisibe, Élie Bar Sinaya († vers 1050), fait valoir la conception trinitaire du Monothéisme contre Abu'l Qasim Husayn attestent la vitalité de la pensée chrétienne en ces lointains pays : pareillement, *les commentaires de la Bible* ou les traités sur *l'unité et la trinité en Dieu* d'Abu'l Faradj Abdallah ibn at-Tayyib († 1043). Nul doute qu'elle n'ait, en quelque mesure, suscité la spéculation d'Abou Ali al Hoséin, petits-fils de Sina, que Juifs et Chrétiens nomment Avicenne (985-1036) : c'est contre la Trinité Chrétienne qu'il élève son Monothéisme rigoureux, où radicalement s'identifient l'Intelligence et l'Un, où radicalement s'évanouit la notion du Dieu Amour.

Combien précaire, malgré tout, la situation des dhimmis ! Une intrigue de cour peut déclencher sur eux tous les malheurs : l'anarchie qui ronge l'Islam, en Iran comme au Maghreb, comporte de terribles saccades. L'apostasie effrite continûment le troupeau fidèle : les mariages et l'attrait de la polygamie, le souci d'échapper à la capitation et aux amendes, voilà les causes principales de l'amenuisement qui s'opère.

Un schisme invétéré mine l'Église d'Arménie : ses

enfants échouent à voir qui ils détestent le plus, des Byzantins ou des Moslems; aussi errent-ils de l'orthodoxie chalcédonienne (967-970) à l'orthodoxie jacobite.

Si l'Église de Turkestan convertit peut-être certaines tribus Ouigours — tels les Ongüt — et nombre de Kéraïtes de Mongolie (1007), elle échoue à rayonner en Chine : l'Église qui y avait pris racine demeure murée au tombeau, ainsi que le constatent les six missionnaires lancés à l'Est par le catholicos Abdiso Ier (vers 980).

ÉPILOGUE

L'HISTOIRE des peuples de la Méditerranée, depuis Alexandre jusqu'à Justinien, présente une homogénéité singulière. Ils prennent ensemble leur élan, sur le terrain politique, économique et social, aussi bien que sur le terrain moral, intellectuel et religieux, pour construire l'ordre dans l'unité, instaurer la paix dans la justice et la lumière. L'Empire romain et l'Église chrétienne naissent environ le même temps et commencent à la même heure leur course.

Mais voici que l'un des coureurs donne des signes de fatigue; l'autre, au contraire, paraît redoubler d'ardeur. La lassitude, il est vrai, semble bientôt le paralyser à son tour. Les révolutions qui ébranlent l'Empire à partir du IIIe siècle, atteignent l'Église par ricochet, la vie sociale désorganisée désorganisant l'ordre ecclésiastique et contrariant l'élan de la vie personnelle. Mais tandis que, après les dramatiques efforts et les défaites irrémédiables de Justinien, l'Empire s'effondre au VIIe siècle, l'Église décline et s'altère, sans néanmoins tout à fait se dissoudre.

Bien mieux, si l'Empire méditerranéen jamais ne renaîtra, l'Église sort brusquement de sa léthargie, vers le milieu du XIe siècle. Et cette sorte de résurrection s'accompagne d'une Renaissance universelle, *la Renaissance féodale*, dont plus exactement, chaque jour, nous découvrons la grandeur. Quelque étroite que puisse apparaître d'abord la solidarité de l'Église et de l'Empire, cette histoire nouvelle révèle *leur indépendance foncière* :

celle-là est autre chose qu'un reflet de celui-ci; il faut chercher *ailleurs* le foyer.

A partir du milieu du XI^e *siècle*, la lumière de l'Évangile ne jaillit plus des profondeurs de l'Orient. L'Occident, dont la France est le corps, et Paris le cœur, la fait rayonner désormais, et sur les vieux pays d'où elle émanait hier, et sur les terres encore enfouies dans les profondeurs de la Mer Océane. C'est en Occident que s'érige le phare qui illumine désormais le Monde. L'Église s'y enracine comme en sa nouvelle patrie. Elle y apporte la tradition d'Israël, de la Grèce et de Rome, transfigurée par la foi et par la charité de Jésus. Elle y fait mûrir les germes de la civilisation universelle. Quel plus sûr présage des victoires que l'avenir lui réserve sur l'Idolâtrie à laquelle elle se heurtera demain, et sur le Péché qui se révoltera toujours, que ses triomphes d'hier sur le « Paganisme » expirant et l'expérience qu'elle a faite de la divine vertu de la sainteté et de la charité[1] ?

1. Cf. le tome VI, 7^e édition, de l'*Avenir du Christianisme*, intitulé *le Christianisme et l'organisation féodale*, Paris, Plon 1932, ainsi que les tomes VII, VIII, IX et I^9 du même ouvrage.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE[1]

I. — MONUMENTS ET DOCUMENTS ORIGINAUX

Beaucoup ont disparu. Beaucoup subsistent, soit en leurs places primitives (temples, synagogues, églises, tombeaux, cimetières, catacombes, théâtres, amphithéâtres, arcs de triomphe, statues, bas-reliefs, fresques), soit réunis dans les musées de Rome, Paris, Londres, Berlin.... Il existe de nombreux catalogues, généraux ou spéciaux (vases, sarcophages chrétiens, mosaïques...).

Les documents écrits (sur pierre, métal, papyrus, parchemin) sont innombrables. Cf. les recueils d'inscriptions : grecques (Bœck; Acad. Berlin; *la Syllogé* de Dittenberger, 3e éd., 1915), latines, chrétiennes (Rome : de Rossi); les éditions du *Vieux Testament* en hébreu (Kittel, 1906), en grec (Brooke et Mac Lean, Swete, Rhalfs, 1935), en latin (Vulgate) et celles du *Nouveau Testament* en grec (Nestle), en latin (Wordsworth et White, 1893, s.); celles des écrivains païens (Teubner, Budé) et chrétiens (*Patrologies* grecque et latine de Migne, 1845-66, syriaque de Graffin, 1891; le *Corpus* latin de Vienne depuis 1866, grec de Berlin, 1897, oriental de Paris, 1903); celles des conciles (Mansi; Schwartz), des symboles de foi (Hahn, Denzinger).

II. — LIVRES

I. GÉNÉRALITÉS : les *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique* de Tillemont, les ouvrages de Petau et de Thomassin; l'*Histoire des conciles* de Hefele, revue par Leclercq; la *Geschichte der altchr. Litt.* et la *Dogmengeschichte* de Harnack; l'*Histoire ancienne de l'Église* et les *Origines du culte chrétien* de Duchesne; l'*Histoire des Dogmes* de Tixeront, l'*Histoire de la littérature chrétienne grecque* d'A. Puech, *latine* de P. de Labriolle, *syriaque* de Duval; mon *Avenir du*

1. Pour plus de détails, cf. la *Bibliographie générale* qui se lit au tome I[9], p. XXXVII-LII de mon *Histoire ancienne de l'Église*. I. *Les Religions païennes et la religion juive comparées*, Paris, 1924.

Christianisme, première partie. — II. *La Révolution religieuse. Jésus.* III. *Le Christianisme primitif.* — IV. *Le Christianisme et l'Empire.* — V. *Le Christianisme et les Barbares* (Paris, Plon, 1926-1930); les histoires de l'Église de Jacquin, Poulet, Fliche et Martin, Saltet; les études de Pératé et Bréhier sur l'art chrétien.

II. Gernet et Boulanger : *le Génie grec et la Religion*, Paris, 1932; Kaerst, Jouguet, Radet, Ciccotti; Réville, Cumont, Graillot, Scott, Caster, Preisendanz, Schürer et Lagrange : le *Judaïsme au temps de J.-C.*; Lagrange : l'*Évangile de J.-C.*; Commentaires aux Synoptiques; Grandmaison : *Jésus-Christ*; les commentaires et divers ouvrages de Loisy, Goguel, Guignebert; Lagrange : l'*Introduction à l'étude du N. T.*; Jacquier : l'*Histoire des livres du N. T.*; A. Arnold : *Der Ursprung des chr. Abendmahls*, 1937; Prat : *S. Paul, Théologie de s. Paul*; Nosk : *S. Paul*, 1933; Lagrange, Allo, Lietzmann, *Comment.*; les commentaires au quatrième évangile de Loisy, Calmes, Lagrange; ceux de Charles et Allô sur l'Apocalypse; mes deux volumes sur s. Irénée; l'*Histoire Romaine* de Maurice Besnier; la *Pensée grecque* de Robin, le *Système du monde* de Duhem; les ouvrages de Diehl et Vasiliev, Krumbacher, Pargoire et Jugie sur Byzance; de Hauck et von Schubert, Duchesne, Morin, Lesne sur l'Occident aux temps barbares; Perrin : *Essai sur la fortune... de Marmoutier au X^e^-XI^e^*, Strasbourg, 1935, P. David : *Les Bénédictins et... Cluny dans la Pologne (féodale)*, Paris, 1939, et C. Moule : *Christians China before 1550*, 1930.

III. — DICTIONNAIRES ET REVUES

Pauly-Wissowa : *R. Enc. des Kl. Altertums*; Daremberg-Saglio : *Diction. des Antiquités*; Roscher : *Ausf. Lex. der Mythologie*; Vigouroux : *Dict. de la Bible*; Hastings : *Id.*; Cabrol et Leclercq : *Dict. Arch. Chr.*; Vacant-Mangenot : *Dict. Théologie Catholique*; Baudrillart-Rouziès : *Dict. Hist. Géogr. Eccl.*; Herzog-Hauck : *R. Enc. für protestantische Theologie.*

Revue biblique : Biblische Zeitschrift, Zeits. f. alttest. Wiss., Zeits. f. neut. W.; Revue archéologique; Revue des Études anciennes; Revue des études juives; Journal of theological studies; Revue d'histoire ecclésiastique; Analecta Bollandiana; Bibl. de l'École des Chartes; Revue Mabillon. Heussi et Mulert : *Atlas zur K. G^s^.*, 1937.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE. L'incendie de Rome en 64. . . . . p. 5.

CHAPITRE I

LA RÉVOLUTION RELIGIEUSE

La formation de l'Empire Romain, qui réalise une sorte d'idéal humaniste p. 6, entraîne de graves conséquences religieuses. — I. Si persistent, en leur nature bigarrée, *les religions idolâtriques*, p. 8. — II. *Elles se transforment* aussi, p. 14. — III. *Le Judaïsme* hésite entre particularisme et universalisme, p. 24. — IV. Certains Idolâtres judaïsent, certains Juifs hellénisent, p. 26 : Philon.

CHAPITRE II

JÉSUS DE NAZARETH

Auguste et les Juifs, p. 31. La prédication du Baptiste, p. 33. — I. *L'Evangile* prêché par Jésus, p. 34; le Sermon, p. 38; les Paraboles, p. 40. — II. L'*Eglise* prend la place d'Israël qui se refuse, p. 42; la personnalité de Jésus. — III. La *Croix*, p. 47; l'Eucharistie, p. 49; la Passion, p. 52; la Résurrection, p. 53.

CHAPITRE III

S. PIERRE

I. Les *premières prédications* de l'Evangile, p. 56. L'évangélisation des Idolâtres, p. 59. — II. *Les premières églises*, p. 60; apostolat de s. Paul, p. 61. La vie, p. 62, et la mort des Saints, p. 63. — III. *La rédaction des Evangiles synoptiques*, p. 65. L'épître de S. Pierre, p. 66. S. Mathieu, p. 67. S. Marc, p. 67. S. Luc, p. 69.

CHAPITRE IV

S. PAUL

Les premières crises de l'Eglise. — I. *Evangile et Judaïsme* sont, par Paul, opposés l'un à l'autre, p. 74; l'ép. aux Galates, p. 77; l'ép. aux Romains, p. 79. — II. *Evangile et Hellénisme* sont, par lui, séparés : la divinité de Jésus, p. 85 et l'ép. aux Colossiens. La théorie de l'Eglise, p. 88.

CHAPITRE V

S. JEAN

I. *Rome et Antioche au* I^er^ *s.* Pomponia Græcina et trois grandes familles se convertissent, p. 92. S. Clément, p. 94. La Doctrine du Seigneur, p. 96. S. Ignace, p. 99. Le péril gnostique redouble, p. 102. — II. *S. Jean.* Caractères du quatrième évangile, p. 104, et son unité p. 106. L'Apocalypse, p. 110. Le fils de Zébédée, p. 110.

CHAPITRE VI

S. IRÉNÉE

I. *L'essor chrétien au II^e^ s.* se marque par la rupture de l'Eglise avec Israël, p. 112; l'avortement des religions rivales, p. 114; la conversion de s. Justin, p. 116; les progrès de la liturgie, p. 117; de la vie morale, p. 118; de la discipline, p. 119. — II. *S. Irénée* incarne l'Eglise victorieuse, p. 120, dont il formule le premier système théologique, p. 121. — III. *La crise de l'an* 200, p. 125 : liturgie, discipline, morale, p. 128; pensée, chrétienne, p. 129; l'Ecriture, p. 131; la victoire du Christ, p. 131, et ses causes, p. 133. L'Empire découvre l'Eglise, p. 136. Le Montanisme, p. 137.

CHAPITRE VII

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE : LA VIE CHRÉTIENNE

Le règne de Septime Sévère ouvre la décadence de l'Empire, p. 139. — I. *L'Eglise du III^e^ s.* p. 140. Septime a besoin de la briser, p. 148. Dèce et Valérien continuent la

persécution, p. 144. La paix de Gallien, p. 146. S. Cyprien, p. 147. — II. *Dioclétien*, p. 148, rouvre la persécution, p. 149, Constantin la termine, p. 151. Il pèse sur l'Eglise lors des crises donatiste et arienne, p. 152. Mais l'Eglise guide souvent l'Empire, p. 154; le Droit chrétien s'ébauche, p. 155; s. Ambroise, p. 156. — III. *La vie des âmes*. Basiliques, p. 157; liturgie, p. 158; discipline, p. 159; papauté, p. 160. S. Jean Chrysostome, p. 161. Les Missions d'Arménie, Ethiopie, p. 162; Perse, p. 163; Gaules : s. Martin. Le culte des Martyrs, p. 163; le prestige des Ascètes, p. 164 : s. Pakhome.

CHAPITRE VIII

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE : LA PENSÉE CHRÉTIENNE

I. *Origène*, p. 166, incarne l'Hellénisme ouvrant son cœur à la foi. Plotin vise à refouler; p. 170, Pamphile et Didyme à propager son système, p. 172. — II. *S. Athanase et ses disciples* représentent l'Evangile s'analysant selon la logique grecque, p. 173. — III. *S. Augustin* et les grands aspects de son système, p. 180.

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE ET LA RUINE DE L'EMPIRE : EN ORIENT

I. *L'Eglise d'Orient* s'asservit à l'Empire, p. 189; l'affaire nestorienne, p. 190; l'intrigue antiromaine, p. 193, piété et pensée, p. 195. — II. *La restauration de l'Empire par Justinien*, p. 196, et ses aspects religieux. Pensée, p. 199, et piété, p. 201. — III. *La mort de l'Empire au VII^e s.*, p. 203; l'Eglise fléchit. Le Christianisme hors de l'Empire, p. 205.

CHAPITRE X

L'ÉGLISE ET LA RUINE DE L'EMPIRE : EN OCCIDENT

Les Barbares régentent l'Occident, p. 208. — I. La *papauté*, p. 209, résiste à leur pression mieux que l'épiscopat, p. 212; la pensée, p. 213. — II. *Les foules* se convertissent, p. 214; Patrice, Césaire; le culte des Martyrs, p. 216. — III. Effort au VII^e s. des Irlandais, p. 220, et des Bénédictins, p. 221; s. Grégoire le Grand, p. 221; l'Angleterre, p. 223.

CHAPITRE XI

L'ÉGLISE ET LES RESTAURATIONS DE L'EMPIRE

La *Renovatio Imperii*; l'assaut de l'Islam, p. 225. — I. *S. Boniface*, p. 226, convertit la Germanie, réforme l'Eglise franque, p. 228; allie la papauté aux Francs, p. 229. — II. *Charlemagne*, continuant son œuvre, p. 231, restaure l'Empire, p. 232. — III. Mais *cette restauration s'effondre au IX^e s.*, p. 234. — IV. *Byzance*, p. 237, n'est guère plus heureuse sous les Isauriens. — Les églises assujetties à l'Islam, p. 239. L'Eglise de Perse et ses trois filles, p. 241.

CHAPITRE XII

L'ÉGLISE ET L'ANARCHIE TRIOMPHANTE

I. *En Occident*, le Christianisme se corrompt, p. 243, mais survit, p. 245. — II. *En Orient*, Byzance ressuscite d'abord, p. 245, puis est brisée par les Turco-Tatares. Le « nouvel Hellénisme », p. 247, et Michel Cérulaire. Situation précaire des églises en terre d'Islam, p. 248 : Avicenne combat le Christianisme.

ÉPILOGUE. Eglise et Empire. . . . . p. 251

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE. . . . . p. 253

TABLE DES MATIÈRES . . . . . p. 255

Imprimé en **FRANCE** chez BRODARD ET TAUPIN
Coulommiers-Paris. — 27652-1-1939.